

Concours de nouvelles Flaubert
Année 2021/2022

Les livres, ennemis de l'ennui



Ceci n'est pas un concours de nouvelles

L'idée d'organiser ce concours de nouvelles a germé dans nos têtes au cours de l'été 2021 sur la terrasse ensoleillée de la salle des professeurs du lycée Descartes de Rabat. Nous discutons entre collègues de choses et d'autres, de la pluie et du beau temps, des vacances qui approchent et de nos élèves respectifs, de l'avenir incertain que nous réserve le monde du COVID et d'éventuels projets pédagogiques à mettre en œuvre à la rentrée.

Qui a balancé, à un moment, dans la discussion : « Tiens, le 12 décembre 2021, ce sera le deux-centième anniversaire de Flaubert ! » ? Nous ne saurions dire ! Mais tout est parti de là. A la rentrée, nous allions travailler tous les trois et organiser un concours de nouvelles destiné aux lycéens à l'occasion du bicentenaire de Flaubert. Nous avons rédigé l'appel à texte, établi un calendrier et tout pourrait commencer tranquillement en septembre. Voilà le message prêt à être envoyé aux élèves à la rentrée 2021 :

« L'année scolaire vient de reprendre. F. passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, F. trouve un livre par terre. Il le ramasse, regarde la couverture... Imaginez la suite de l'histoire en écrivant une nouvelle entre 3 et 7 pages, police Times New Roman, taille 12, interligne 1,5.»

Nous aurions dû recevoir les nouvelles des élèves en décembre et en publier une vingtaine, les meilleurs, celles retenues par un jury composé de prestigieux écrivains du Maroc que nous remercions de s'être impliqués dans ce projet.

Toutefois, la vie, à l'image de certains textes littéraires, ne se déroule pas toujours comme prévu. Tout d'abord, la rentrée fut reportée au 1^{er} octobre. Cela allait être compliqué de demander aux élèves de rendre leurs nouvelles en décembre. Ensuite, quand l'appel à textes fut envoyé aux lycéens, nous reçûmes un mail de la part d'un élève de 4^{ème} nous demandant s'il pouvait également participer au concours. Comment résister à quelqu'un qui vous écrit « Bonjour, les collégiens ne peuvent vraiment pas participer à ce concours de nouvelles Flaubert ? ». Hé

oui ! L'auteur de Madame Bovary a dû bien rigoler, assis tranquillement sur son nuage à nous regarder mettre en place ce concours en composant de notre mieux avec les aléas.

Et puis vint le moment des ateliers d'écriture, demandés par certains élèves ! Là, les choses prirent une autre tournure ! Si cela avait été un concours de nouvelles anonyme, il n'y aurait pas eu de problème pour sélectionner celles qui seraient publiées et celles qui ne le seraient pas. Mais là, désormais, en face de nous, il y avait des êtres humains passionnés de littérature, de lecture, d'envie d'écrire et qui étaient là chaque mardi à 8h, en plein mois de novembre, pour participer à cet atelier. Ghali, Soukayna, Zineb, Amine, Doha, Ali, Ines et les autres...

L'aventure littéraire n'est pas un long fleuve tranquille mais une multitude de « chemins de traverse » pour reprendre une belle expression de l'écrivain Abdelkébir Khatibi. Nous espérions ne pas recevoir beaucoup de nouvelles afin qu'elles soient toutes publiées et qu'aucun de ces jeunes écrivains ne soit laissé de côté. Le miracle se produisit ! Nous recueillîmes en tout et pour tout 24 nouvelles ! Pas une de plus ! Et le concours de nouvelles, à l'instar de la chenille qui devient papillon, se transforma en un concours d'écrivains. Les membres du jury n'auraient plus à désigner les meilleures nouvelles dignes d'être publiées mais de lire un ensemble de textes envoyés par les élèves et de les annoter afin d'aider chacun d'eux, lycéens ou collégiens, à améliorer son travail d'écriture littéraire. Les concours ne consistent pas forcément à mettre les personnes en compétition mais aussi à créer ces moments rares où autrui vous aide à surmonter les difficultés rencontrées, joint ses efforts aux vôtres et fait de son mieux pour vous permettre d'y arriver.

De ce point de vue, nous pourrions dire que ce concours de nouvelles Flaubert à Rabat fut une belle aventure, une expérience de solidarité, une rencontre entre la plume de ceux qui entrent en littérature et le regard de ceux qui y évoluent, parfois depuis fort longtemps.

Nous tenions à remercier les Proviseurs et l'ensemble des personnels du lycée Descartes de Rabat qui ont soutenu ce projet

Rachid Benmannana, Meriem Mehdabi, Jean Zaganiaris

Concours de nouvelles à l'occasion du bicentenaire de Flaubert
Membres du jury qui ont apporté leur concours aux élèves

Ali AIT HMAD

Agrégé de traduction, Ali Ait Hmad est professeur de langue à l'École Normale Supérieure de Rabat au Département de Langue et Littérature françaises depuis 1994. Il a traduit de nombreux livres, dans des domaines aussi variés que la pédagogie (Cours et Guides des enseignants), le cinéma (Guide des réalisateurs marocains), l'économie et la politique (Le Maroc en transition), l'histoire (Héros sans gloire), la géographie et l'aménagement du territoire marocain (Maroc, régions, pays et territoires), le droit et la santé (Rapports du Ministère de la Santé sur les femmes et les enfants victimes de la violence). Il vient de publier un recueil de nouvelles *Histoires vraies*.

Leïla BAHSAÏN

Leïla Bahsaïn est née à Salé. Elle vit depuis une quinzaine d'années à Besançon, en France.

Après avoir publié plusieurs nouvelles, son premier roman *Le Ciel sous nos pas* paru aux éditions Albin Michel a été finaliste du Prix du roman France Télévisions et a reçu le Prix Méditerranée du premier roman 2019 et le Prix du Livre Européen et Méditerranéen 2020. Son deuxième roman, *La théorie des aubergines*, est paru en mars 2021 aux éditions Albin Michel.

Abdellah BAÏDA

Romancier, nouvelliste et essayiste, Abdellah Baïda enseigne la littérature française et francophone à l'Université Mohammed V à Rabat. Il est chevalier des arts et des lettres de la République française depuis 2012.

Parmi ses romans parus aux éditions Marsam : *Le dernier salto* (2014) a reçu le Prix Grand Atlas dans les catégories «Culturethèque» et «Étudiants » ; *Nom d'un chien* (2016) a été sélectionné pour le Prix de l'ADELF (Paris) ; *Testament d'un livre* (2018) a figuré dans la liste finale du Prix Grand Atlas et la liste finale du Prix Orange du Livre Afrique, *L'irrésistible appel de Mozart* (2022).

Abdellah Baïda est aussi auteur d'un recueil de nouvelles, *Les Djellabas vertes se suicident* paru en 2020.

Rachid BENMANNANA

Enseignant titulaire certifié de l'Education nationale française (CAPES). Titulaire d'un Master en éducation et en enseignement de la langue espagnole de l'université de Rennes et de Caen en France et d'un Master en coopération internationale et de gestion des ONG de l'université de Grenade en Espagne. Il est également titulaire d'un diplôme en Management d'établissements privés et Direction scolaire du CIFIFE de Casablanca et d'un diplôme en commerce extérieur et exportation de l'agence wallonne à l'exportation en Belgique. Il est actuellement enseignant d'espagnol au lycée Descartes de Rabat au Maroc depuis 2011 et coordonnateur de discipline (2019-2020). Il a effectué un stage de CPE à la vie scolaire du collège français Balzac de Kénitra et un stage dans l'équipe de l'organisation des examens au lycée René Descartes. Il possède des compétences en pédagogie, en PNL, en lecture rapide. Il est passionné par les langues et la littérature.

Ghizlaine CHRAIBI

Ghizlaine Chraïbi est née à Tanger en 1970. Elle passe 20 ans au Canada et revient au Maroc en 2010. Elle est psychotérapeute, artiste-peintre, écrivain et éditrice (Éditions Onze), également fondatrice de l'Institut Marocain de Psychothérapie Relationnelle. En 2019, elle a été choisie comme marraine du Festival du livre de Marrakech, ainsi que membre du Parlement des Ecrivains de la Méditerranée en 2020. En 2020, elle est invitée à la Foire du Livre de Bruxelles et participe à plusieurs débats engagés sur le stand du Maroc, pays invité d'honneur.

ROMANS

2012 : *Un amour fractal* - Editions Juste Pour Lire (France)

2018 : *L'étreinte des chenilles* - Editions I.M.P.R. (Maroc)

2019 : *Un jour la nuit* - Editions P.A.T. (Belgique)

2020 : *Que la foudre soit avec toi* - Poésie, Éditions Onze (Maroc)

2022 : *Les territoires impuissants* (roman à venir)

ESSAIS

2019 : *Six cas de réhabilitation psychosociale en psychothérapie relationnelle au Maroc* - Editions ONZE (Maroc)

Youssef Amine ELALAMY

Né le 20 novembre 1961 à Larache au Maroc, Youssef Amine Elalamy vit à Rabat. Il est Professeur enseignant-chercheur à l'université Ibn

Tofail de Kénitra (Maroc) où il enseigne la littérature, les médias et la Communication au sein du Département d'Anglais. Il est titulaire d'un doctorat d'état en communication et est l'auteur de plusieurs livres dont huit romans. Ecrits en français, les livres de Youssef Amine Elalamy ont été traduits en Arabe, Anglais, Espagnol, Allemand, Italien, Grec et Néerlandais, et certains ont donné lieu à des projets artistiques. Nous retiendrons l'adaptation musicale de *Paris mon bled*, l'exposition *Miniatures*, les adaptations théâtrales de *Drôle de printemps* et *Amour nomade*.

Après un séjour de trois ans à New York, il retourne au Maroc et publie son premier livre : *Un Marocain à New York*. Depuis, il vit à Rabat. Outre le Grand Prix Atlas 2001 et le Prix Le Plaisir de Lire qu'il a obtenus pour son roman *Les clandestins*, ainsi que le Prix Orange Afrique pour son roman *C'est beau, la guerre*, Youssef Amine Elalamy a reçu en 1999 le Prix du meilleur récit de voyage décerné par le British Council International pour ses écrits en anglais. Son nouveau roman, *Big le Grand*, vient de paraître en mai 2022

Julie FONTAINE

Julie Fontaine est née en région parisienne en 1987. Après des études en Littérature et Sciences Humaines, elle obtient un Master à l'UPEC (Université Paris-Est, Créteil) puis un Doctorat en Philosophie et Sciences Sociales (EHESS / IJN, Paris) pour des recherches sur les intuitions. Elle décide alors de quitter la France pour s'installer au Maroc. Elle y enseigne les Lettres et la Philosophie au Lycée Lyautey de Casablanca et anime pour les Instituts Français des ateliers de Philosophie pour enfants. Sa passion reste l'écriture. Après quelques publications jeunesse et adulte aux éditions du Lys Bleu (Paris), elle rejoint les éditions Onze avec *Le miroir de l'aube*, un roman philosophique.

Mustapha GUILIZ

Mustapha Guiliz est professeur agrégé de Lettres françaises. Il enseigne le français et la culture générale dans les classes préparatoires économiques à Casablanca. M. Guiliz a toujours écrit, mais il a peu édité. Il a publié en 2017 un recueil de nouvelles *Au Pays des sources*. A travers ses nouvelles, il s'est fait connaître comme un peintre des ambiances. Une écriture sinieuse qui dissèque l'âme humaine avec une

précision toute poétique. Le roman *Le Monde d'Ibrahim* est sa deuxième œuvre de fiction qui a confirmé son talent d'écrivain à la plume aussi grave qu'irrévérencieuse. M. Guiliz travaille actuellement sur un roman qui s'articule autour du rôle du citoyen dans la résistance aux formes d'enlèvement que nous proposent nos sociétés libérales.

Mamoun LAHBABI

Mamoun Lahbabi a d'abord été un auteur de livres en sciences économiques. Puis, au détour d'un heureux hasard, il fut aspiré par la littérature. Son premier roman date de 1994. A ce jour, il en est à son dix-huitième roman Parmi eux : *Nulle part loin de toi* (Orion, 2018), *Le dernier manuscrit* (Marsam, 2019), *Tout ce qu'il aimait* (Onze, 2020), *La rencontre* (Orion, 2022).

Dans chacun de ses romans, l'auteur dévoile quelques pans de la société, parfois en empruntant des métaphores, souvent en essayant de sonder les âmes. A bien des égards, Mamoun Lahbabi est un écrivain de l'intime qui cherche, par ses écrits, à mieux révéler la nature des rapports humains. Avec Abdellah Baïda et Jean Zaganiaris, il a fondé le *Cercle de Littérature Contemporaine* dont l'objet est l'animation du débat autour de la littérature marocaine.

Patrick LOWIE

Patrick Lowie est un écrivain, traducteur, éditeur, cinéaste et metteur en scène belge de langue française. Il a publié une vingtaine de livres et a été traduit en 17 langues. Il a travaillé dans beaucoup de pays : Belgique, Portugal, Brésil, Canada, France et Italie. Arrivé une première fois au Maroc en 1997, il y a monté des projets artistiques et sociaux notamment à Rabat, Tanger, Ouarzazate et Marrakech. Il s'installe en 2019 à Casablanca où il devient responsable éditorial des éditions ONZE. Il écrit depuis 2016 des portraits de personnalités, genre nouvelles fantastiques, sur son site Next (F9) <http://www.next-f9.com> - On présente son œuvre littéraire comme une fiction onirique proche des surréalistes.

Soumia MEJTIA

Soumia Mejtia , auteur poète de deux livres *Sans Maître* et *Luciole et Sirius* aux éditions Hugues Facorat. Soumia Mejtia écrit aussi des nouvelles et des chroniques, l'écriture pour elle est un travail intérieur

qui l'aide à ne pas beaucoup éprouver le monde mais plutôt à y accéder.

Meriem MEHADBI

Titulaire d'une licence de Lettres modernes à l'Université Lyon 2, elle a obtenu un master d'enseignement du français langue étrangère et seconde validé suite à la réalisation de deux stages d'enseignement au sein de la faculté des Lettres de Fès Sais, et de l'École Supérieure de Technologie d'Oujda (2014/2015). Entre 2016 et 2018, elle a travaillé à l'Institut français de Tanger au Maroc où elle a enseigné le FLE à des publics très variés, et au sein d'entreprises.

En 2018, elle a pris en charge des cours de français et d'histoire-géographie dans un centre de formation professionnelle lyonnais en France.

Depuis 2019, elle est enseignante de français au lycée René Descartes de Rabat.

Loubna SERRAJ

Après des années d'expérience, entre la France et le Maroc, au sein d'entreprises puis comme consultante, dans un cabinet qu'elle a créé, en stratégie éditoriale et marketing de contenu, Loubna Serraj a fait de ses passions, l'écriture et la lecture, son métier. Aujourd'hui éditrice et chroniqueuse radio, elle tient également un blog dans lequel elle livre ses « élucubrations » littéraires, sociales ou politiques sur des sujets d'actualité avec un regard volontairement décalé. Son premier roman, *Pourvu qu'il soit de bonne humeur* (2020, La Croisée des Chemins ; 2021, Au Diable Vauvert) a été lauréat du Prix Orange du Livre en Afrique en 2021.

ZAGANIARIS Jean

Jean Zaganiaris est professeur de philosophie au lycée Descartes de Rabat. En 2015, son premier roman *Le périple des hommes amoureux* est publié aux éditions Casa Express et sélectionné pour le prix littéraire des journées du livre européen et méditerranéen. Ses autres romans : *Un cœur marocain*, Rabat, Marsam, 2018 (sélectionné pour le Prix Grand Atlas 2019) ; *Adam Bofary*, Casablanca, Editions Onze, 2020 (sélectionné pour le Prix Littéraire des lycéens de Marrakech 2021). Avec Abdellah Baïda et Mamoun Lahbabi, il a créé le *Cercle de Littérature Contemporaine*.

Doux rêves

Le livre que je viens de ramasser est un roman intitulé « Star de mes rêves ». J'aurai dû le ramener à la bibliothèque du lycée mais l'envie de lire le résumé fut plus forte. La page de couverture révèle une fille assise sur un canapé, seule avec des bulles au-dessus de sa tête, évoquant différentes activités.

Il m'a l'air de parler d'une personne qui vit ses rêves seulement dans la nuit, dans ses propres rêves et non dans la réalité, comme si quelque chose l'empêchait, ses parents peut-être ?

Elle paraît timide, elle n'ose pas montrer ses capacités et ses talents au monde. Moi si j'avais un talent, je l'aurais déjà partagé partout, mais je n'en ai pas. Ma vie est le contraire de la sienne : je n'ai pas d'envie, pas de rêves, pas d'ambitions... Je vis dans la réalité, mon seul rêve est d'avoir des amis, la seule chose qui est en fait toute simple... J'aimerais beaucoup mener une vie normale comme tous les élèves de mon lycée. Certes, je ne suis pas riche, je n'ai pas encore trouvé ce qui me passionne mais mes parents, eux, sont présents. Je vais garder le livre, le lire et le rendre plus tard. Après tout le livre était égaré et je n'ai rien d'autre à faire. C'aurait été différent si j'avais été occupé. Je ne fais pas de sport, ni musique, rien que mes devoirs ou passer du temps avec ma famille.

Après avoir lu quelques chapitres et découvert qu'elle rêvait de chanter devant une salle comble et voulait parler à la personne qu'elle aimait en secret, j'ai eus envie d'être comme elle, ambitieuse. À vrai dire, moi aussi il ya quelqu'un qui me plait, mais vu que je n'ai pas d'amis, je ne pense pas qu'elle m'ait déjà remarqué. Je pense que je devrais faire tous ses souhaits afin de me trouver un rêve, essayer de nouvelles choses, une activité qui remplirait mon ennui journalier dû à mon insociabilité, ma différence.

Je commence par aller dans un restaurant et demander au gérant si je peux chanter ce soir. Je ne dirais pas que je chante comme une casserole mais essayons, je pense que je peux gérer. Je fais ça pour la fille du livre, euh ! enfin... pour moi, bien sûr. C'est moi qui veux vivre cette passion.

Ça y est ! C'est le moment ! il est dix-neuf heures trente, le restaurant est rempli.

Je crois que la sensation que je ressens est un mélange d'envie et de peur, je n'ai pas peur d'oser, je suis toujours jugé, de toute façon : j'ai une étiquette qui me colle depuis quelques années comme étant « le jaguar » On m'appelle comme ça car je suis solitaire. C'est le moment, la chanson que j'ai choisie s'intitule « Sweet Dreams » en rapport aux rêves de cette fille dans le livre. J'en suis au milieu de la chanson et les gens ont l'air d'apprécier, je suis soulagé et totalement déconcentré car je vois Sarah, cette fille pour qui j'en pince, blonde, grande, dans une robe violette. Je perds mes mots, je suis seul sur la scène, les clients me regardent et commencent à me hurler dessus, à crier que je ne suis pas assez courageux pour être sur cette scène.

À ce moment-là, deux possibilités s'offraient à moi, fuir ou continuer de chanter, mais je reste là, sur scène, ne sachant plus quoi faire, je regarde partout. Attendez, mais que fait Sarah ? Elle s'approche de moi, va-t-elle me jeter une tomate ou de l'eau car je ne suis pas assez concentré ? Elle prend mon micro, va-t-elle me voler la vedette ?

-Chantons tous les deux, Flaubert !

-Comment connais-tu mon nom ?

-Tu l'as dit au début, non ? Allez, on reprend la chanson à partir de

Hold your head up, t'y es ? Musique, s'il vous plait, 1,2, 3 !

Donc là, je chante avec la fille que j'aime, mais je n'ai pas le souvenir d'avoir donné mon nom au début. Me connaissait-elle ? Bref, ce soir, j'ai réalisé une des expériences, et Sarah m'a parlé, c'était incroyable et tout ça dans la réalité. Je sens que lire ce livre, c'est la clef du commencement de ma nouvelle vie !

Dans ce livre, elle parle aussi de vouloir aller dans un parc d'attraction, alors je vais le faire, c'est pourtant simple, non ? Elle a des rêves bizarres, elle doit sûrement habiter à la campagne. Enfin, il faut seulement de l'argent, bon j'y suis déjà allé en famille, mais tout seul, jamais, ça ne devrait pas être nul, vu que je suis déjà seul le reste du temps.

J'irai le week-end prochain, aujourd'hui je vais aller faire de la poterie. Elle a des rêves étranges, mais imaginez si ça me plaisait ! Si je découvrais enfin ma passion !

Bon, c'était une petite salle, il faisait chaud à cause des fours, et souvent des clients venaient acheter des poteries. C'était une catastrophe, l'argile, la boue ce n'est pas pour moi. Je préfère être propre. Il est dix-sept heures, je suis rentré chez moi, je vais écrire un peu, faire mes devoirs et je vais réaliser le rêve suivant celui de faire de la pâtisserie. Je pense de plus en plus que cette fille est soit dans un internat, soit pauvre.

Ma mère est pâtissière, donc je n'ai qu'à passer du temps avec elle, en plus je n'ai jamais fait de gâteaux ni de *cupcakes*. Je descends donc dans le salon pour demander à ma mère.

- Coucou, maman, je peux faire de la pâtisserie avec toi ?
- Maintenant ? Oui, mais quelle est cette envie soudaine ? Qu'est-ce qu'il se passe, Gustave ? - C'est juste une fille qui a...
- Et la voilà à me couper la parole.
- Tu es amoureux ? Tu veux lui faire une tartelette ?, s'enthousiasme ma mère.
- Oui maman, c'est ça.

Pourquoi ma mère pense-t-elle que je fais cela pour une fille ? Ce n'est pas totalement faux, mais cette fille n'est pas réelle, elle est fictive... Et puis, c'est moi qui vais la manger cette tartelette, c'est mon œuvre ! Ça fait plus d'une heure qu'on est dans la cuisine, l'odeur qui règne dans la pièce est délicieuse.

J'ai fait ma première tartelette à l'orange, elle était plutôt réussie. J'ai continué à lire. J'ai découvert de nouveaux rêves. Le plus important est arrivé on connaît enfin le prénom de la fille du livre. Elle s'appelle Sarah-Jade, comme le prénom de la fille pour qui je craque. Elle, c'est seulement Sarah, pas un prénom composé, mais c'est une belle coïncidence et de plus, Sarah, elle, est réelle. Ça fait trois jours que je ne réalise plus ses rêves, la quantité de devoirs se multiplie et je n'ai plus le temps. En cours, je ne pense qu'à lire et à

m'imaginer ce qu'elle voudrait faire ensuite.
Ce soir, je lirais c'est promis !
Il est vingt-heure, j'ai enfin pu découvrir la suite. Elle rêve d'aller au parc d'attraction.

Nous sommes le samedi 19 mars et je vais enfin pouvoir aller au parc d'attraction, seul.

Les manèges sont remplis, il y a de la musique, et beaucoup de jeunes. Je décide donc d'essayer cette attraction « *Boom Panikfly* » : ce sont des montagnes russes, ça retourne le cerveau et le ventre. Je suis assis.

-Un, deux, trois c'est parti ! cria le forain.

J'ai la tête dans les nuages. Ça me donne de l'adrénaline, je ne pense à rien, je rigole, je crie, je vie comme-ci j'étais libre, je m'amuse et ça c'est spécial. Je suis sûr qu'elle aurait adoré essayé ce manège et ressentirait la même sensation que moi actuellement. Enfin, descendu, les pieds sur terre, je vais m'asseoir et me remettre de mes émotions.

- Gustave ?, m'appelle une voix féminine au loin.
- Oui ?
- Quelqu'un me connaissait, mais qui ?
- C'est moi Sarah ! Je suis la fille du restaurant !
- Coucou Sarah-Jade, heu Sarah pardon heu...

Quelle bêtise, ce n'est pas possible. Pourquoi, croyais-je que c'était-elle ? Suis-je encore sur la terre ou complètement dans les vapes ? Va-t-elle croire que je ne m'intéresse pas à elle ?

-Comment tu..., me dit-elle d'une voix peinée.

Sauvé par le gong, un homme d'une cinquantaine d'année arrive.

-Bonjour, tu es qui ? Sarah, on va prendre une glace, ton ami peut venir aussi !

-Oh oui, viens avec nous Gus, ce sera sympa !

A-t-elle oublié ? Ce n'est pas grave, je passe du temps avec elle, mais attendez, je rêve où elle m'a donné un surnom différent de celui qu'on me donne au lycée ?

- Tu rêves ? Je viens de te poser une question, pomme ou framboise pour la glace ?

-Pardon, non enfin oui, heu la glace ? Pomme ! Non, j'y suis allergique ! Framboise !

C'est ça framboise.

Je n'arrive pas à me concentrer, c'est elle ou l'histoire de Sarah-Jade qui me met dans cet état ?

- Tu me fais rire, t'es différent Gustave, me dit-elle d'une voix mielleuse.

C'est ce que tout le monde me dit, je suis différent, mais si je l'ai faite rire, c'est que ce n'est pas une critique, c'est un compliment ! On a fini la journée ensemble, il est dix-sept heures, je n'ai pas envie de rentrer chez moi, je veux juste l'admirer, parler, rigoler, danser avec elle.

- Tu fais quoi après ?, lui demande-je.

- Après quoi ?

- Ce soir ?

- Oh, Gustave c'était sympa aujourd'hui, tu vois, c'est dommage que les gens ne remarquent pas que tu es sympa, drôle, tu n'as besoin de personnes pour t'amuser et même avec moi, tu t'amuses autant ! Désolé, j'ai pas répondu à la question, mais je voulais te dire ça. Ce soir, je ne fais rien, qu'as-tu à me proposer ?

C'est touchant d'entendre ça de la part de quelqu'un quand ce quelqu'un est Sarah. Qu'est-ce que je suis censée répondre ? Je lui demande d'aller en boîte de nuit ? Non, non et non, vous voyez, je perds la tête, je crois que ce phénomène s'appelle « tomber amoureux ». Je lui propose quoi ?

-Je suis tombé amoureux...

-Quoi ?

De qui ? Gustave ?

Avais-je dis ça à haute voix ? En ouvrant la bouche et en émettant du son ? Tout était tranquille avant, personne ne me remarquait quand je parlais, mais là, je viens de lui dire. Pause Gus, pause de neurones.

- Pardon, c'est, c'est le rêve d'un ami, tu veux aller chez moi ?

Bien rattrapée, Sarah-Jade, j'ai réalisé ton rêve ! Je lui ai dit de venir chez moi ? Dans ma chambre, rien n'est rangé, le livre de Sarah-Jade doit être sur ma table de chevet avec un marque-page en forme de canard et moi, je lui propose de venir dans ma chambre, l'endroit où je passe la plus part de mon temps, seul ? Je suis fou, reste calme Gus, reste calme.

-Tu as donc des amis ? J'aimerais les rencontrer s'ils ne sont pas du lycée ! Je préviens mon père et je te suis.

- Nous voilà devant chez moi, mes parents ne sont pas là ce soir, ce qui m'arrange.

- C'est sympa chez toi ! J'aime beaucoup la décoration, ta famille n'est pas là ?

- C'est gentil, merci, et non mes parents travaillent, et mon frère est chez un ami, on a la maison pour nous.

- Fais voir ta chambre ! Je veux découvrir ton univers Gustave !

Bon, je ne vais pas refuser de lui montrer ma chambre, elle trouverait ça étrange.

- Tu lis des livres ? Oh Gus, ce livre là...
me dit-elle d'un air inquiet.

- Lequel Sarah ?

- Je pense qu'elle parle de CE livre...

- Ma sœur, heu je dois y aller, à plus Gus.
- Sarah, t'as quoi ? Attends, tu vas où ?

Sa sœur ? Ai-je bien entendu ? Je suis perdu. Que ce passe t-il ? Comment c'est possible ? Elle s'appelle Sarah et celle du livre Sarah-Jade, je, je, je réalise les rêves de sa sœur, et c'est grâce à ça qu'on s'est rencontrés ? Wahoo, je ne réalise pas. Cela va impacter notre relation, il faut que je lui parle.

Les jours passent, j'ai abandonné l'idée de réaliser les rêves de Sarah-Jade car ça me rendait mal à l'aise. Je ne comprends pas cette coïncidence.

En cours, Sarah est plutôt triste, elle doit croire que je suis un *stalker* comme disent les américains, c'est une personne qui espionne la vie des gens. Je sais que je passe mon temps à ne rien faire, à m'ennuyer, mais pas au point d'espionner la vie des gens que je ne connais pas, enfin ça, c'était avant. Maintenant, je réalise les rêves d'une fille d'un livre, qui me semblait fictive, pour me trouver des rêves et des occupations. Je ne sais pas comment aborder Sarah. Est-ce encore trop tôt pour lui parler ? Est-ce que j'ai le droit de savoir si elle croit que je suis un agent secret ?

Toc-toc-toc

Quelqu'un a sonné à la porte, je n'ai pas d'amis alors ça doit être la voisine...

- Bonjour, je suis désolée, mais il faut que je parle à Gustave.
- Pardon, vous êtes ? répond ma mère.
- Oh excusez-moi, je m'appelle Sa...
- Sarah ?

Ça fait une semaine qu'on ne s'est pas parlé. Va-t-elle enfin me parler de Sarah-Jade ? On se retrouve dans ma chambre, mais dois-je lui demander si elle veut manger quelques chose ?

- Alors j'ai des questions à te poser, me dit-elle d'un ton déterminé.
- Moi aussi, Sarah.
- Pourquoi tu as ce livre ? Pourquoi tu es devenu ami avec moi ? Me veux-tu du mal ?

- Je l'ai trouvé par terre au lycée, j'ai voulu le lire, c'est tout, je réalise ses rêves pour m'occuper. Je te connaissais certes, mais, au contraire, je ne te veux aucun mal, je t'aime bien Sarah...

- D'accord, excuse-moi de t'avoir un peu agressé, c'est juste que je n'ai pas l'habitude que mon entourage lise le livre de ma sœur et surtout qu'on sache que j'ai eu une sœur, que je n'ai d'ailleurs pas connue. Donc, apparemment, elle a écrit ses rêves et tu les réalises ? Bon ce n'est pas si étrange si tu ne sais pas quoi faire de ta vie et ça te permet de trouver une passion, haha ha.

Elle se met à rire, elle se fiche de moi, c'est clair. Je ne sais pas vraiment quoi dire, mais je vais poser mes questions.

- Ok, tu as bien ris, à moi de poser mes questions, as-tu lu son livre ? Comment est Sarah-Jade dans la vraie vie et où habite-elle ? A-t-elle écrit d'autres livres ? Pourquoi tu t'appelles Sarah, si elle s'appelle Sarah-Jade ?

- C'est beaucoup de questions. T'es un fan. Je n'ai pas vraiment eu le courage de lire son livre. Je pense que les réponses seront dans le livre, si elle raconte ses rêves, elle doit sûrement expliquer pourquoi ce ne sont que des rêves. On peut parler d'autre chose maintenant ?

- D'accord, merci. De quoi veux-tu parler ?

- De ce que tu as dit avant ?

- Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit quelque chose de mal ? Je suis désolé, tu veux manger des gâteaux ou veux-tu boire du jus de fruit ?

- Au début, je ne savais pas de quoi elle parlait, puis je m'en suis souvenu, donc j'esquive un peu, je l'avoue.

- Sérieusement, Gustave, moi aussi je t'aime bien et pas en tant qu'ami.

- Sarah, comment dire ? C'est plutôt difficile d'exprimer ses sentiments et j'ai cru te perdre.

- Alors là, non. Tu ne perdras pas. Est-ce que je peux t'embrasser ?

- Sur la bouche ? Heu oui, oui, avec plaisir.

Sur la bouche, forcément Gustave, qu'est-ce que t'as dans le cerveau ? Un grain de riz, c'est sûre. Attendez, mais réalisez-vous ce qui se passe ? Je suis en train... Wahoo... d'embrasser la fille que j'aime, c'est

incroyable. C'est un sentiment tellement fort. L'amour, je le connais enfin. C'est incroyable, en lisant un livre, j'ai réussi à changer ma vie.

- Finis de lire le livre et tu me diras quels ont été ses derniers rêves. On se voit en cours, Gus ?
- Ok, Sarah, rentre bien.

Et là voilà partie. Seul dans ma chambre, je vais finir le livre pour tout comprendre. Enfin bref, c'était comme un rêve. Je vais essayer de dormir, mais ce n'est pas sûr que j'y arrive, je suis émerveillé.

Nous voilà le lendemain, hâte de voir ma copine, enfin, Sarah. En poursuivant la lecture du livre, j'ai découvert que ses rêves étaient irréalisables pour moi, aller en Laponie, à Londres et au Portugal. Elle voulait aussi skier et tomber amoureuse.

-Coucou Gustave, maintenant qu'on est ensemble, je vais te présenter mes amis, ils sont sympas, je te le promets !

Des amis, vais-je enfin en avoir ?

- Les amis, je vous présente Gustave, mon copain dont je suis amoureuse.
- Alors, c'est toi qui nous privais d'elle à certains moments ? Bienvenue au club, Gugu !
- T'as l'air sympa, mais vous vous êtes rencontrés comment ?
- Les gars, arrêtez ! Gustave, t'as fini le livre ? Viens ! on va plus loin pour discuter.

Ça c'est trop bien passé, pourquoi je n'allais pas vers les gens avant ? Un peu de compagnie, ça ne fait pas de mal, ce qui fait mal c'est la fin du livre de Sarah-Jade. Oui, je l'ai fini et je ne vous l'ai pas dit...

On avance vers les escaliers et on s'assoit. Je ne sais pas comment ça va se passer, je stresse un peu de lui parler de la fin du livre. Certes elle sait que je réalise les rêves de sa sœur, mais elle ne sait pas que sa sœur a écrit ce livre pour elle.

- Dis-moi les derniers rêves de ma sœur !
- Ecoute, je suis désolé, désolé d'avoir posé des questions sur elle, je ne pensais pas que...

- Oui, ce n'est pas grave, dis-moi
- Elle voulait voyager, skier et moi je ne peux pas réaliser ça maintenant, mais j'ai pu réaliser le rêve de tomber amoureux.
- Oh ! c'est trop mignon, Gustave, t'es adorable, je comprends haha.
- Mais surtout, enfin, tu sais, son dernier rêve c'était de ...
- Attend, un peu de suspens !
- Sarah, elle dit que ce livre t'es dédié, qu'elle à écrit ce livre quand tu étais encore dans le ventre de ta mère.
- Oh c'est, c'est, je n'ai pas les mots, en fait.
- Son dernier rêve, c'était de ne plus être malade.

Ses mots sont durs à prononcer, mais il fallait que Sarah sache tout ça, ce livre lui est destiné. Sarah-Jade savait qu'elle allait mourir avant la naissance de sa sœur, c'est, je pense, pour lui rendre hommage que ses parents lui ont donné le prénom de Sarah. C'est triste et émouvant, pour l'instant, Sarah n'émet aucun son, peut-être que cela la chamboule, peut-être qu'elle culpabilise de n'avoir pas lu le livre.

- Est-ce que tu te sens bien Sarah ?
- Pardon, ça se mélange dans ma tête. Merci de m'avoir raconté tous ses rêves. Sans toi, j'aurais découvert tout ça super tard, voire jamais. Il est vrai que ma grande sœur et moi, on ne s'est jamais connues. Je n'aurais jamais pensé qu'elle m'offrirait un si beau cadeau alors qu'elle n'est plus de ce monde. Gustave, tu es un ange tombé du ciel. Plus sérieusement, je suis très heureuse de t'avoir dans ma vie, tu connais ma vie maintenant. J'ai hâte de découvrir au fil du temps la tienne.
- Je pensais que tu allais pleurer, pour être honnête. Je suis très content de t'avoir rencontrée et si on s'est rencontré c'est grâce à ta sœur et mes yeux qui ont vu ce livre abandonné par terre dans la cour.

Les amis, je n'aurais JAMAIS imaginé ma vie changer comme cela, comme quoi, osez faire des activités, essayez de vous amuser, sortez de votre zone de confort, faites-les seuls ou accompagnés, vous trouverez votre passion, de nouveaux amis et une nouvelle vie.

Un monde parfait

Cela fait deux semaines que F est rentré au lycée. Normalement, il vagabonde entre les cours, et ne se concentre que durant les matières qu'il préfère : les mathématiques et la philosophie. Deux matières que l'on n'associerait pas d'ordinaire mais qui ont un sens de la logique qui intrigue F.

Seulement cette année, F trouve que ses professeurs ne valent pas la peine d'être suivis, et il passe donc ses cours à rêver d'un monde lointain. Un rêve qui enfreint toutes les règles établis par la société et où il est pleinement libre de ses agissements. Chaque jour, il commence à imaginer un monde différent.

À huit heures du matin, ses cours commencent et sa création aussi ; il construit l'espace où se dérouleront ses péripéties : un jardin merveilleux, survolé d'une somptueuse brume magique, ou alors une forteresse oubliée au milieu de la mer, ou encore un village dans les nuages, d'un blanc éclatant, ou tout simplement une ville, ou même son école, sans les élèves qui se moquent constamment des autres et qui rendent le climat scolaire toxique, ni les professeurs qui rendent l'école pareille à une prison. Ensuite, vers neuf ou dix heures, il peuple son nouveau monde : des fées, des gnomes, des anges, des princes et des princesses, des anges ; ou alors des humains, tous types confondus, des écoliers, des chercheurs, des chauffeurs de bus, des étudiants, des chômeurs, etc. Et pendant toute son après-midi, il crée son histoire, des plus fantaisistes aux plus simples, une histoire toute inventée ou tout simplement une version améliorée de sa vie, où il réalise tous ses fantasmes.

Des fois, en fin de journée, il raconte ses histoires à Maxime, son meilleur ami. Ce dernier les écoute attentivement et les considère dignes d'un livre. Mais F n'envisage aucunement d'écrire ce qui lui passe par la tête, il voit l'écriture comme une corvée entêtante et longue, et il s'estime assez paresseux pour s'acquitter comme il se doit à la tâche.

Les jours passent, et un vendredi, en fin de journée, pendant que F observe la cour à travers la fenêtre, il remarque sous un banc un livre qu'il n'avait jamais vu auparavant. Il le voit à peine, mais cet objet attise en lui une curiosité à laquelle il n'était point habitué. Comment cet objet si banal, si ordinaire et si commun l'attire et crée en lui un sentiment de paix et de calme indescriptible ? C'était comme si cet objet contenait une sorte d'aura, plus mystérieuse que le Loch Ness.

La sonnerie retentit, et F se faufile discrètement jusqu'au banc et ramasse le livre fatidique. Le titre ? Absent. La couverture ? Blanche. Les pages ? Blanches. Un détail ? Oui. La couverture est en papier. D'autres détails ? Non.

F observe attentivement cet intrigant bouquin, le retourne et découvre ces inscriptions.

« Ceci est un pacte reliant le créateur à sa création. Le créateur s'engage à le respecter à partir du moment où il commence sa création, à ses risques et périls.

1. Cet objet ne peut être ni donné ni détruit.
2. Le créateur ne doit écrire qu'au crayon à papier.
3. Le créateur doit écrire le titre de sa création pour la finaliser. »

Dans l'excitation et la méfiance, F récupère le livre et l'emmène chez lui.

Quand il revint chez lui, F ouvre son nouvel objet, attrape un crayon à papier et se précipite sur la première page... sauf qu'il n'a aucune idée de ce qu'il doit écrire. Après tout, les inscriptions ne définissent pas clairement l'intérêt de ce livre, et puis, ce livre avait l'air d'une énorme plaisanterie. Que s'est-il passé dans la tête de F ? Son imagination l'aurait-elle mené à penser que le livre aurait des attributs magiques, qu'il se métamorphoserait en divers objets selon ce qu'il y écrirait ? F n'est pourtant pas du genre à confondre ses rêves à la réalité : il déteste les spectacles de magie ; ces derniers sont fondés sur des illusions qu'on essaie de faire croire aux humains, or l'ignorance et le mensonge sont les choses qui l'exaspèrent le plus.

C'est, entre autres, l'une des raisons pour lesquelles il aime la philosophie et les mathématiques. La philosophie représente la quête de la vérité. Par ailleurs le philosophe favori de F est René Descartes, dont la philosophie se repose essentiellement sur la recherche de la vérité. Les mathématiques, elles, représentent l'unique science exacte où aucune démonstration, aucune vérité ne peut être remise en question.

F, dans l'incapacité de choisir quoi faire, appelle Maxime. Il lui fait part de sa trouvaille et ses pensées concernant l'objet mystérieux. Maxime se rue alors chez son ami pour s'en assurer de ses propres yeux. Il prend le livre, le regarde attentivement sans dire un mot. Puis il s'esclaffe et dit :

- Est-ce que tu sais à quoi cela me fait penser ?
- Non ! À quoi ?
- Les pages vides ressemblent énormément à celles du journal de Tom Jedusor dans Harry Potter, et les inscriptions à la quatrième de couverture ressemblent dans la forme à celles du Death Note. Soit c'est une énorme plaisanterie, soit c'est l'objet le plus horrible que tu ais touché. Qu'est-ce que tu en penses ?

F se retourne vers son livre, et y jette un dernier coup d'œil et dit : « Je n'ai rien à perdre, autant tenter quelque chose ». Il reprend son crayon et écrit : « Ce livre m'a rendu célèbre».

Rien.

Rien ne se passe...

C'était donc bien une plaisanterie.

F ferme son livre et s'apprête à le jeter quand, tout d'un coup, Maxime se lève et demande : « Tu as écrit un titre ? ». F le regarde, sans réellement comprendre l'intérêt de la question. Maxime casse le silence une fois de plus : « Les règles demandent d'écrire un titre, c'est ce qui te manque. Il se peut que si tu en écris un, il se passe quelque chose. »

F se rassoit, réfléchit quelques secondes et écrit : « Le livre du destin ». Maxime l'observe alors d'un regard interrogateur. « Il n'y a pas d'explication, ça rendait bien, c'est tout... »

Il n'a même pas le temps d'achever sa phrase, qu'il se rend compte du boucan immense qui se produit dans la rue sur laquelle donne sa fenêtre. Curieux, il ouvre celle-ci et un brouhaha envahit la pièce. Maxime accourt alors lui aussi à la fenêtre. Du haut du deuxième étage, ils découvrent une scène telle qu'ils n'en ont rarement, voire jamais, vue auparavant. Une cinquantaine de journalistes, accompagnés de cadres, d'ingénieurs du son, et de grandes équipes de production, tous agglutinés autour de la porte d'entrée de l'immeuble. L'un d'entre eux lève les yeux et croise le regard de Fet s'exclame soudainement : « Il est là-haut regardez ! ». La foule s'excite de plus belle et lève la tête de manière progressive, comme lors d'une chute de dominos. Les journalistes commencent alors à lui parler directement malgré les deux étages qui les séparent. Les caméras et les micros sont eux aussi braqués sur lui.

Sous le choc, F referme la fenêtre et se rend compte que son téléphone n'arrête pas de vibrer sur son bureau, il n'ose pas le toucher. Maxime prend la télécommande et allume la première chaîne d'information, Fet sur l'écran. Il passe à la deuxième, F est sur l'écran. Il zappe toutes les chaînes d'information, F est toujours sur l'écran. Maxime s'adresse à Fen riant : « Heureusement que l'interphone ne fonctionne pas ». Mais F ne réagit pas, il est paralysé, comme si l'on venait de lui verser dessus un seau d'eau glacée.

Maxime comprend que son ami n'est pas en état de réagir et qu'il devrait s'occuper de la situation. Il regarde ce qui se passe, analyse la situation, puis se rappelle de la source des ennuis, le livre. Il sait qu'il ne peut pas le détruire. Il observe donc le livre attentivement et rouvre la page où Fa écrit sa phrase quelques minutes auparavant, la phrase est au crayon à papier, on peut donc l'effacer. Maxime prend frénétiquement la gomme posée sur le bureau, et se met à effacer la regrettable transcription. Il gomme de plus en plus fortement, mais l'écriture ne s'entête à s'effacer. Il ferme désespérément le livre, les oreilles saturées du tintamarre des journalistes, et s'assoit sur le lit à côté de F. Celui-ci, l'ayant observé tout le long, se lève, toujours abasourdi, se dirige vers son bureau, prend la gomme et commence à effacer. L'écriture disparaît petit à petit et le bruit s'arrête instantanément. Maxime se dirige vers F pour comprendre ce qui se passe, et se rend compte que la page du livre est blanche, aucune

écriture. F s'exprime enfin : « Cet objet ne peut être ni donné ni détruit, tu ne pouvais donc pas l'utiliser ».

Nous sommes le 31 décembre à minuit, Maxime se trouve chez F pour fêter le nouvel an. Cela fait deux mois depuis la dernière fois que Maxime est allé chez F, depuis l'accident du livre. D'ailleurs, ils se sont promis de ne plus le toucher.

F: « Tu sais Maxime, ces derniers jours j'ai pensé à réutiliser le livre. »

- Quel livre ?
- LE livre !
- Non on n'y retouche plus jamais, on en a déjà parlé !
- Te rends-tu compte des merveilles que l'on pourrait créer à partir de cet objet, des problèmes que l'on pourrait éviter, des rêves que l'on pourrait accomplir ?
- Et toi te rends-tu compte des catastrophes que l'on pourrait provoquer, bien plus énormes que celles de la dernière fois, des opportunités que l'on risque de manquer, et de la responsabilité que ce livre va nous imposer ?
- Il suffit de bien l'utiliser.
- « Dit celui qui ne voulait pas écrire de nouvelles trois mois auparavant. »
- Fais-moi confiance.
- Et comment puis-je te faire confiance ?
- Je vais faire revenir Clara.
- ... Tu crois que c'est possible ?
- Tu me suis ?
- Oui.

F savait que cette condition changerait l'avis de Maxime.

Depuis exactement un an, un accident hante Maxime à chaque sommeil. Celui-ci avait donné rendez-vous à Clara un quart d'heure avant les douze coups de minuit dans un parc sous un ciel étoilé afin de lui avouer son amour. Alors qu'ils se parlaient sur les réseaux sociaux durant le trajet, elle cessa de lui répondre soudainement. Habitué à de telles manœuvres de la part de Clara, souvent distraite, il

ne s'en soucia pas et continua vers le lieu du rendez-vous. Arrivé sur place, il n'y avait personne. Maxime s'assit alors sur un banc et patienta, une minute, deux minutes, cinq minutes, dix minutes... Clara, n'était toujours pas arrivée et elle ne répondait toujours pas à ses messages, ni à ses appels. C'est alors qu'au dernier appel, quelqu'un décrocha, mais ce n'était pas Clara. C'était la police. On lui expliqua que le téléphone avait été trouvé dans un accident routier où tous les passagers ont perdu la vie... Clara y a perdu la sienne. Cette phrase retentit dans la tête de Maxime tel un écho. « Ce fut à cause de moi ». Maxime se répétait ces deux phrases en boucle pendant des heures. Et cette scène se rejoue toutes les nuits dans ses rêves depuis cette tragédie.

Les deux amis réfléchissent à l'histoire qu'ils écriront quand Maxime souligne qu'il faudrait effacer l'ancien titre pour éviter tout incident malencontreux. F s'exécute sur le champ et propose à son ami un monde des plus étonnants, que nombre d'entre nous qualifieraient même d'utopique.

L'histoire se déroule dans l'ère actuelle, sauf que les études n'existent plus, les êtres humains sont d'ores et déjà dotés de tout le savoir qui a été découvert à leur naissance, ceux-ci ne peuvent souffrir et ne peuvent mourir que de vieillesse. Les maux de la société n'existeraient plus. Ainsi, la corruption et la pauvreté disparaîtraient. Les maladies aussi n'existeraient plus. Et toutes les personnes mortes précocement et qui ne seraient toujours pas en âge de mourir revivrait à l'âge qu'elles auraient si la mort ne les avait pas atteintes. Clara reviendrait alors à la vie.

F s'arrête deux secondes dans sa description... puis demande : « On pourrait mettre des vikings ? ». Maxime, lassé des demandes fantaisistes de F mais connaissant son engouement et sa passion pour les légendes scandinaves et surtout celles des vikings qu'il partage avec lui, répond :

- Ce serait rajouter du danger dans un monde pacifique et paisible
- Il n'auront plus besoin de piller comme ils le faisaient jadis, ils n'existeraient que pour préserver leur culture et pourront seulement s'entraîner sans porter atteinte à autrui.

- Quel serait donc l'intérêt d'en créer ?
- Nous en ferions partie et nous pourrions enfin réellement se vêtir d'armures de viking et s'entraîner au combat à leur manière.
- Oui, c'est vrai... Mais quel sera alors l'intérêt d'apprendre à combattre ?
- La même raison pour laquelle nous apprenons déjà un sport de combat, la distraction et l'amusement.
- Bon, une armure de viking ne serait pas de refus pour ma part.

F affiche un large sourire, et commence à rédiger son histoire. Les deux amis passent la nuit entière à confectionner leur création, dans le moindre détail, afin de réaliser leur monde, leur monde idéal et parfait.

Ils ne finissent d'écrire qu'à l'aube. F ferme le livre, reprend son crayon et écrit sur la première de couverture : « Un monde parfait ».

Il n'a même pas le temps de lever son crayon que ses habits et sa chambre changent d'apparence. Sur sa tête repose un casque de fer doté de cornes recouvrant même le visage. Son corps est recouvert d'une armure, faite de cuir, de fourrure, de fer et de mailles. Il tient à sa main gauche un bouclier de bois et de fer, et à gauche de sa ceinture, une longue épée est accrochée. Il enlève le casque, se retourne et n'en croit pas ses yeux : Maxime est vêtu d'un vêtement semblable et à ses côtés, Clara, portant elle aussi une armure de Viking. Les deux individus se contemplent sans se dire un mot. Ce long regard dure, dure, dure... Quand soudainement quelqu'un rentre dans la pièce, même armure, différente à quelques détails près, grande carrure, grande chevelure et grande barbe. « Qu'est-ce que vous êtes encore en train de faire tous les trois ? Venez, c'est l'heure de l'entraînement, vous ne voudriez pas rater ça quand même ? »

Des mois sont passés et F vit enfin réellement l'un de ses rêves, il vit une vie de viking, sillonnant les mers et les océans, en compagnie de son meilleur ami, celui-ci a retrouvé l'amour de sa vie. Le monde est en paix, tout le monde mange à sa fin. Des fées occupent les prairies et les parcs, des sirènes veillent sur les mers, des lutins arpentent les villes et d'autres créatures vivent en harmonie dans toute la terre.

C'est le premier janvier à l'aube. F, Maxime et Clara ont passé la nuit à se remémorer ce qui s'est passé exactement un an auparavant, là où leur vie a basculé (ce qui est d'autant plus réel pour Clara).

« Et c'est ainsi que nous avons créé le monde dans lequel nous vivons, le monde parfait. Venez voir le livre, sans lequel rien ne se serait produit. »

F sort le livre qui était intercalé entre d'autres livres cachés derrière ses vêtements et le pose sur la table. Les trois adolescents se penchent sur le livre, F l'ouvre et... L'écriture au crayon à papier a laissé place à des pages imprimées, tels un réel roman. Les mots, eux n'ont pas changé. F jette un coup d'œil par-dessus chacun de ses épaules et reçoit en retour les regards tout autant intrigués de Maxime et Clara. Il referme le livre et découvrent que les inscriptions à l'arrière de celui-ci ont totalement changé... Il s'assoit sur le lit, et lit à haute voix :

« Cher créateur, votre création est achevée. La paix est enfin instaurée dans le monde. Cher créateur, votre création a maintenu pendant un an un univers serein, vous avez sauvé le monde. Cher créateur, votre création devient à présent définitive. »

Amine SERSOURI, 3^e 12

Le Sentier De La Première Branche Obscure

Aujourd'hui, une nouvelle journée semblable aux autres commence. Une sosie de celles que j'ai vécues les semaines de ce mois-ci qui eux-mêmes sont une copie des précédents. De nouveau, je ne ferai qu'errer et profiterai de mes inutiles randonnées pour saluer cette solitude mortelle qui me hante depuis le début de mon existence. Solitude, qui, contrairement à ce que l'on peut penser, n'est pas si mauvaise. De toute cette vie je n'ai jamais eu à changer de personnalité ou de comportement pour ne pas être mis à l'écart. Grâce à elle j'ai pu vivre de la manière qui selon moi était la meilleure.

Cette routine interminable se réitère depuis je ne sais combien de temps. Il y a bien des mois que je compte plus. Cette répétition est la même pour tout le monde le matin mais ce qu'ils font plus tard dépend d'eux. Malheureusement, ce n'est pas mon cas. Je range mon sac, mange, et pars en cours vers un endroit que je semble découvrir chaque fois que je m'y retrouve.

Je m'en vais maintenant vers mon école: une bâtisse dont l'apparence était instable. Ma route n'était pas longue mais j'arrivais avant la fermeture du portail. Je le passe et revoie l'horreur qu'est l'endroit dans lequel je suis forcé de me rendre.

Pour une énième fois, j'arrivais juste avant que le portail ne ferme.

En entrant dans l'épave qu'est mon école, la première chose que l'on voit est son bâtiment principal. Un grand pavé blanchâtre, amoché par le temps. Depuis que je suis là, il a toujours été de la sorte et n'a jamais été repeint ou rénové. Il est tellement vieux que plus de la moitié de la peinture s'est écaillée. Quant aux fenêtres, elles sont à peine visibles. Elles sont sales à tel point que l'on peine à les différencier de la structure blanche. Son entrée, elle, est ce qu'il y a de meilleur dans cet établissement. Elle devenait certes ruine, mais au moins, son fonctionnement n'était pas impacté.

En avançant vers la cour de récréation, nous pouvons voir à quel point elle est dévastée. Des paniers de basket ont été installés à la rentrée, il y a de cela quelques semaines. Les voici saccagés, détruits et en train de tomber en morceaux sous les coups de pied des élèves. À première vue, ils sont vieux comme la Terre, mais ils n'ont en réalité qu'une quarantaine de jours. On retrouve également des arbres, mais ils sont

troués de partout par les insectes y pondant leurs larves, noyés par la mousse et des champignons et paraissent morts depuis deux décennies voire plus. Les dater n'est pas mince affaire...

Entre les murs de marbre plus qu'âgés, les salles de classe sont, sans surprise, d'une qualité plus que médiocre. Les portes permettant d'accéder possèdent toutes une serrure cassée permettant à quiconque le souhaite d'y entrer quand bon lui semble. Les chaises de ces pièces sont inconfortables au point de croire que nous sommes assis sur du fer. Elles sont pleines de dessins immatures, grincent à tout moment et sur quelques unes, un vis dépasse ce qui les menace de tomber d'une seconde à l'autre. Quant aux tables, il suffit ne serait-ce qu'un cheveu se pose dessus pour qu'elles se mettent à trembler donnant l'impression qu'un séisme venait de débiter. Le tableau est blanc, couvert par l'encre noire, rouge, bleue et verte des feutres. Elle est dessus depuis si longtemps qu'il est presque impossible de l'effacer. Réussir à lire ce que l'on écrit dessus est une tâche pénible causant une fatigue oculaire et des maux de têtes. Les lumières, elles grésillent continuellement, et, au bout de quelques minutes, finissent par s'éteindre complètement et ne plus se rallumer. Le noir le plus obscur soit-il nous envahit alors, et ce, que le soleil brille à plein régime ou qu'il soit caché par les nuages.

Je commence ma journée par un cours de physique et j'enchaîne sur deux heures de sport puis en direction vers l'histoire avant l'heure du déjeuner. L'après-midi, deux heures de français et pour clore le tout, des maths. De nouveau, je suis resté seul. Une fois de plus, comparé à hier, aucune différence ne pouvait être observée. Revivre les mêmes événements, jour après jour, heure après heure, n'était désormais plus qu'une habitude. Une habitude, qui, au fil du temps, accentue mon envie de disparition. Je n'ai rien, pas même un passe-temps ou une passion pour laquelle exister.

Une fois chez moi, la nuit était déjà tombée. Mes parents, sans étonnement, ne sont pas rentrés. Lorsqu'ils viennent dormir et repartent de la maison, je suis plongé dans le plus profond des sommeils. Que ce soit dans mon appartement, à l'école, dans mon quartier ou ailleurs, je suis et serai un loup solitaire: un être ne possédant pas la moindre once de sociabilité, dépourvu de projets pour un futur lointain ou proche. Ceci à pour conséquence que la plus

grande majorité de mon temps se résume à errer dans les rues ou les avenues.

Une nouvelle série de vingt-quatre heures interminables et sans intérêt prend place. Les deux premières, ont, étrangement, passé plus vite que prévu. Durant la récréation, sans changement, je refais les cent pas pour une énième fois. Je cherche un endroit vide, inexistant pour tous. Il y en a un devant moi. Un petit espace isolé dans lequel je vois un livre. Il porte pour nom *“Saigner pour peindre”*. Le titre est étrange et m'intrigue. Sa couverture représentait une toile. Une toile où à été peinte une palette ainsi qu'un pinceau dont le bout est rouge. Un rouge foncé proche de la couleur du sang. Précédé d'une courte hésitation, je me décide à le ramasser et à le lire ce soir.

Enfin de retour. Je sors ma trouvaille de mon cartable, et me laisse envahir par l'envie de lire. Dès la première page, l'auteur décrivait une scène qui semblait être un événement important pour la suite: *“Le pinceau à la main, prête à créer ce qu'elle croyait être la meilleure des œuvres, elle posa le bout de son outil préféré sur sa feuille et traça son premier trait. Suivie d'une jumelle, les lignes se dessinaient progressivement. La profondeur des couleurs imprégnées de son sang donnait une nouvelle vie à sa peinture. Chaque élément naissant la changeait d'une certaine façon. Des points aussi larges qu'un doigt ou de la taille d'une poussière. Des gouttes plongées dans l'obscurité abyssales ou emplies par une brillance stellaire. Des marques accompagnées par la légèreté d'une brise ou absorbées par la force des vents cycloniques. Quoi qu'elle faisait, un nouveau chef-d'œuvre rejoignait notre monde et révélait la plus magnifique de ses formes sous tous ses angles.”*

Parmi les centaines de pages que compte ce texte, aucune ne reprenaient ce que les précédentes racontaient. Toutes se distinguaient à leur manière: l'une exprimait une idée tandis que la suivante narrait l'exact opposé de la première. Les paragraphes passent chacun leur tour sous mes yeux.

Le point final apparaît devant ma pupille, et moi aussi, je veux essayer d'écrire. Je ne veux que tenter quelque chose qui, peut être, finira elle aussi au plus profond de ma mémoire. Là où elle ne pourra plus refaire surface. Seulement, c'est ici tout ce qui me vient. Et, il s'agit probablement de ma dernière chance de trouver ce que l'on appelle *“le sens de la vie”*.

Je n'arrive pas à dormir. Allongé sur mon lit, tentant de créer un sujet, j'exploite toutes mes possibilités. Ma lecture me donnant envie de

découvrir l'écriture, je me suis dit, que m'en inspirer ne serait pas une si mauvaise idée. Non pas parler d'art, mais d'une thématique n'ayant pu être développée ou même imaginée. C'est ce que je voyais parmi les phrases de l'auteur. Un texte n'ayant traversé l'esprit d'aucune personne. Une œuvre nouvelle au grand public.

À partir de cet instant, je pars à l'aventure, celle du nouveau. Une aventure, qui, peut être, sera futile...

Pris par cet objectif, je commence par les genres les plus connus et essaye de voir une voie lui étant inédite. Que je sois réveillé ou non, que je marche ou que je cours, quoi que je fasse, je voulais illuminer cette branche ou du moins l'une de celles cachées dans l'ombre. Celle qui permettra de repousser les limites de notre imaginaire tout comme nous repoussons constamment celle de nos connaissances.

Chaque fois que je pense savoir quel sera mon thème, je fais des recherches pour vérifier si oui ou non quelqu'un avait déjà écrit un roman le concernant. Les premiers jours, plusieurs me viennent mais plus je me perdais dans cet univers que l'on appelle "*L'imagination*", plus je sentais que je m'éloignais de mon but. Sachant que chaque livre raconte une histoire différente malgré des similitudes parmi certains, rien ne prouvait que je visais l'impossible. Rien ne montrait que mon je cherchais une plante dans une terre morte depuis longtemps.

Voilà plus de deux semaines que mes neurones brûlent à cause de ma constante réflexion. Peut-être que d'autres auraient déjà eu une réponse à ce problème et seraient prêts à rédiger les premières pages, mais il vaut mieux que la patience soit dominante.

De retour face au bâtiment abandonné qu'est mon école, je vois du coin de l'œil, sur le téléphone de quelqu'un, une image m'étant familière que j'ai vu cet été. On y voyait une créature blanche d'environ deux mètres. Elle avait des bras longs pouvant atteindre ses genoux et était face à un mur, la tête entre les mains. Des onomatopées sur l'image indiquaient qu'elle semblait hurler.

J'essaye vainement de me rappeler de quoi il s'agissait. Malgré le lever de la lune, la mémoire ne m'était pas revenue. Les minutes passaient, et il n'y avait aucun résultat. Demain sera peut-être un jour meilleur pour faire surgir la source de cette photo.

Je me réveille brusquement en me rappelant d'où venait cette perche blanche. J'ouvre mon ordinateur et y écrit: "*Livre S.C.P.*". Il n'y avait

rien. Il n'y en avait aucun. C'était cet instant que j'attendais! Celui où je trouverai!

Je ne vois que des textes citant les différents S.C.P et leurs caractéristiques. Mais cela n'étant pas une histoire, je peux désormais, écrire!

Ces trois lettres sont un sigle pour "*Sécuriser, Contenir, Protéger*". Ce sont des anomalies classées en quatre catégories. Chacune est confinée dans une cellule adaptée à ses caractéristiques. Pour la plupart, la "*chambre de confinement*", c'est ainsi qu'elles sont nommées, doivent être "*reconstruites*" pour éviter une fuite. Les Sûrs, ne montrant aucun risque particulier, n'ont pas besoin de grande mesure de protection. Les Euclides sont plus dangereux et doivent être confinés dans des zones plus protégées. Les Keters, eux, représentent la plus grande menace. Ils sont constamment surveillés et leurs moyens de confinement sont de la plus haute qualité, parfois même renouvelés une ou plusieurs fois par semaine. Pour finir, les Thaumiel, des S.C.P permettant d'en détruire d'autres: ceux qui dépassent les prévisions et qui ne peuvent être enfermés par exemple. Certains ne pouvant être déplacés, restent là où ils ont été vus et la zone dans laquelle ils habitent est interdite d'accès de sorte à éviter un quelconque accident.

Ces choses peuvent se présenter sous plusieurs formes. On y compte des humains, des objets, des animaux, des monstres capables de détruire la Terre, etc.

Maintenant que je tiens cette idée, je peux la développer, et je le ferai que possible pour obtenir une véritable œuvre. À ce moment-là, l'univers de mon récit se formait lentement.

Il me faut avant tout les éléments les plus importants. En premier, les personnages, il y en aura huit. Pas un de plus. Aucun n'arrivera plus tard dans l'histoire. Seuls quelques-uns seront cités au début. Ils se réveilleront sur une île abandonnée. Un endroit parfait pour ce projet. La mémoire leur reviendra et ils se souviendront d'avoir accepté de participer à une expérience. Chacun d'entre eux a été sélectionné au détail près de tel sorte à ce qu'ils puissent "*compléter*" les capacités d'un autre, pour que les duos formés soient les meilleurs possible.

Ces tests ont pour but de connaître les limites humaines en détail qu'elles soient mentales, intellectuelles ou physiques. Après que chacun des personnages ai reçu ces explications sans même être au courant de ce qu'il se passera, il y a bien évidemment eu des refus par

peur que cette participation soit dangereuse. Mais leur main à été forcée et au final, les huit personnes choisies ont fini par céder.

Ma prochaine étape est de lister les domaines dans lesquels ces "candidats" réussissent le mieux. Le premier est ancien Classe D, un membre de la fondation S.C.P, le lieu où sont confinées ces créatures. Ces membres sont utilisés pour vérifier des théories émises par les chercheurs de l'association. Ils ne sont que de simples objets sans valeur, qu'importe qu'ils meurent ou non. Le second est un ancien forgeron. Le troisième, un membre de la mafia qui excelle au combat rapproché. Le suivant est un homme passionné par l'exploration en lieu inconnu, chose qui lui a permis de développer un instinct et des moyens d'adaptation hors du commun. Le prochain est un chirurgien, le sixième un architecte, le septième un biologiste et le dernier un expert dans l'étude de l'anatomie de tout être vivant et à la vitesse de réflexion si rapide qu'elle impressionne même les plus grands esprits. Avant de me lancer, j'ai sélectionné les différents S.C.P qui seront au cœur de ce monde. Il y a parmi eux "035, 049, 096, 173, 682, etc." Ceci étant fait, j'ajoute une forêt où la nuit règne constamment à cause de sa densité, des surfaces désertes et d'autres glaciales. Des reliefs montagneux, un volcan et des cratères. Cette île à été façonnée de toutes pièces de telle sorte à être parfaite.

En bord de mer, il n'y a pas de quoi avoir peur. Plus on se rapproche du centre, plus dangereux sont les terrains. C'est là qu'a été placé le laboratoire, au centre d'une plaine pour empêcher les S.C.P de fuir et de disparaître. C'est ici que tout a débuté.

Après un problème dont on ignore encore l'origine, toutes les créatures ont pu s'échapper. Les plus intelligentes ont sur le champ tué presque tout le personnel. Les seuls survivants sont ceux ayant décidé de faire ces expérimentations.

Toutes les cartes sont en ma possession. Il ne me manque plus qu'à planifier l'histoire. J'ai déjà les premières pages en tête et en parallèle, celles qui construiront la suite de ce que je convoite affluent plus vite que je ne l'avais prévu.

Quand les huit sujets auront repris conscience, ils verront un morceau de papier sur lequel est écrit: *"Le but de ce test est de vérifier si vous pouvez survivre dans un endroit convoitant votre mort. Vous avez pour seule aide un ancien classe D de la fondation ainsi que votre intelligence, votre patience et ce que vous offre cette nature artificielle. Vous avez pour objectif principal à*

partir de cet instant, la fuite. Vous devez fuir cette île. Préparez-vous à découvrir l'enfer de: L'Ultime Brèche De Confinement. Voilà le nom que l'on a donné à la pire des tragédies qui nous soit arrivée"

Voici ce que racontera le début de ce qui j'espère, me permettra de vivre une véritable vie.

Cette lumière que je voulais voir à tout prix était là, devant moi, encreée dans mon esprit. Ma main touche à présent ce sommet que je visais, celui que personne n'avait atteint, pas avant ce jour-ci. Celui où moi aussi, comme tous les plus grands auteurs de l'Histoire, je me suis lancé dans ce monde irréel, ce monde où l'impossible devient possible. Celui dont les livres sont sa seule source d'alimentation pour pouvoir exister. Moi aussi, à cette époque, je me suis lancé dans cet univers invisible qui n'apparaît que dans notre imagination. J'ai tracé ma propre route. Et aujourd'hui, je continue à la construire. Ce but que je m'étais fixé, je l'ai atteint depuis bien longtemps. Aujourd'hui encore, je pars plus loin. Bien plus loin qu'avant. Là où personne ne semble arriver. Là où je vivrai seul comme je l'ai fait auparavant... Finalement, je ne regrette pas d'avoir ramassé ce livre, je ne regrette pas d'avoir essayé. Je ne regrette pas d'avoir tenté de trouver ce chemin qui jusqu'à peu n'existait pas encore...

-Un Mangeur De Gomme chasseur de tornades noires

A la fin le livre tombe

Le livre est blanc entre mes mains malgré son récent contact avec le sol. Aucune trace de saletés n'est perceptible, et les pages sont invisibles sûrement parce que je ne l'ai pas encore ouvert. Pas de surprise, il y a bien un titre, "À la fin le livre tombe". L'auteur n'a franchement pas l'air d'être un original mais quelle coïncidence de trouver ce bouquin par terre. Son ancien propriétaire l'a sûrement trouvé lassant.

Je ne peux pas contredire son titre. Il est bien tombé en ma possession. Pourtant je sens mes doigts doucement lâcher prise, je ne suis pas un grand lecteur. Le poids qu'exerce cet objet sur ma main est tout aussi puissant qu'il m'est insupportable tout au long du bras. Je le pose donc sur la table verte comme on jette un caillou trop lourd de mots dans l'herbe marron. La blancheur de sa couverture m'aveugle les yeux. Aujourd'hui est un jour trop ensoleillé pour moi ; dire que même la lumière du soleil me fatigue. Je laisse échapper un bref soupir qui cache une plainte injustifiée :

« Pathétique. »

J'oblige mes yeux à fixer l'astre un instant puis d'un mouvement mécanique je balaye la cour du regard à la recherche d'un potentiel propriétaire. Au bout de quelques secondes, je prends un moment pour m'asseoir puis allonger ma tête à moitié endormie sur la table. Il n'y a personne qui sache mieux que moi ce que je ressens, et ces derniers temps, je ne suis personne. Une coquille vide, un caillou creusé de l'intérieur. Je suis l'ombre qu'on ne remarque pas la nuit et qui ne vaut même pas la peine d'être ignorée le jour. Au fond est ce que j'existe ? Un corps qui camoufle l'absence d'âme, si seulement j'étais ne serait-ce que les poussières de cette présence. Pour l'instant profitons de la compagnie des nuages et du soleil, mon monde semble moins sombre lorsque je fixe le ciel. Prétendons que je sois mort, et laissez-moi croire que j'ai vécu.

J'abandonne mes grands airs tristes pour trouver dans mon sac d'école un sandwich, portant un semblant de comestibilité. On aperçoit des tranches de dindes par-ci par-là accompagnées de trois minuscules

bouts de tomates, je pensais qu'il n'y en aurait que deux, c'est nouveau. J'avoue que ça n'en reste pas moins un plat basique, voire banal ; mais je n'ai pas à m'en plaindre, cela me permet de pleinement savourer le dessert qui lui est unique. Même la plus fine des bouches ne saurait décrire combien cette douceur est exquise et les plus savantes paroles n'useraient pas des mots appropriés pour mettre en valeur ma précieuse crème brûlée faite maison ! Mes lèvres gardent un souvenir sucré de son onctueuse vanille et de sa légère saveur caramel, le tout complété par le croquant des discrets morceaux de noix de coco. Une bouchée et ma journée se sera mieux passée ! Je goûte. Son parfum ne dégage pas l'impression que j'espérais, sans doute parce que j'en consomme tous les jours. Un peu triste, j'en prends une grosse bouchée. Au fur et à mesure que j'en mange, je sens les saveurs se dissiper, le sentiment de confort disparaître, ne laissant place qu'à une vide répétition de gestes. Cuillère, crème, bouche, cuillère, crème, bouche, cuillère, crème ; je pars jeter le reste dans la poubelle. À mon retour, la seule œuvre littéraire sur la table est toujours aussi blanche, à croire que les objets autour de moi me narguent ou m'ennuient.

Plusieurs minutes passent, et j'imagine déjà les différents scénarios lors desquels je rendrais le livre à son acheteur. Il me remerciait le sourire aux lèvres, les sourcils froncés d'étonnement et les lèvres pincées de soulagement. Ce pincement imaginaire réveille mes jambes. D'un pas confiant, je m'avance vers la foule pendant qu'inconsciemment je cueille l'ouvrage précédemment abandonné. Il me semble tout d'un coup étrangement plus léger. Les feuilles d'automne craquent sous mes chaussures, cependant le bruit des conversations camoufle parfaitement ma présence.

Le temps passe irrémédiablement et je déteste ça, je me sens suffoquer ; et en toute honnêteté j'aurais préféré passer des heures à ne rien faire, malheureusement on ne m'a pas éduqué égoïste. Quel ennui ! Mon ennui est le fruit d'un cœur qui décide de faire des émotions un fardeau et du vide une délivrance amère. C'est un goût sans saveur, pas celui du bonheur mais avouez quel plaisir de ne pas avoir à goûter au malheur.

Soudain, je croise le regard d'une fille aux longs cheveux noirs, qui fixe mon visage ou le livre. Elle est trop éloignée pour que je puisse distinguer la direction de son regard. En y pensant je n'ai jamais pris le temps de regarder qui que ce soit en face ces dernières années, pas ni

ma famille, ni les professeurs, ni mes camarades de classe. Je hais plus que tout au monde voir ou être vu. Pourtant à cet instant précis je me suis senti soulagé. Je m'avance en sa direction. Néanmoins j'ai à peine le temps de lever le pied que je sens tout ce qui m'entoure ralentir, et le sol dangereusement se rapprocher. Je trébuche.

Mon cartable était mal fermé, désormais toutes mes affaires sont étalées sur le sol. Je lève la tête, toujours un peu sonné. Mes oreilles perçoivent quelques rires, un son qui vire au bourdonnement, ma vision se trouble pendant que mes sens vibrent. Je me sens observé et je n'aime pas ça. Je ne bouge pas, je ne peux pas bouger. La scène est chaotique.

Je serre les dents, terrifié, au point que j'en oublie de respirer. Une brise glaciale me gifle les joues, pendant que mon esprit se réveille doucement. Je cherche ensuite mon matériel scolaire comme pour atteindre des fragments d'âme éparpillés. Qui a dit que le papier ne pouvait pas voler ? Un cahier bleu myrtille glisse dans mon champ de vision, la main qui me tend les feuilles est habillée d'un gant en cuir beige. Je me contente d'acquiescer pour témoigner de ma gratitude, je n'ai pas la force de parler toutefois un « merci » gêné s'échappe de ma voix. Je doute qu'elle m'ait entendu puisqu'elle s'en va. Je ne l'ai pas vu partir, seul le son de ses pas raisonne dans ma tête. Ma posture actuelle se relève, il fait trop froid par terre pour y rester. Je claque des doigts pour confirmer que je ne suis pas en train de rêver, une fois, trois fois puis dix :

« Rah ! Le malaise ! »

Le retrait des élèves indique que mon temps de repos se termine d'ici peu. Je ne panique pas ; toutefois j'ai la curieuse impression d'oublier quelque chose. Mon trajet vers ma salle de classe est silencieux comme il l'a toujours été ce qui m'apaise étrangement. Je jette un coup d'œil à la montre attachée au poignet de l'élève le plus proche. Plus que deux minutes avant le début des cours, j'accélère le pas.

Une curieuse impression me hante, j'ai le pressentiment de tenir la main de quelqu'un d'autre ; j'inspecte l'état de ma main gauche puis droite :

« C'est le livre, dis-je d'un air embêté.

- Je ne l'ai pas senti. »

Mon ton sec raisonne dans le couloir. En conséquence, des têtes se retournent et je prie que ça ne soit pas pour me regarder. Une silhouette bruyante me frôle suivi d'un tintement de clé, en outre le

bruit d'un professeur. Il ouvre comme à son habitude la salle de cours. Cette action pourrait s'apparenter à celle d'un gardien de prison qui ouvre une cellule. J'admire les quatre murs qui m'isolent du reste du monde tout entier pendant une bonne heure, avant de rentrer ; positionnant mon cartable au fond, l'emplacement le plus proche de la sortie. Vivement la fin des cours énonçais-je intérieurement avant d'entendre un commentaire sortit de la bouche d'un adulte qui me fait bondir :

« À la fin le livre tombe, tu as entamé sa lecture ?

Si la curiosité était une odeur, on sentirait la sienne à des kilomètres.

- Non, en toute honnêteté ce bouquin ne m'appartient pas. Répondis-je calmement.

- Oh ! » Je perçois un craquement de voix, sans doute de la déception. Peu importe, je m'assois, pose le livre sur la table, puis d'un geste souple ma main libère les objets, qui me sont utiles à l'exercice de ma fonction d'étudiant, de l'emprise de mon cartable. Ma perception de l'environnement se brouille ; sans doute la suite logique d'un manque de sucre. La bouche de l'enseignant est grande ouverte pourtant je n'entends rien qui puisse s'apparenter à un quelconque mot en sortir, je reste concentré sur son image. Tant qu'en apparence mon degré d'attention n'est pas discutable il n'y a pas à m'inquiéter du risque de paraître inattentif. Je n'ai pas perdu l'ouïe, j'ai gagné le silence. Ainsi se déroulent les moments d'ennuis.

De longues minutes s'écoulent, entre les plaintes incessantes de mon enseignant et les cris indisciplinés des élèves. J'aurais bien voulu crier également, seulement je n'ai personne à mes côtés pour converser et je ne me sens pas bavard. Ne sachant plus où donner de la tête ; ma seule option se limite à l'exploration de la pièce, et alors que la fenêtre n'a rien d'intéressant à apporter à ma vue, mes yeux se tournent vers le plafond, le sol, la porte, les élèves, leurs cartables, les chaussures, le tableau, la table, la chaise, le livre. Le livre.

Je me contente de fixer sa blancheur sans réelles intentions d'en pénétrer le contenu. Fermant les yeux pour les rouvrir immédiatement, j'hésite vraisemblablement à me faire subir le châtiment de la lecture. Bien que ne rien faire est tristement ennuyeux, ma grande peur est que parcourir des pages le soit encore plus. La potentielle insatisfaction d'avoir procuré un effort inutile est tout aussi effrayante que le risque est tentant. Je prends finalement une grande inspiration avant d'enfin

entamer la première page. Endurons ensemble un dernier moment d'ennui:

« Nous y voilà ! »

Je ne sais pas si c'était dû à mon impatience, à ma maladresse ou tout simplement au fait que je peux dès à présent dire, honteusement, que je ne sais pas tenir un livre correctement. Exact, il échappe à mon contrôle et tombe. Ironiquement la page que je m'apprêtais à découvrir est grande ouverte. Sans me pencher je peux distinguer des mots violemment familiers qui me figent sur place, ma respiration s'accélère :

« Le livre est blanc entre mes mains malgré son récent contact avec le sol. Aucune trace de saletés n'est perceptible, et les pages sont invisibles sûrement parce que je ne l'ai pas encore ouvert. Pas de surprise, il y a bien un titre, "À la fin le livre tombe". »

Gris béton

« Il pleut vraiment *beaucoup* dans ce pays. » Telle est la première réflexion de F. après sa sortie du premier cours de la journée. Après deux glorieuses années de vie en Europe, il ne s'est toujours pas remis de la perte des températures méditerranéennes. Dans une vaine tentative d'échapper aux torrents d'eau se déversant sur lui, il se débat avec son vieux parapluie, réussit à l'ouvrir, le referme par inadvertance, se met en colère... puis se retrouve par terre. Désorienté, mais surtout trempé, il se retourne pour faire face au collégien hyperactif qui l'a sûrement fait trébucher dans un énième jeu de couloir, mais ne voit qu'un objet amorphe. Une pierre ? F. se rapproche et, à sa grande surprise, voit un livre. Grande surprise, car il lui semble qu'il aurait aperçu un objet d'une telle taille. Cependant, dans sa danse furieuse avec pour partenaire le parapluie décoré de super héros qu'il a depuis une dizaine d'années, il n'a pu l'éviter et a atterri au milieu de la cour.

F. prit le livre dégoulinant et, réprimant l'envie de le laisser tomber tant sa texture molle l'écœurerait, il en regarda la couverture. Un pavé de plusieurs centaines de pages, de toute évidence souvent lu, à en croire la couverture rabibochée plusieurs fois au ruban adhésif. Le temps déjà pluvieux et gris d'Octobre n'avait pas rendu service à l'état piteux du livre qui, en plus d'être délabré, était désormais entièrement trempé, tout comme le garçon qui le tenait. L'écriture sur la couverture, rendue illisible par le temps et la pluie, formait des pâtés d'encre grisâtre. F. ne distingua qu'un amoncellement de couleurs : une pincée de magenta, une vague d'indigo, une étendue de vert émeraude.

En un instant, le vide se fit dans son esprit. L'explosion de couleurs provoqua dans la tête de F. une détonation : tel un soldat naïf sur un terrain miné, il sentait que sa vie était en jeu au moindre pas de travers. Il tenta de comprendre cette étrange danse de pétales colorés, effrayante dans sa singularité, familière dans le confort qu'elle procure.

F. fut étonné de la force avec laquelle son estomac se noua. Il se remémorait vaguement : une robe aux couleurs vives, une main chaude et ridée lui caressant les cheveux, une voix rauque accompagnée d'une mélodie entraînante. Un village de carte postale posé sur le bord de la mer, puis d'un coup, un aéroport triste, une métropole grise aux murs de béton.

Secoué si fort qu'il faillit perdre l'équilibre en plein milieu de la cour du lycée, F. tenta de stabiliser sa respiration. Il fut surpris de sa réaction intense. Intense n'a jamais été un mot de son vocabulaire. Pourtant c'est ce qu'il ressentit à la vue de ce livre déchiré et mouillé : une intense poigne d'émotion, de chaleur, de choc, qui le prit par la gorge et serra fort, si bien qu'il ressentit ses marques rouges lui orner le cou. Lui qui ne connut jamais rien d'autre dans son adolescence que le calme étouffant et le vide, le vide pourtant paisible, le vide d'une vie réussie mais loin d'être heureuse. Le genre de vide que les parents fatigués souhaitent pour leurs enfants: étudie bien à l'école pour mieux travailler au bureau, travaille bien au bureau pour décrocher une meilleure position, sois vide, vide de sens, vide de passions, vide de tout ce qui ne rime pas avec argent. Sois heureux enfin! Tant de gens t'envient, ceux qui n'ont rien, ceux qui n'ont pas d'abri. Tu comprendras quand tu grandiras. Pourquoi n'es-tu pas heureux, toi que la vie a béni?

F. entendit ces mots résonner à l'intérieur de son crâne qui, tel une chambre d'écho, faisait bourdonner ses oreilles et s'hérissier les poils de sa nuque. Il les entendait dans la voix de sa mère (quarante-deux ans, comptable, toujours tirée à quatre épingles) et dans celle de son père (quarante-deux ans également, responsable financier d'une grande entreprise de la capitale, jamais sans son costard-cravate.) Tantôt déformées, tantôt si claires qu'elles le faisaient frissonner, ces paroles lui rappelaient pourquoi il avait quitté le jeu de la vie. Pour ne pas froisser ses parents, mais surtout pour ne pas avoir à leur parler, il les écoutait: il étudiait bien à l'école pour mieux travailler au bureau, souriait sur leurs photos de vacances, faisait partie de leur famille digne d'une image publicitaire. Il ne connaissait plus rien d'autre que ce semblant de vie édulcorée, n'avait jamais entrevu d'autres

possibilités, même pas en lecture. D'ailleurs, il ne lisait jamais ; peut-être était-ce dû à l'influence de ses parents. « Tu n'as pas besoin de livres, » disaient-ils, « les livres, ça ne sert qu'à te mettre des idées dans la tête. Tes manuels d'école sont plus qu'assez. »

Puisque de toute façon, les livres, à quoi bon? Il les écoutait: il ne lut jamais rien d'autre que son manuel de mathématiques. F. ne rêvait de rien, n'avait aucune ambition. Sa vie aurait aussi bien pu tenir sur le bout d'une épingle. Ainsi, quand il découvrit le livre aux couleurs frappantes, il ne put s'empêcher de se sentir criminel, clandestin. Le pavé lui brûlait les doigts, il regarda autour de lui comme un voleur paniqué, craignant d'être pris en flagrant délit, il suait tant qu'il sentait ses mèches brunes lui coller au front. Pourtant il ne s'était jamais senti aussi soulagé. Enfin, il ressentait quelque chose. Il eut l'impression de respirer réellement pour la première fois depuis vingt-quatre mois, l'air froid et sec du début d'hiver arborant pour lui la douceur des brises du mois de mai. Depuis ce jour fatal où il quitta son pays natal pour se retrouver prisonnier d'une ville où, apparemment, tous les rêves se réalisaient, mais où seuls ses cauchemars le hantaient, il vivait dans un conflit constant et perpétuel. Dans le creux de son ventre s'était établie, plutôt que des papillons, une ruche d'abeilles dont le miel bouchait ses artères et empoisonnait son sang de son sirop trop sucré. Tirillé entre l'envie folle de hurler à chaque seconde et la honte d'abhorrer cette ville alors que tant en rêvaient, il se résolut finalement au silence. Sa ville, sa grand-mère dont le portrait ne quittait pas sa table de nuit, tout lui manquait atrocement. Pourtant, plus le temps passait, plus il se demandait s'il n'avait pas imaginé cette vie, tant elle lui semblait floue. Toute une existence perdue, peut-être restée à l'aéroport, enfermée dans des cartons de déménagement.

F. baissa les yeux sur le livre une dernière fois. Toujours la même couverture saturée d'eau, les mêmes pages jaunies et froissées. C'est en observant la couverture si fort qu'il aurait pu la brûler, aurait-il été doté de télékinésie, qu'il se rendit compte qu'il voulait plus. Plus qu'une vie tracée à l'équerre, plus qu'une liste de tâches à cocher, il voulait se sentir en vie. Deux heures plus tôt, F. se serait trouvé ridicule, à s'émouvoir devant une liasse de papiers en état affligeant, mais peu lui

importait. Au point où il en était, il était prêt à saisir n'importe quel signe venant du ciel, que ce soit un ange ou une copie trempée d'un livre dont il ne connaissait pas le titre puisqu'il ne l'avait même pas ouvert.

Comment retourner à une vie oisive après une telle révélation ? Cela relevait de l'impossible. Alors F. fit une promesse, destinée à personne en particulier, peut-être à lui-même, peut-être même à ce livre innomé. Il fit la promesse naïve et pleine d'espoir de ne jamais finir comme sa mère, comptable au chignon parfait et à la mine sévère, qui n'avait d'autre plaisir que de se rassurer de sa situation confortable dans ce qu'elle appelait son « nouveau chez-soi. » Il fit également la promesse de ne jamais finir comme son père, criant au téléphone et ne rentrant qu'à des heures impossibles de la nuit pour prouver que c'était un homme accompli, discret et travailleur, qui ne dérangeait pas l'ordre saint de son pays d'accueil. Il ne comprenait que trop bien le sentiment d'obligation d'être quelqu'un que l'on n'est pas pour plaire et se faire accepter. Pour la première fois de sa vie, il compatissait au sort de ses parents. Il décida que ce serait la fin des journées où le temps, épais et lent comme du sucre chaud, lui coulait à travers les doigts.

Il fut interrompu dans ses réflexions par un bruit strident. C'est seulement alors que la cloche sonnait qu'il se rendit compte du temps qui s'est écoulé. F. s'apprêtait à poser le livre sur un banc à l'abri des intempéries, le remerciant silencieusement de s'être trouvé dans son chemin, quand il entendit une voix grave s'exclamer :

“Mais t'es qui ? Lâche mon livre !”

Puis, une voix moqueuse :

« Ce Farid se fait prendre à voler ! Fallait s'en douter, c'est dans ses gênes ! »

À l'intérieur

L'année scolaire venait de reprendre. F passait sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressaient pas vraiment et son quartier où il n'y avait pas grand-chose à faire. Il n'avait pas d'amis, de passion, ni de loisirs. Sa vie était ennuyeuse. Il en avait conscience et il souhaitait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, F trouva un livre par terre. Il le ramassa, regarda la couverture. C'était un roman policier. Il savait ce que c'était mais il ne connaissait pas qui était son propriétaire. Il fut intrigué que quelqu'un ait oublié son livre par terre. D'abord il se retourna et demanda à des personnes si ce livre leur appartenait. Il voulut le lire mais il se dit que ce serait de l'irrespect envers la personne qui a perdu ce livre. Les minutes passèrent et F. devait partir du lycée. Comme de coutume, il rentra à pied en arrivant il passa par la boulangerie du coin où il prit une baguette. En rentrant comme à son habitude il s'assit sur la chaise du balcon. Il mit de la musique et regarda la belle vue qu'il avait. Soudain F eut de nouveau cette envie ardente de lire le livre trouvé par terre. Il s'ennuyait tellement qu'il se sentait dans une cage de routine, il y a les devoirs, les corvées ménagères et ça tous les jours mais si il pouvait casser cette accoutumance, mais comment ? Alors j'ai décidé de commencer le livre trouvé. Dès les premières pages, j'ai eu l'impression d'être transporté dans un autre monde, un monde fantastique. Ce que j'ai ressenti quand j'ai commencé ce livre constitue un sentiment jamais ressenti auparavant.

C'est la première fois que je m'intéresse à quelque chose et que je m'y accroche tel un bébé à sa sucette ou un chat à ses croquettes. Ce livre m'a sorti d'un désespoir qui m'avait enfermé dans une cage qu'était la routine. Tout d'un coup avec les intrigues des plus grands auteurs qui m'ont soudainement inspiré. Grâce à eux, je ne sens plus le même vide qui l'habitait il y a quelques minutes.

Le lendemain je voyais les gens moins bizarrement qu'avant et maintenant je commence même à comprendre ceux qui ont des passions comme le football, la danse, ou les jeux vidéo avant je les regardais bizarrement mais maintenant je m'identifie à eux avec cette

passion qu'est la lecture. Plus tard, à l'école pour la première fois, je décide d'aller à la bibliothèque pour emprunter des livres. J'en pris un grand livre telle que je ne le finisse pas en 2 heures et autant lire un roman à la place d'un recueil de poésie. Comme je ne suis pas un connaisseur de livre j'ai décidé d'aller voir des chefs d'œuvres de la littérature. Ce que j'aime dans les livres c'est qu'ils permettent de se déconnecter de la réalité pour rejoindre une autre réalité alternative. En regardant autour je remarque quelqu'un qui s'était assis sur le canapé du CDI, canapé qui était étrangement abandonné pour une après midi, il a semblé qu'il était dans ma classe en espagnole il s'appelait R lui aussi il aime les livres et participe à plusieurs concours de lecture et il a même écrit plusieurs livres normalement je me serais assis sur une chaise quelque part d'autre mais aujourd'hui j'eus l'idée d'aller sympathiser avec lui peut être enfin avoir un ami qui pourrait me comprendre je me suis assis près de lui et je lui en parlai tout de suite et il m'a répondu :

- Ah je te cherchais, dit cet étrange homme
- Salut, dis-je intrigué. Pourquoi me désirais-t-il ?
- Est ce que tu n'as pas vu un livre par terre ?, dit il.
- Oui, répondis- je.

Je fis facilement le rapprochement dans ma tête et je compris que cet étonnant personnage était le détenteur de ce livre.

Tout d'un coup en touchant ce livre nous étions transportés dans un autre endroit intrigant je ne voyais plus rien juste un vide. Tout d'un coup je pensais avoir fait un arrêt cardiaque et que c'était la vie après la mort. Mais quand je vis un visage familier, c'était R qui tentait de me réveiller en pleine rue à Londres en 1959.

- Est ce que tu sais où nous sommes, dis-je confus.
- Nous sommes dans la même confusion que toi, camarade, dit-il avec un ancien accent.

- Oh cher ami, il me semble que je suis tombé.

Tout le monde nous regardait bizarrement sûrement parce qu'on n'était pas anglais. Les bâtiments étaient petits, ils semblaient très étroits. On voyait des enfants courir sur la route sans même regarder s'il y avait des voitures, leurs habits semblaient venir de film historique tandis qu'à une rue plus loin on avait l'impression que le mode de vie avait changé. Les maisons étaient mal construites, de l'eau coulait et les

fenêtres étaient sans verre. Mais si on continuait la route on voyait des gentlemen qui marchaient avec un monocle et une canne, un bâtiment s'élevait, c'était sûrement une gare mais en me rapprochant je remarquais que c'était un club de riches anglais.

J'avais l'impression de connaître ce paysage qui changeait de plus en plus le ciel devenait blanc. Quant à R, il ressentait la même chose. Quand tout d'un coup je me suis souvenu d'un écrit où le récit était dans cette même année.

C'est bon je sais où on est. On est dans ton livre !, dis-je d'une voix stupéfaite.

- Ah bon.

On était apeuré, bloqué dans un livre. On pensait rester ici deux heures à errer dans les rues londoniennes croyant que ce n'était qu'une illusion. Mais jamais nous nous sommes réveillés. Un moment on décida de faire comme dans le livre et donc de résoudre une enquête. Je ne savais pas quoi faire ou où on devait aller ; est ce que le mieux à faire était d'attendre. En effet j'eus bien raison car le destin nous a envoyé un signe un prospectus avec écrit dessus « Aller près de l'hôpital » C'est ce qu'on fit immédiatement. Je fus intrigué vu que dans le livre ça ne parlait pas d'hôpital. Mais pourtant lui R reconnaissait cet endroit qui semblait délabré, de la moisissure, de l'eau qui débordait et un éclairage assez défaillant de partout le bâtiment était assez grands mais ne ressemblaient pas à un hôpital. J'ai demandé à un habitant. Ce dernier m'a répondu qu'il était utilisé pendant la seconde guerre mondiale. En entrant on trouvait des vieilles chambres qui semblaient manquer d'électricité mais restait chaleureuses. Tout d'un coup on vit une personne âgée pleine de rides qui partit dans sa chambre. Bien évidemment on lui demanda des renseignements sur cet endroit. En entrant dans sa chambre, il disparut et la porte se fermait derrière nous puis R et moi restâmes bloqués dans une chambre. Nous commençons à renverser tous les meubles qu'il y avait en recherche d'indices ou de tout ce qui serait utile. Au final on ne trouva rien et malheureusement la pièce était vide il y avait qu'un lit un réfrigérateur et quelque chaise et table des toilettes et c'est tout. Mais en regardant de plus près sur une brique il était écrit : L'ennui est parfois la clé du succès.

- Ça veut dire quoi ?, disait-il.

R lui sembla différent. Il se rappela que dans ce livre les protagonistes se sont fait enfermer alors il comprit que pour rentrer chez nous il

fallait attendre trois jours. Les journées passèrent rapidement mais à force de parler on s'était tout dit et les murs gris et sales de la chambre qui nous servait d'habitat semblaient rétrécir. Nous mangions à petite cuillère. Nous dormions les yeux ouverts. Mais le jour arriva où les trois jours étaient finis. On entendit une clé ouvrir la petite prison. C'était le vieil homme qui nous avait coincés :

- Désolé de vous avoir coincés mais que des gens viennent ici c'est très rare. Cette usine a fermé en 1930 à cause de l'affaire Fulimion avec le meurtre du directeur. Moi je travaillais ici. Et maintenant je suis le propriétaire de ce lieu. J'imagine que vous êtes des journalistes. Mais vous êtes jeune, je ne veux pas vous embarquer dans cette affaire.

- Euh non on est juste là pour rêver.....

R m'avait interrompu en disant qu'on travaillait sur l'affaire.

Une fois sorti il m'expliqua qu'il voulait rester en 1959 pour y vivre et que si je voulais partir je pouvais. Il prévoyait de résoudre cette affaire et après de vivre ici. Finalement, après avoir longuement réfléchi, je suis resté avec lui en 1959.

On ne saura jamais si nous réussirons cette enquête.

- Ça fait déjà 61 ans que nous venons de terminer ce livre, dit R .

- Oh ! Mais c'est une histoire de toute une vie, dis-je tout en commençant ce livre qui a changé ma vie.

La parure

Automne, printemps, hiver, été, qu'importe, les jours comme les saisons, se succèdent tous authentiques pour Flaubert Gustave, un jeune adolescent bercé dans la monotonie interminable de ce que les gens appellent une vie. Ce garçon plutôt gringalet n'est pas du genre à se sentir supérieur ou différent des autres comme les protagonistes en général, d'ailleurs, il ne s'était jamais considéré comme tel. C'est le genre de personne plutôt satisfaite par les petites et humbles choses que lui offre son existence, il est tout le contraire d'extravagant. Ce n'est pas quelqu'un de passionné, à vrai dire il n'a de plaisir pour rien, et sa vie l'ennuie en quelque sorte. Lors d'une fin de journée au lycée, distrait par le son des gouttelettes qu'a laissés la pluie du matin, déambulant dans le vieux couloir délabré du bâtiment C, son pied heurte un cahier. Il le ramasse, le tourne et ne remarque aucun titre, il est enveloppé d'une vieille couverture épaisse et ses pages sont froissées. Derrière, devant, autour de lui, personne en vue. Il prend alors la décision de le garder chez lui en attendant d'en trouver le propriétaire.

Ses parents sont pratiquement toujours absents, mais cela ne change rien étant donné que la majeure partie de son temps s'écoule cloîtré dans sa chambre. Allongé sur son lit, cette sensation un peu plus que familière le rattrape aussitôt, celle d'un vide intérieur, le pressentiment que le temps s'est arrêté et que l'on ne peut rien y faire, les gens appellent ça "l'ennui". Ses pupilles font des allers retours depuis une trentaine de minutes; la porte et puis le bureau, le bureau puis la porte. Le son de sa montre lui sert de rythme qu'il ne souhaite pas rompre. Ses yeux se reposent sur ce qu'il a rapporté. Soudainement emporté par la curiosité, ce qui n'était d'ailleurs pas commun chez lui, il décide d'ouvrir le livre. Les trois premières pages n'ont aucun sens, on y voit imprimées des photos de personnages sans visages, il en compte douze. Des plans d'architecture ainsi que des dessins de coffre fort minutieusement tracés au crayons y sont représentés avec leurs

mesures et dimensions en détail. De quoi peut-il bien s'agir ? C'est au fil de sa lecture, que le jeune homme découvre progressivement que le livre était en fait un plan détaillé d'un cambriolage qui s'étendait sur une période de 10 ans. Mais pas n'importe quel cambriolage, celui de la bijouterie la plus sécurisée de France située exactement à Paris. Les minutes, les heures s'écoulent, les pages se tournent et Flaubert demeure muet, il vit le plan, il cambriole une bijouterie, il ressent l'adrénaline traverser ses veines et faire courir des frissons le long de sa colonne vertébrale. Arrivé à la dernière page, on lit un petit mot disant "L'année 1839 sera notre année !" Fin. Il tourne les pages à la recherche d'un prénom, d'un nom, d'une information quelconque sur l'auteur de l'ouvrage. En vain. La seule chose qu'il sait, c'est que celui qui a écrit ces pages est à l'origine de la manigance est se représente sous le pseudonyme "Janvier", plutôt impressionnant et original ! Cela explique mieux pourquoi ils étaient douze en tout. Sa mère fait irruption dans sa chambre, ce qui le fait ressusciter à nouveau dans sa vie fastidieuse. A table, on n'entend que les ustensiles et le bruit insupportable de mastication. L'aventure qu'il a vécue entre les lignes de son livre ne semble pas quitter ses pensées, elles occupent son esprit et cela était totalement inconnu pour lui. Les seuls livres qu'il se forçait à lire étaient ceux imposés en cours. Mais qui aurait cru qu'un simple bouquin pouvait avoir un tel impact sur lui, pas lui en tout cas. En plus, rien ne prouvait que le plan allait réellement être mis à exécution. Une malédiction s'était abattue sur lui. Une frustration insoutenable lui rongeaient l'esprit. Et les mots ne suffisaient guère pour exprimer la satisfaction qu'il obtiendrait s'il voyait un jour, de ses yeux, le plan mis en action. Il était à ce moment-là, malheureusement encore jeune pour aller à Paris. C'est à ce moment précis, autour d'une table de repas de famille, que Flaubert prit comme décision de faire ses études dans la capitale. Plus rien n'avait d'importance, les études lui serviraient de chemin vers sa découverte. Le livre ne le quitte plus désormais, ou c'est plutôt lui qui ne quitte pas l'objet, car il le trimballe partout ou il va comme s'il en avait besoin à tout moment.

Trois ans plus tard, le bouquin est déjà au fond de la valise, prêt à franchir l'entrée vers la ville de la mode, de la modernité et de l'amour. Le voilà enfin étudiant en droit. Le premier mois se déroule plutôt bien, entre son intégration à la vie d'adulte et les responsabilités auxquelles il

doit faire face. L'aventure dont il a toujours rêvée allait enfin avoir lieu. Une fois que le changement se transforme en habitude, l'histoire pouvait enfin commencer. Un mercredi après la dernière heure de classe, l'adolescent devenu homme, s'en va visiter les quartiers populaires de la ville. Il fait connaissance avec la nouvelle personne qu'il est devenu, il vit tous les fantasmes que se faisaient les jeunes filles de son âge autrefois dans son lycée, et se demande ce qu'elles sont devenues. Il n'était jamais très proche des gens autour de lui. Personne ne le qualifierait de sociable à première vue. Mais cela n'est désormais que du passé. Il aperçoit devant lui un de ces charmants cafés avec une terrasse parisienne où il observe des gens chics discuter et fumer des pipes. Ce dernier traverse prudemment la rue d'en face jusqu'à mettre le pied devant l'endroit, puis s'installe en toute discrétion devant une petite table au coin du mur à côté des toilettes. Lorsque le serveur s'approche de lui et lui tend la carte. L'introverti demande à voix basse

"- Sauriez-vous par hasard, ou puis-je trouver la bijouterie la plus sécurisée de Paris ?" Le serveur a automatiquement haussé le sourcil d'un air confus

"- Voulez-vous dire la bijouterie d'Annabelle ?". Il laisse échapper un rire presque sourd qui fait rougir Gustave.

"- Je suis navré, je n'avais aucunement l'intention de vous vexer, c'est juste le nom que vous lui avez attribué,... disons qu'il est plutôt amusant. C'est bel et bien la bijouterie la plus sécurisée et la plus côtoyée par les gens aisés. Mais elle porte un nom au cas où vous ne le sauriez pas. Elle se trouve à une rue d'ici, cela tombe justement bien pour vous"

Mort de honte et ne sachant quoi répondre, le pauvre rétorqua " Merci à vous. Pour la commande, je prendrai une tasse de café sans sucre." En sortant du café. Flaubert ne perd pas davantage de temps et se précipite vers la scène du crime. Il ressort son livre précieux de sa sacoche usée et se remémore la description du lieu, et ce qui est censé se produire. Il éclaircit ses idées et passe en revue les membres personnages de l'ouvrage; le plan indiquait que neuf ans auparavant,

deux femmes complices "Avril" et "Juin" devaient infiltrer la bijouterie et y obtenir le poste de vendeuses. Deux ans plus tard, Février devait se présenter pour le poste de gardien d'entrée. ce qui fait déjà trois personnes en place depuis des années. Il sent soudainement l'excitation parcourir tout le haut de son corps. A peine a-t-il franchi la porte, après avoir été fouillé par un gardien en costume dont le gabarit faisait deux fois le sien, qu'il se sent comme dans un monde qui ne lui appartient pas. Une pièce avec une surface gigantesque dont les murs blancs sont ornés de tas de vitrines contenant des bijoux de toute splendeur et éclat se dressent devant lui. Plusieurs tableaux encadrés y sont également accrochés. Au fond, on aperçoit des escaliers de marbre blanc avec un tapis grenat en velours menant vers les deux étages supérieur. Ses yeux s'écarquillent soudainement au moment où il voit le plafond qui semble être à un kilomètre en dessous de sa tête, formant un cercle doré démesuré sur lequel une peinture de petits enfants nus, façon cupidon, y sont représentés dans des nuages blancs. Cet endroit existe-t-il réellement ? Ou serait-il en plein milieu d'un rêve éveillé ? Il y a plusieurs bureaux dans la salle, chacun tenu par un ou une vendeuse. Des bourgeois bien nantis s'y installent et boivent du thé pendant que des vendeurs leur présentent leurs meilleures pièces. Il a instantanément le réflexe de prendre son livre et de revoir les plans; tout était identique. Une page suivante indiquait que Avril et Juin devaient se trouver dans le troisième étage dans des rôles de vendeuses. Il prend le temps de monter les escaliers, se sentant tout d'un coup supérieur et raffiné malgré ses habits usés. Il arrive enfin en haut, et c'est la même chose avec des personnes et bijoux différents. Il fait mine de choisir un accessoire tout en regardant autour de lui. Quatre vendeurs se tenaient debout pour accueillir les clients. Il compte deux femmes et deux hommes. En espérant de tout cœur qu'il s'agissait d'elles. Cependant, les deux femmes n'étaient pas la seule chose dont il voulait être sûr en venant. Dans l'ouvrage, le plan entier ne consistait pas à braquer toute la joaillerie. Nos douze criminelles avaient pour but de voler "la parure", la parure qui devra être livrée le printemps prochain à la reine d'Angleterre Victoria, avec d'autres bijoux pour un évènement international se déroulant à Londres. Ce joyau a une valeur inestimable. Le jeune étudiant se retourne et le voilà; il est là placé en hauteur dans une boîte au verre transparent de sorte qu'il soit visible. Celui-ci est bourré de pierres précieuses; de gros rubis

scintillant à la lumière des rayons traversant le hublot d'en face. Gustave admire l'objet avec émerveillement en espérant sincèrement que ce qui est censé arriver arrivera. Une semaine s'est écoulée depuis la visite, qui d'ailleurs est restée implantée dans sa tête et même dans ses rêves la nuit. Durant une chaude après-midi de septembre, comptant les têtes devant lui dans l'amphithéâtre pour passer le temps, Flaubert décide de sortir son compagnon de la sacoche pour relire pour la énième fois les autres détails du "larcin". Il saute les pages et arrive au moment fatidique; une semaine avant l'évènement, le bijou montera à bord d'un bateau accompagné de tous les membres responsables du véhicule avec le pilote et son co-pilote. trois vendeuses du magasin (probablement Avril et Juin avec une autre vendeuse), et deux gardes du corps de la reine. Il y repense, et se demande pourquoi est-il si attiré par ses évènements ? Pourquoi se sentait-il tellement concerné, comme s'il en faisait partie, cette idée ne lui fait rien en fin de compte. Ce n'est peut-être même pas réel ? Qui lui dit que ce bouquin n'a pas été écrit par un des mômes de son vieux lycée débordant d'imagination ? Mais tout était tellement précis que "Monsieur Gustave Flaubert !" Le rêveur sursaute brusquement au hurlement de son professeur de science politique.

"Eh bien vous répondez enfin, félicitations et bienvenue parmi nous mon cher. Où étiez-vous ? Sur Neptune peut-être ?" Encore une de ces vieilles questions rhétoriques des professeurs.

"Navré monsieur..." lui répond-t-il encore à moitié choqué.

"Il ne faut pas lui en vouloir monsieur? il lisait un livre" lance un voisin de derrière. Le cours repris et il laisse échapper un soupir de soulagement. Trois mois plus tard, Flaubert est devenu le client le plus assidu de la grande boutique. Il a pour rituel de s'y rendre au moins une fois par semaine, en cas où de nouveaux événements auraient lieu. Mais la routine le rattrape cruellement.

Cela faisait déjà quatre mois depuis son arrivée que rien ne s'était jamais produit. Aucun acte suspect de la part du garde du corps, des vendeuses... Rien. Celà devient presque pénible. A un moment, il commence à douter de l'existence de ce plan. Les jours ont passé,

Gustave se demande si tout ce charabia en valait encore la peine, il refait son entrée pour la dernière fois après tout ce temps écoulé à penser à quelque chose qui n'existait sûrement même pas ? Enfin, qui oserait commettre un délit d'une telle ampleur, cela aurait de lourdes conséquences pour les douze personnes. Une fois là-bas, il passe une quinzaine de minutes à fixer les vendeuses. Elles étaient comme d'habitude, un sourire radieux pour leur client, toujours occupées à faire bonne impression et à délivrer la meilleure publicité pour chaque accessoire présenté. Il en ressort, le moral détruit, et commence à maudire le jour où son lacet défait toucha le satané ouvrage dans le couloir. Toute la nuit, il essaye de se convaincre psychologiquement que rien n'allait arriver et que ce n'était qu'un roman fictif inspiré d'un événement réel. Sinon il aurait aperçu Décembre, il s'agit du mécanicien de l'équipe, la personne la mieux placée intellectuellement pour s'occuper de l'objet technique dans lequel allait être enfermée la parure; le coffre fort anti effraction. Une hantise des voleurs qui vient de sortir il y a de cela quatre ans. Son invention fit polémique et attira la curiosité de tout le monde. Bien sûr, banques, boutiques et autres n'ont pas perdu de temps pour s'en procurer. Décembre était l'homme qui avait la capacité de comprendre son prototype et de savoir comment l'ouvrir. C'était un élément clé. Hélas, il ne l'a jamais vu, ce qui était une raison valable pour Flaubert de croire que ce vol n'existait pas. Le mois de février fait son apparition aussi vite que les autres mois. Assis comme à l'accoutumée dans la même place, grelottant de froid, le jeune homme se remue sur sa chaise en bois dans le but de récolter un peu de chaleur. Son professeur fit son entrée, et le cours commença. Cela faisait déjà un mois que l'étudiant ne sortait plus son livre préféré, bien trop dégouté par la triste réalité. Il se sent replongé dans la triste monotonie qu'il vivait autrefois. Son plus grand rêve était de rencontrer un jour tous les personnages, plus précisément Janvier, qui faisait toujours preuve d'une malice infaillible. En y repensant, tout était un peu trop idéal et surréaliste pour être vrai. Il ressort son livre, et se rend à la dernière page; une fois dans le navire, une barque était censée les suivre à environ 15 kilomètres derrière, dans laquelle se trouveraient Mars et Septembre, les robustes en mesure de ramer le plus rapidement. Lors du voyage; Octobre, spécialiste en poison, et aussi infiltrée comme cuisinière dans le bateau, avait pour mission d'empoisonner tout le monde sauf Avril et Juin. La parure devait être

déposée dans la barque en direction de la Belgique, ou ils devaient rencontrer Novembre, Décembre, et les autres chez Janvier. Le plan semble plutôt bien réfléchi et les autres ne servaient qu'en cas de problème, ou pour trafiquer la parure pour en tirer de l'argent. Gustave sent le livre brusquement et violemment se faire arracher de ses mains.

“Ne pensez même pas un jour revoir ce livre en votre possession monsieur Flaubert ! Si mon cours ne vous intéresse pas à ce point, je me ferais un plaisir de confisquer cet ouvrage”

Durant toute l'heure, ce dernier rêve, c'était tant mieux en fin de compte. Cela l'aidera à définitivement oublier cet acharnement qui l'avait tant préoccupé. Les vacances d'été arrivent, Gustave se rend, accompagné de deux amis de sa classe à Marseille pour profiter du soleil tapant sur les plages françaises. Il avait totalement oublié l'existence du livre, surtout après le passage du mois dernier dans lequel était censé se dérouler LE crime. Depuis, il a la certitude que ce n'était qu'un mensonge inspiré par une imagination débordante. Matinal comme il est, il se réveille le premier jour de ses vacances à six heures tapantes, pour une randonnée au bord de la mer marseillaise. Au milieu d'un chemin étroit, il aperçoit un môme avec un sac rempli de journaux; il les vend. “Combien le journal ?” lui crie-t-il. Il tient le papier et se repose sur un mur. Le papier glisse de ses mains et tombe sur le sol. L'homme s'écroule par terre en ne croyant pas ses yeux. Nouvelle du Jour : Mai 25 1840, 15 personnes portées disparues lors de la livraison en bateau (le navire Victoria) de la parure de sa Majesté la reine Victoria d'Angleterre à 500 mètres de la frontière du territoire anglais. Des bijoux auraient aussi disparu, et le navire aurait été retrouvé vide. Que vient-il d'apprendre ? Toutes ses pensées forment des spirales dans sa tête, plus rien n'a d'importance, il doit retourner dans la bijouterie Annabelle sur le champ. Il ne perd plus une seconde, il prend ses valises, le premier train pour Paris laissant derrière lui ses pauvres amis confus et perdus ne comprenant rien. Le lendemain, le voilà sur place devant la boutique. Le gardien de droite a été remplacé par un autre. Il n'y croyait déjà plus. Il court à toute allure attirant les regards d'autrui. Tous clients et vendeuses étonnés par le comportement du jeune homme bouleversé. Il monte avec une telle

prestesse qu'il faillit trébucher à plusieurs reprises. Une fois tout en haut, les deux vendeuses ont disparu. Tout est réel, le braquage est réel, l'histoire le plan est réel, tout est ré- "Quoi ?!" hurle-t-il d'un coup. La parure, elle était là, devant lui, dans la même vitrine que d'habitude. Elle n'a pas bougé, cette maudite parure. Mais, et le cambriolage se demande-t-il ? Le journal, le crime, le... Plus rien n'a de sens. Pourquoi est-ce que le bijou aux rubis était encore ici? Il devait être chez Janvier ! Depuis ce jour-là, Gustave passe le reste de ses vacances chez lui enfermé. Il ne veut plus rien entendre, il pense être pris de folie. Plusieurs hypothèses et théories, des spéculations; rien n'explique pourquoi la parure était encore là alors que tout le braquage à eu lieu. La rentrée scolaire arrive. Le vent d'été souffle pour laisser place à l'automne. Les conversations, les ragots et autres stupidités et âneries se font entendre dans les couloirs comme toujours. Science politique en première heure. Une fois installé, Flaubert voit entrer un vieil homme qui n'était pas son professeur. Il a donc été remplacé, les rumeurs disaient la même chose ce matin. Tant mieux, il gardait un profond mépris pour ce personnage grotesque qui ne faisait que l'humilier durant l'année précédente.

Flaubert vieillira au fil des années, et cette affaire demeurera un mystère dans sa vie jusqu' au restant de ces jours. Ce qu'il n'aura jamais su, c'est que pendant tout ce temps, la parure se trouvait entre la couverture du livre et la page de garde. Le professeur de science politique n'est autre que Juillet. En 1929, à Rouen Janvier et Juillet avaient mis en place le cambriolage avec tous les autres membres. Un an après l'écriture du livre par Janvier, Juillet trahi tout le monde, en s'emparant du livre, pour aller à Paris. Une fois là-bas, il vole la parure seul. La met dans le livre et remplace celle de la vitrine par une fausse. Ce dernier affirme avoir trop peur et ne pas vouloir faire partie du plan. Il fait son dernier au revoir aux autres à Rouen, avant de repartir à Paris. Grosse erreur de sa part, ce dernier fait tomber le livre sans le savoir près du lycée où a étudiait Flaubert, et s'enfuit sans le livre. Des années plus tard, Juillet est toujours à la recherche du livre, jusqu'au jour où il s'aperçoit qu'un de ses élèves le possède. Il lui arrache le bouquin affirmant vouloir le confisquer. A la fin de l'année scolaire, celui-ci détient le bijou et s'enfuit une fois pour toute. Quant au journal, l'article avait indiqué que certains bijoux avaient disparu, il n'a jamais

parlé de la parure. Lors du braquage, Avril et Juin découvrent avec horreur que la parure est une fausse, alors elles décident de s'enfuir sur la barque avec les autres bijoux dans le bateau qui étaient bien réels.

Il ne faut pas s'en faire pour notre héros, car grâce à cette expérience bouleversante, il finit par vivre une vie complètement différente de celle qu'il avait durant son enfance, il devient écrivain grâce à sa nouvelle passion pour les livres, il se marie, et jusqu'a aujourd'hui, reste célèbre pour ses œuvres.

Le livre

Flo est ce que l'on appelle une personne « comme tout le monde ». Taille moyenne, poids moyen, cheveux noirs mi-longs, yeux marron. Il n'est pas particulièrement musclé, ni maigre à faire peur. La définition même de la normalité. Il a quinze ans, il est en seconde au lycée Georges Sand et n'est pas très sociable. Les cours ne l'intéressent pas vraiment, il est toujours dans la moyenne sans exceller, ni être à la traîne dans aucune des différentes matières. Il s'agit du genre d'élève dont les profs ne se souviennent jamais du nom avant le mois de juin, qui se fait facilement oublier. En dehors du milieu scolaire, Flo n'a aucune passion, aucune activité, aucun loisir. Il vit dans un foyer hébergeant une vingtaine d'enfants, depuis la mort de sa mère il y a de cela deux ans, suite à une complication lors d'une opération chirurgicale de la vésicule biliaire. Son père, quant à lui, a quitté le domicile familial avant la naissance de son fils pour des raisons encore inconnues.

Il passait la majorité de son temps dans les rues, déambulant sans objectif, afin de s'éloigner du foyer. Les enfants qui y vivaient avaient entre cinq et dix ans, créant un fossé entre lui et les autres pensionnaires. Le ménage qui possédait les lieux, accaparé par les besoins des plus jeunes, avait tendance à délaisser Flo, qui jouissait d'une grande liberté. Durant ses longues promenades quotidiennes, il se perdait dans le dédale des ruelles de son quartier et dans ses pensées. Il avait conscience que sa vie était ennuyeuse, et ne savait comment la rendre plus trépidante, sans se douter que son vœu allait bientôt être réalisé.

Alors qu'il sortait de son dernier cours, Flo aperçut à quelques mètres de lui un petit paquet entouré de papier kraft. Curieux, il s'approcha de l'étrange colis et le saisit entre ses mains. L'emballage était retenu par une vieille corde effilochée, à laquelle était attachée une étiquette portant trois lettres, GUS. Sans réfléchir, il déchira le paquetage et découvrit un livre totalement noir, faisant ressortir le titre d'un blanc

éclatant, brillant presque dans la semi-pénombre du coucher de soleil. L'inscription était la réplique exacte des trois lettres présentes sur l'emballage, GUS. Décidément de plus en plus intrigué par le mystérieux ouvrage, il le retourna, mais ne trouva rien sur la quatrième de couverture. Elle était tout aussi noire, sans décoration ni inscription. Après une observation plus minutieuse, Flo crut remarquer un subtil relief s'enfonçant très légèrement dans l'épaisse reliure. Il l'effleura délicatement, et aussitôt, il ressentit une vibration parcourir le livre. Avec un mélange d'inquiétude et d'excitation, il réitéra son geste, y mettant plus de force et d'énergie. La vibration se répéta, plus longtemps cette fois, comme une réponse à sa caresse plus appuyée. Entendant le surveillant appeler les retardataires, Flo cala le manuscrit sous son bras et s'empressa de rentrer au foyer, impatient d'en apprendre plus sur sa récente découverte.

Arrivé devant la porte, il l'ouvrit avec une force qu'il ne se connaissait pas, et monta quatre à quatre les marches qui le séparaient de sa chambre. Pour éviter toute interruption, le jeune lycéen s'enferma à double tour, et s'installa pour inspecter plus longuement l'ouvrage nouvellement acquis. Les mains tremblantes, il ouvrit enfin son livre à la première page, blanche. Intrigué, il tourna les feuilles, toutes aussi vierges, de plus en plus vite, sans comprendre ce qui se passait. Soudain, des mots commencèrent à s'inscrire sur la première page, d'une écriture fine et délicate : « Ah, enfin une âme charitable pour me secourir ! Cela fait plus de cinq millénaires que je croupis ici-bas ! Quel ennui ! » De surprise, Flo fit tomber le livre par terre, avant de le ramasser pour vérifier qu'il n'avait pas rêvé. Il le rouvrit, mais les mots avaient changé : « MAIS VOYONS, NE ME FAITES PAS CHOIR DE CETTE FAÇON ! ESPÈCE D'ÉCERVELÉ ! ». L'écriture disparut, bientôt remplacée par deux autres phrases : « Effectivement, je ne suis pas une chimère. Je suis là, en papier et en cuir. » N'ayant prononcé aucun mot, le jeune homme se demanda comment le livre l'avait « entendu ». La réponse ne tarda pas, car le livre reprit la parole : « Je possède des pouvoirs télépathiques. Je peux épier tout votre esprit jusqu'à ses moindres recoins, c'est une pratique plus aisée pour communiquer, car rares sont les personnes dialoguant avec un écrit. Et s'il vous plaît, évitez de prendre vos jambes à votre cou en vous époumonant tel un gallinacé que l'on égorge comme les 1821 personnes avant vous qui

m'ont lâchement abandonné. » Flo ne savait pas comment réagir. Il hésitait entre jeter le manuscrit, le remettre dans la cour ou le réduire en miettes. La réaction du mystérieux ouvrage ne se fit pas attendre. Les lettres se mêlèrent et formèrent un nouveau texte, d'une écriture brouillonne et bâclée : « NON ! NON ! ATTENDEZ ! JE VOUS EN SUPPLIE ! VOUS M'ÊTES INDISPENSABLES ! Écoutez, ou lisez, il m'en importe peu. Vous devez me porter assistance. » Le lycéen imagina le mot POURQUOI s'inscrire en lettres capitales dans sa tête pour transmettre sa question au livre. Ce dernier trembla, et afficha sa réponse sur les pages : « Voilà une question pertinente. Je m'appête à vous éclairer. Je possède une modalité me permettant de conter mon histoire de façon spectaculaire. »' »

« Il y a fort longtemps, lorsque les hommes étaient encore de simples primates, le monde vivait en harmonie, sous le règne des quatre éléments symbolisés par quatre animaux : la Terre, représentée par la biche ; l'Air, représenté par le perroquet ; l'Eau, représentée par le phoque ; et le Feu, représenté par la salamandre. Ces quatre éléments étaient garants de l'équilibre de la planète. Un jour, une grande menace venue d'on ne sait où inquiéta les quatre gardiens. Pour la contrer, ils décidèrent de rassembler leurs pouvoirs en un seul être, GUS. Après un combat digne des plus grandes épopées, la créature de légende se débarrassa de la menace et la paix revint sur notre monde. Seulement, cet être suprême était avide de pouvoir et ne supportait pas d'avoir été oublié par toutes les âmes qu'il avait sauvées. Pour se venger de cette ingratitude, il décida de s'en prendre à ses créateurs. Cependant, il avait sous-estimé le pouvoir des quatre gardiens. Ils créèrent un nouvel esprit, l'Imagination, qui avait des capacités infinies. Cette dernière mit au point un objet concentrant son pouvoir, le Livre. Il symbolisait l'immense force de l'esprit, et sa faculté de tout concevoir. Le dissident fut alors enfermé dans ce Livre, avant d'être abandonné dans un sombre recoin de la planète. Plusieurs centaines d'années plus tard, la biche, prise de remords, décida d'alléger la peine de la créature et décréta que seul un être humain qui accomplirait le rituel élémentaire pourrait libérer GUS de son châtement. Ensuite, elle propulsa le Livre à la surface afin qu'il soit retrouvé, et que la prophétie puisse s'accomplir. Depuis ce jour, la prison de l'être suprême vagabonde de mains en mains, sans jamais avoir été vidée de son hôte. »

Flo relut deux fois le texte qui s'était affiché sur les pages, croyant à moitié à ce récit qui semblait tout droit sorti d'un conte de fées. GUS, visiblement prénommé ainsi, lui répondit aussitôt : « Je vous concède que ce conte est quelque peu abracadabrant, mais je vous assure qu'il est réel. De plus, un livre écrivant lui-même et capable de s'insinuer dans les esprits n'est pas une chose beaucoup plus crédible ». Un argument valable qui convainquit le jeune homme. Il se demanda alors comment faire pour libérer GUS de sa prison. Ce dernier inscrit sur ses pages une nouvelle annonce : « Avec plaisir mon cher. Cela me ravit que vous posiez cette question. Je lance la seconde histoire. »

« Après avoir annoncé sa prophétie, la biche inscrit le rituel élémentaire dans la mémoire des Hommes, afin que n'importe qui puisse libérer la créature de sa cage. Le rite consistait à rassembler le Livre autour des quatre éléments :

Sur la Terre fertile il faudra déposer la geôle-Ne pas la prendre de
n'importe quel sol.

Faire tremper la prison dans l'Eau de la vie – Provenant des étendues
de sel remplies.

Sur la cage il faudra allumer la Flamme pure – Afin de permettre la
respiration de la créature.

Enfin insuffler le Souffle de la création – Pour libérer l'être du pouvoir
de l'Imagination. »

En effet, en y repensant, Flo avait l'impression d'avoir déjà vu et entendu ces huit vers. Il s'agissait désormais de les interpréter, car bien qu'il connaissait vaguement ce poème, il n'en comprenait pas un traître mot. Pour une fois, GUS ne put lui apporter de réponses, ce huitain lui étant tout aussi mystérieux : « Selon moi, il suffirait d'appliquer de l'eau, de la terre, du feu et de l'air sur le Livre. Mais la simplicité de la chose me surprendrait, car je sais que la biche, étant une vieille connaissance, est une adepte de l'alambiquage. » Le garçon se mit alors à réfléchir de façon méthodique, vers par vers. *Pour l'Eau, c'est plutôt clair, il faut de l'eau salée. Par contre, le reste... je ne vois pas ce que ça peut-être.* GUS, de son côté, semblait également essayer de trouver un sens à ce poème. Les pages du Livre se noircissaient puis se vidaient, sans laisser le temps à quiconque d'en déchiffrer les pensées. Soudain, le flot d'encre s'interrompit brusquement, laissant apparaître un unique mot : « Vie ». Il fut alors remplacé par une explication : « JE SAIS ! Observez

donc les vers du poème, on leur trouve tous un point commun. Fertile, vie, respiration, création, tous ont un lien avec la vie. Vous avez déjà élucidé l'énigme pour l'Eau, il nous faut de l'eau salée car il s'agit du berceau de la vie. Ensuite, la Terre, je pense avoir résolu le problème. Pour l'Air, c'est aisé, il suffit d'avoir à notre disposition de l'oxygène. Cependant, le mystère du Feu reste complet pour moi. » Les mots se déformèrent alors de nouveau, et recommencèrent leur danse effrénée dans les pages du Livre. *Attends, c'est quoi ton idée pour la Terre ?* pensa Flo. Les gribouillis devinrent phrases qui répondirent à la question du jeune homme : « Selon moi, l'expression « Terre fertile » fait référence à l'engrais, ou toute autre substance enrichissant le sol agricole. Cependant, la biche refuserait catégoriquement d'introduire un mélange non naturel dans son rituel, il nous faudrait donc du compost. » *Ah ouais, pas bête ce que t'écris*, acquiesça Flo. Il ajouta : *J'arrive tout de suite, je vais chercher de quoi noter*. Il alla alors chercher une feuille et un stylo dans le salon, mettant ses paroles à exécution. En revenant, il vit le Livre se refermer brusquement, dans une sorte de sursaut de peur ou de surprise. *Euh...GUS ? Ça va ? Pourquoi est-ce que tu te refermes comme ça ?* L'ouvrage prit un instant avant de se rouvrir, avant d'inscrire sur ses pages ses raisons d'une écriture un peu brouillonne : « Euh... Je me suis imaginé que la personne qui rentrait n'était pas vous, je me suis donc dépêché de paraître ordinaire. » Flo accepta l'explication sans poser plus de questions, et passa à autre chose : *Du coup t'as trouvé la signification du vers sur le Feu ?* Le Livre répondit : « Il est effectivement possible que je sois sur la bonne voie. Nous sommes d'accord sur le fait que le feu brûle ? On en déduit qu'il n'est pas forcément bénéfique à la vie. De ce fait, si nous cherchons un feu particulier, ce peut être un feu provenant de la vie. Un feu de bois, associant l'oxygène de l'Air et le bois de la Terre pour brûler. Quel est votre avis sur cette théorie dont je ne suis pas peu fier ? » Flo réfléchit quelques secondes, avant d'admettre que la théorie de GUS était crédible : *Bon, maintenant il ne nous reste plus qu'à rassembler de l'eau salée, du compost, du feu de bois et de l'oxygène !* Il jeta un coup d'œil à l'horloge, qui indiquait déjà 21h30. Au même moment, il entendit une voix provenant de la cuisine l'appeler :
-FLO ! VIENS MANGER SINON ÇA VA REFROIDIR !

Le ventre gargouillant de faim, il descendit prendre son repas, composé ce soir-là d'une soupe à l'oignon et d'une salade de fruits. En remontant dans sa chambre, il se rendit compte de la complexité de la récolte des différents éléments composant le rituel, en particulier celle de l'eau salée. Il fit alors part de ses inquiétudes à GUS, qui lui répondit : « Effectivement...J'avais également omis ce détail » Le Livre marqua un temps de pause, avant de reprendre : « Soyons méthodique, procédons étape par étape. Tout d'abord, le compost, comment faire pour s'en procurer rapidement ? » La réponse de Flo fut immédiate : *Pour ça, pas de problème. On en a fait un dans le jardin pour les petits. Compost, check. Ensuite, il nous faut l'eau salée, et c'est là qu'on tombe sur un os. La mer est trop loin, et je pense que mélanger de l'eau et du sel, ça ne va pas trop marcher. Si tu as une idée, propose. En attendant, on passe à la suite. Pour le feu de bois, je pense qu'on peut se débrouiller. Il y a une réserve de bûches dans le garage, et des allumettes dans le tiroir. Donc feu de bois, check. Et pour finir, l'oxygène, bon... voilà quoi, ce n'est pas trop compliqué. Des remarques ?* Après quelques secondes, GUS prit la parole : « Fort bien. De mon côté, je pense avoir trouvé une solution pour l'eau salée. Au risque de vous apprendre quelque chose, les larmes humaines sont salées. Donc, si nous arrivons à vous faire pleurer sur le livre, nous aurons réunis tous les ingrédients nécessaires. Dernier problème, comment vous faire larmoyer ? » Le duo commença à réfléchir, pendant de longues minutes, avant que Flo ait une illumination : *JE SAIS ! LA SOUPE !* Le Livre, interloqué, écrit « Euh... Je ne suis pas sûr de comprendre ? » Fébrile, le jeune garçon éclaira la lanterne de GUS : *Aujourd'hui, pour le dîner, on a mangé de la soupe à l'oignon. Tu ne vois toujours pas le rapport ? Ce n'est pas grave. Je m'explique. Le principal ingrédient de cette soupe, c'est l'oignon, n'est-ce pas ? Et qu'est-ce qui se passe quand on épluche un oignon ? ON PLEURE ! BINGO !* Épaté, l'ouvrage resta bouche bée, avant de complimenter généreusement celui qui l'a découvert : « Je vous félicite ! Grâce à vous, je vais enfin pouvoir m'extirper de cette geôle qu'est la mienne depuis bien trop longtemps ! » Passé ce moment de joie et d'allégresse, le Livre reprit : « Il s'agit désormais de ramener tous les ingrédients. Allez-y, et faites au plus vite. » Le jeune homme, fier de lui, partit à toute allure vers sa première destination, le salon. Il descendit les marches quatre à quatre, fonça vers l'âtre, et piocha une bûche dans le panier sans même lui jeter un regard. Il poursuivit sa course effrénée en direction de la cuisine, où

il récupéra quelques oignons non-épluchés dispersés sur le plan de travail, et les rangea dans sa poche. Il prit au passage un bol afin d'entreposer le compost, avant d'ouvrir la porte à l'arrière de la maison. Il courut alors vers le compost, mit une partie de son contenu dans le bol et rebroussa chemin à toute vitesse. Il arriva enfin dans sa chambre, totalement essoufflé mais sans que personne ne l'ait vu. Il déposa la totalité de la récolte sur son lit, près de GUS. Ce dernier vibra sous le coup de l'excitation, ayant hâte d'être enfin libre. Avant de commencer, il fut questionné par son sauveur : *Prêt ?* Le Livre répondit par l'affirmative, et ils commencèrent le rituel.

Flo commença par verser le contenu du bol sur son lit, puis l'étala afin de former une plateforme de fortune. Il déposa ensuite le Livre sur le compost, et attendit. Au bout de quelques secondes, une feuille verte s'illumina sur un des coins de la couverture. Jubilant intérieurement, il poursuivit. Il prit un oignon dans ses mains, approcha son visage de GUS et commença à éplucher le légume. Rapidement, les larmes arrivèrent, avant de couler lentement sur ses joues. Lorsque la première tomba sur le livre, une goutte bleue luisit sur un autre angle, avant de disparaître. *Continue !* se dit-il. Il éplucha tous les oignons qu'il avait récupérés, et un torrent de larmes se déversa de ses yeux. L'icône apparut de nouveau, mais resta en place cette fois-ci. Ensuite, il déposa la bûche près du Livre, et craqua une allumette. Le rondin s'embrasa aussitôt, comme par magie. Flo récupéra GUS, et, un peu inquiet, le plaça dans le feu. Heureusement, au lieu de brûler, il resta froid, et une flamme rouge parut sur l'ouvrage. *Plus qu'un !* s'encouragea le lycéen. Enfin, il récupéra le Livre, le porta à ses lèvres et souffla délicatement dessus. Trois traits ondulés et blancs illuminèrent à leur tour la couverture. Le rituel était terminé. Cependant, rien ne se passait. Malgré l'apparition des quatre pictogrammes, aucun être ne sortit de l'ouvrage, aucune créature ne parut. Anxieux d'avoir commis une erreur, il ouvrit le Livre. Soudain, ce dernier trembla, légèrement d'abord, puis de plus en plus fort, comme si quelqu'un se débattait à l'intérieur. Enfin, une tête émergea des pages totalement vierges. Des épaules, des bras, un buste, des jambes, le reste du corps suivait. Émerveillé par ce spectacle, Flo resta là, totalement ébahi. Cependant, il se sentait de plus en plus faible, et de plus en plus attiré par le Livre. Il s'en approcha lentement, et remarqua que le personnage qui s'extirpait

de sa prison lui ressemblait étrangement. De plus, il semblait grandir grâce au jeune homme, qui, lui, rapetissait à vue d'œil. Affolé, il jeta un regard empli de peur à GUS, qui était une réplique exacte de lui-même. Il lui répondit dans sa tête : *Je vous remercie, sombre idiot ! Grâce à vous, je vais enfin pouvoir accomplir ma vengeance ! Mouhahahaha !* Le rire résonna sous le crâne de Flo, qui réalisait qu'il s'était fait berner depuis le début. Il se sentit aspiré par le Livre, à son tour prisonnier de cette cage infernale. On pouvait désormais lire sur la couverture trois lettres, FLO.

Oser vivre

L'année scolaire vient de reprendre. Fady passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a ni amis, ni passion, ni loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, Fady trouve un livre par terre. Il le ramasse, regarde la couverture... Il ne croyait pas en beaucoup de choses. Peut-être qu'il ne croyait pas même en lui... Cela dit, quelque chose venait de se produire. Il ne pouvait pas l'expliquer, mais au contact de cet ouvrage abîmé par les pluies nocturnes d'automne, une sorte de révélation le prenait. Il y voyait un message de l'univers. Oui, c'est ça. À présent, il en était sûr ! Ce bouquin n'avait pas atterri ici par hasard. Fady n'avait pas de grandes convictions et pourtant tout semblait le laisser penser que cette fois-ci tout était différent. Il aurait enfin le droit à un peu de chance, un peu de joie...

Depuis que son premier et seul amour était parti, il n'avait plus personne sur qui compter et avait l'impression que le monde tout entier s'acharnait contre lui. La vérité c'est que Fady n'avait pas toujours été dans cet état. Cela faisait deux ans qu'il avait été séparé de sa moitié, suite à cela, il n'avait jamais retrouvé quelqu'un qui aurait le même amour de la cuisine italienne, des comédies musicales new-yorkaises et des nuits entières passées à contempler le ciel étoilé... Dépourvu de toute envie de profiter de la vie... Il s'était renfermé dans son travail et passait tout son temps libre devant sa fenêtre à observer les voisins et les écureuils de son jardin. Il se sentait atrocement coupable et avait l'impression qu'être heureux sans Morgan revenait à commettre la pire des trahisons. Au fond de lui, il espérait aussi secrètement que l'amour se glisserait entre les ombres d'une paisible nuit de pleine lune et lui ferait signe de la main... Ce jour n'arriverait jamais, mais il continuait d'espérer. Il espérait à en devenir fou...

Il se perdait dans ses pensées... des souvenirs et des images par centaines. Des senteurs, des parfums... Et soudain, un choc ! On venait de lui foncer dessus à toute vitesse... Jude venait à peine d'arriver de Guadeloupe. Reconnaissable à des kilomètres avec ses pantalons étranges et sa paire de sandales. De longs cheveux noirs bouclés épousaient ses grands yeux doux comme le miel...

S'adressant à Fady en panique, Jude demande : « Où ont lieu les cours de philosophie ? »

Complètement déboussolé, il se met à hurler : « Tu pourrais au moins t'excuser !! Tu viens de me percuter à toute allure... »

Jude réplique : « *I am sorry...* C'est mon premier jour ici. *I am lost.* J'ai commencé à courir, et boum ! Nous voilà... »

Une personne confuse et couverte de honte se trouvait à présent devant Fady qui était toujours contrarié, mais intrigué par ce drôle de personnage avec qui il était brusquement entré en collision. Il jeta un coup d'œil sur son emploi du temps et se rendit compte qu'ils partageaient la même heure de cours. Ils décidèrent donc de s'y rendre ensemble. Première impression, un retard... Suite à cela, Fady n'avait pas cessé de se plaindre des heures entières.

De retour chez lui pour la pause du midi, il prit ses affaires et se rendit compte que le livre qu'il avait découvert plus tôt dans la matinée n'était pas dans son sac. Il ne fit qu'un bond, prit son vélo et pédala de toutes ses forces. Il se souvient de sa chute, du regard de Jude... Pourquoi pensait-il encore à cette personne qu'il venait de rencontrer ? Le livre ! Le livre était sa priorité. Il devait le récupérer coûte que coûte. Il n'avait même pas eu le temps de voir le titre, tout était arrivé si subitement. Il se rappelait seulement de la couverture... Une gare... Des larmes coulent le long de ses joues et des frissons lui parcourent tout le corps. Son cœur bat à toute vitesse, elle lui semblait si familière, Il connaissait les adieux déchirants, les mots que l'on ne lit que sur les lèvres entre le quai et la voiture des passagers. Il ne voulait pas voir tous ses rêves filer le long des rails une fois de plus. Il arrivait à mettre en mouvement cette illustration, les passants par centaines, chacun avec une destination en tête, une nouvelle aventure au prochain arrêt, les rayons dansants du soleil à travers les vitres et les vapeurs de locomotive qui enfumaient les grandes arcades. Lui n'avait toujours

droit qu'aux fins tristes et décevantes, qu'au temps d'un trajet pour oublier.

Une fois au lycée, il voulait courir, il aurait même voulu pouvoir voler... Mais rien ne se passe, il est immobile. Son esprit est envahi de questions. A quoi dois-je ressembler ? Et si je ne le retrouvais pas ? Il avait fondé tous ses espoirs sur ce livre, il était sûr d'y trouver les mots et les réponses dont il avait besoin depuis si longtemps. Il est pétri d'angoisse, il était en train de faire une crise. Son souffle s'accélère, il n'arrive plus à respirer. Il n'y a plus d'air, pas une once d'oxygène. "Pourquoi l'univers voudrait t'il m'enlever la seule bonne chose qui me soit arrivée depuis des années ? Combien de temps vais-je encore être seul, triste et en colère ? Est-ce que tout est de ma faute ? Est-ce que je mérite ce qui m'arrive ?" Et d'un coup, plus rien. Seulement la fraîcheur du sol sur lequel il venait d'atterrir tête la première. Il perçoit le son de quelqu'un qui s'avance vers lui. Il n'est même pas capable de bouger, totalement abasourdi, il sent soudainement une main se blottir dans sa nuque pour l'élever...

Il était sous le choc et ne comprenait strictement rien à la situation. Une foule immense s'était agglutinée autour de lui, des professeurs, des élèves... il reconnaissait quelques visages, d'autres lui étaient totalement étrangers... Il n'avait jamais vu autant de monde le regarder de toute sa vie. Ils le fixaient tous d'un air livide, comme s'il était atteint de la peste. Aucun n'avait ses yeux veloutés, aucun n'avait autant de prestance et de charisme. Il n'y en avait pas un qui avait ce charmant petit air rassurant... Où était passé son mystérieux ange inconnu qui était tombé de nulle part ? Il était le seul à le comprendre. Ils s'étaient rencontrés quelques heures auparavant et avaient pourtant déjà tant à partager.

Fady revient à lui, et marche vite vers la cour là où il avait perdu ce bouquin qui ne lui causait plus que des problèmes... Il s'était pratiquement enfuit et savait déjà que cet incident allait lui valoir une convocation dans les prochains jours... Une fois arrivé, rien. Pas une trace du livre. Ce qui après réflexion lui paraissait plutôt logique. Quelqu'un l'avait sûrement déjà ramassé avant lui. Les autres avaient de façon générale beaucoup plus de chance que lui. Les autres étaient

toujours plus heureux... Il commence à désespérer de le retrouver. Après tout, il s'était habitué à vivre de cette façon. Comment ce stupide bouquin aurait pu y changer quelque chose. Maintenant c'était ça sa vie. Il décide de chercher Jude pour lui raconter tout ce qui venait de se produire. Il se rend en classe et apprend que ses cours de l'après-midi étaient tous annulés. Jude attendrait donc demain. Sur le chemin du retour, il se met à pleuvoir. En quelques secondes Fady était déjà trempé de la tête aux pieds. Il sent une haine sans précédent monter en lui. Il descend de son vélo, s'allonge sur la route et attend. Une petite voix bien cachée en lui souhaitait très fort qu'une voiture passe par là sans le remarquer. Ce ne serait qu'un accident. Personne ne saurait ce qu'il s'est passé. Quand bien même ça intéresserait quelqu'un... Mais pas un bruit de moteur aux alentours. Il était seul. Complètement seul. Il n'y avait que lui et ses pensées. Dans un monde où l'amour n'était devenu que querelles et disputes, un monde où il se sentait bouffé par les gens malhonnêtes, un monde où il galérait chaque jour un peu plus. Il n'avait plus que sa détresse, ne sachant ni comment ni pourquoi se relever, et n'avait qu'une envie : gratter sa peau, la déchirer, la brûler. Juste pour se sentir vivre, exister. Il avait tant à donner, mais ne savait simplement plus pour qui. Il se détestait d'être lui.

Il avait lâché l'affaire, Fady s'était fait une raison. Il ne retrouverait pas cette belle couverture et toutes les promesses de renouveau qu'elle lui avait murmurées. Il ne connaîtrait pas la renaissance, le courage et la confiance. Ses rêves étaient détruits et ses projets inachevés. C'est dans le froid de cette soirée morose qu'il rentra chez lui. Ses vêtements mouillés produisaient un son de défaite cuisante lorsqu'ils se frottaient. Étrangement sa maison était silencieuse, sa mère et sa sœur étaient sorties. Pour la première fois, il aurait aimé qu'il en soit autrement. Il entre dans sa chambre, s'assit sur le rebord de sa fenêtre, teste la gravité, tantôt en avant, tantôt en arrière... Il prend son téléphone et lance *Last Dance* de *Scratch Massive*. Il saisit son paquet de cigarettes et en allume une. A cet instant précis, il était en totale dissonance avec le monde tout entier. Dans une bulle d'apesanteur. Fady se sentait flotter, tout lévissait, et il ne pouvait pas s'empêcher de lâcher un rire qu'il a volontairement étouffé pour ne pas gâcher ce rare moment de paix qu'il trouvait dans la contemplation intense de la nuit. Il se rappelait de ce qu'il venait de faire et se sentait si ridicule, mais au moins, il avait

souri. Et puis tout d'un coup, un petit bruit retentit. Il venait de recevoir une notification. C'était Jude qui le demandait en ami... Des étoiles dans le ciel, des étoiles dans ses yeux, Fady accepte et se met à écrire :

Jude tu ne sais pas à quel point tu tombes bien !

Ah oui ?

Je sais qu'il est tard, mais tu penses que je pourrais venir te voir ?

Oui bien sûr si tu veux...

Mais pourquoi ?

Je ne comprends pas...

C'est si urgent ?

En réalité c'est une surprise...

Envoie moi ton adresse et j'arrive !

Bon d'accord...

A tout de suite dans ce cas !

Oui ! A très vite !

Fady adorait cette spontanéité, Jude était à la fois d'un tempérament si étonnant et si méthodique. Ils se connaissaient depuis peu, mais savaient déjà exactement qui ils étaient, Jude était le genre qui parlait en phrases courtes, et buvait des litres de café le matin ! Depuis son arrivée imprévue dans sa vie, chaque minute était une aventure. A deux, ils pouvaient débattre des valeurs morales de la société, de qui était le plus grand poète du romantisme, du lait avant ou après les céréales, des peintures qu'ils préféraient... Tout était source de discussion et tout allait à toute vitesse. Peut-être qu'un jour, il arrêterait de penser constamment à son amour perdu, Morgan. La sonnette résonne au rez-de-chaussée. Jude était là sur le porche, cachant quelque chose derrière sa veste en jean... Fady était face à ce que l'on pourrait appeler un destin inespéré, ils se regardaient les yeux dans les yeux. L'âme dans l'âme. C'est comme si le temps s'arrêtait, ils se rapprochent tous les deux et continuent de se regarder. C'était comme des milliers de feux d'artifices à l'intérieur de son torse, son estomac se noue, il se retrouve piégé dans un tourbillon de sérotonine. Il observait chaque petit détail du visage de Jude. Il était parfait... Soudainement Jude sort le livre de derrière son dos. Fady n'en avait plus rien à faire, il le fait tomber par terre et s'approche encore petit à petit, lentement...

Ils ne sont plus qu'à quelques centimètres, leurs lèvres s'effleurent, et...

Un bruit strident réveille Fady, c'était la sonnerie du lycée.

L'année scolaire vient de reprendre. Fady passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, Fady trouve un livre par terre. Il le ramasse, regarde la couverture... Il réalise qu'il l'avait seulement fait tomber en s'endormant. Il avait veillé toute la nuit pour regarder le ciel. C'était son livre préféré *Oser Vivre* de Siham Benchekroun. Il avait raté sa première heure de philosophie, première impression : un retard. Jude n'était que le fruit de son imagination, pas de pantalons étranges, pas de débats infinis... Mais il avait de nouveau foi en lui et était prêt à aller de l'avant. Il avait peut-être d'ailleurs trouvé un nouveau passe-temps : l'écriture.

All Along the Watchtower

L'année scolaire vient de reprendre. Fennan passait sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressaient pas vraiment et son quartier où il n'y avait pas grand-chose à faire. Il n'avait pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie était ennuyeuse. Il en avait conscience et il aurait bien aimé que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, Fennan trouva un livre par terre. Il le ramassa, regarda la couverture et lut le titre : « Ce n'est pas subjectif », cela ne lui inspira rien. Indécis, il regarda autour de lui en quête du propriétaire qui aurait pu le faire tomber par inattention, d'autant plus que le clapotis de la pluie masquait les bruits faibles et plongeait la ville entière dans une atmosphère de morosité grise mais innocente. Ne pouvant se résoudre à le laisser par terre ni à le mettre dans son sac déjà très alourdi par l'insignifiance de son contenu, Fennan se dirigea vers le service des objets trouvés du lycée. Il était étonnamment fermé. Il se décida alors à le glisser dans son sac noir et à revenir plus tard.

Cours de mathématiques... La journée commençait très mal pour Fennan, depuis son entrée au lycée, il n'avait toujours pas réussi à déceler l'utilité de cette matière. Au vu du retard qu'il avait pris en voulant remettre le livre au bureau responsable des objets trouvés, toutes les places adjacentes aux fenêtres étaient déjà prises à son arrivée en classe. Ne lui restait alors que le dos d'un camarade, dont il avait oublié le nom, comme paysage à contempler. Sorti de ses réflexions par la voix du professeur, il ouvrit son cartable. Se présenta à lui la quatrième de couverture du livre qu'il avait ramassé dix minutes plus tôt. Ce n'était qu'une image, mais elle suffit à captiver Fennan. C'était un homme avec un bandana bleu céruléen, une veste noire qui laissait entrevoir son torse et un jean large. Il avait une guitare électrique blanche accrochée par une sangle qui la maintenait en place. Bien qu'il considérât l'image comme banale, il ne put nier le fait qu'une quelconque énergie en émanait ; cette force le subjuguait, l'aimantait, le chamboulait. Il fit mine d'entreposer ses affaires tout en prenant le soin de cacher le livre derrière sa trousse massive. L'ouvrage était clairement vieillot, ses pages jaunies et son odeur enivrante en

témoignaient. Le titre ne lui inspirait toujours rien, mais la photo en quatrième de couverture avait suffi à piquer sa curiosité à l'apparence inerte. Il lut l'introduction pour avoir une idée générale du contenu et constata que le livre était, selon les dires de son auteur anonyme, une « introduction à la musique de qualité ». Il vit là un minuscule rapport avec le titre : le fait qu'il y ait de la musique de qualité supposait, selon lui, l'existence d'une hiérarchie au sein du monde artistique à l'image pourtant subjective et basée sur les goûts personnels. L'idée ne le déranger pas plus que ça, il ne chercha même pas à y réfléchir profondément et l'adopta directement car elle le reconfortait en quelque sorte – son frère était en école d'art et l'éventualité que n'importe qui puisse impunément lui voler la vedette terrorisait Fennan. Il prit des notes à travers sa lecture du livre qui lui présenta de nouveaux artistes tout au long de la journée. Fennan trouva enfin le contexte de la photo en quatrième de couverture : elle avait été prise lors d'un concert à Maui en 1970 et l'homme à l'apparence atypique était en fait Jimi Hendrix, que le livre présentait comme le meilleur guitariste rock de tous les temps. Il se creusa la tête pour essayer de se remémorer où et quand il avait déjà entendu ce nom mais revint bredouille de cette opération mnémonique.

Sur le chemin du retour, une pensée s'imposa : c'était la première fois qu'une journée au lycée lui laissait cet arrière-goût nostalgique et lui procurait cette insoutenable légèreté. La cadence et la résonance de ses pas, son ressenti de la brise qui venait lui caresser les joues et l'écoulement de ses idées étaient différents. Il fut porté par les horizons musicaux, qu'il venait de découvrir, le long du trajet. Il s'empressa de rentrer chez lui car, bien qu'envoûté et passionné par ce qu'il venait d'apprendre, il voulait tirer tout cela au clair et soumettre ces artistes tant loués à l'examen de son appréciation. Arrivé chez lui, sa mère le salua chaleureusement, échangea de concises paroles avec lui et le libéra de son affection maternelle incomprise. Elle l'entendit monter les escaliers d'un rythme alerte à l'inverse de la lassitude qu'exprimait sa démarche habituelle. Elle en fut ravie. Fennan se lança rapidement dans la recherche et dans l'écoute en commençant par *Electric Ladyland* de Jimi Hendrix, cet artiste qui l'avait tant marqué visuellement. Ce fut une heure de plaisir pour Fennan, il n'avait jamais ressenti une telle énergie, une telle maîtrise et une telle technicité auparavant. Le sentiment de goûter un plat exceptionnellement exquis

le submergea et la disponibilité de ce plat le remplit de satisfaction. Sans en prendre conscience, il écouta l'album plusieurs fois avant de réaliser qu'il se faisait tard, même pour un adolescent. bercé par le jeu extraordinaire oscillant entre rythmique et mélodie de Jimi, Fennan s'endormit profondément. S'en suivirent des nuits enflammées où Fennan découvrait les plaisirs d'une séance d'écoute des caprices de Paganini, d'un concert de Piazzolla et d'un album d'Al Jarreau.

Un mois s'écoula depuis la découverte de l'ouvrage. La vie de Fennan avait radicalement changé : il devint plus épanoui, ouvert au monde et appréciateur des petits délices que proposait le quotidien. Tout cela pour le plus grand plaisir de ses parents qui lui proposèrent à maintes reprises de l'inscrire à un cours de solfège et de musique, propositions que Fennan déclina sans donner aucune explication. L'idée de suivre un cours académique le bridait et le répugnait même. Il avait perdu foi en l'enseignement et ne pensait pas un prof capable de lui faire aimer une quelconque discipline. S'il avait continué à écouter de la musique et à en chercher les artistes, c'était uniquement parce qu'il y prenait du plaisir, il ne voyait pas le temps passer et chaque note le transportait et le conduisait vers des contrées lointaines. Le plaisir d'admirer son ignorance le faisait frémir, la satisfaction d'en savoir plus que les autres en faisait de même. Mais les cours, eux, ne lui inspiraient qu'ennui et maussaderie.

Un jour, alors que Fennan mangeait à la cantine, vint s'asseoir en face de lui un élève qu'il n'avait jamais rencontré auparavant. Il n'y prêta aucune attention. Mais sur un coup d'œil, il remarqua que l'individu écoutait une chanson du Yamato Ensemble, chose qui le surprit puisqu'il était un grand fan de musique traditionnelle japonaise. Il prit son courage à deux mains et entreprit un geste qu'il faisait très rarement : il engagea la discussion et essaya d'en savoir plus sur cet élève. Leur échange ne tourna qu'autour de la musique ; le nommé Titouan avait lui aussi une vaste culture musicale. Titouan avait des traits enfantins, marqués par un visage expressif et pâle tendant vers le pourpre parfois. Ses cheveux étaient longs et bouclés, d'un châtain splendide. Il faisait à peu près la même taille que F. et était vêtu d'un bob blanc, d'une chemise jaune et d'un short beige ; un choix vestimentaire incongru au vu de la météo pluvieuse et qui rendit

Fennan perplexe. Ses parents étaient tous les deux médecins spécialisés dans l'ophtalmologie. Fennan et Titouan devinrent au bout de peu de discussions meilleurs amis. Ils se rencontraient à chaque récréation pour échanger leurs dernières découvertes musicales mais étonnamment, Fennan connaissait toujours les initiations de Titouan, cela n'en rendit pas le moins du monde leur relation moins forte ou moins honnête. Très vite, Titouan proposa l'idée d'une inscription synchronisée et coordonnée à un cours de musique pour apprendre à jouer d'un instrument. Fennan ne fut pas emporté par cette suggestion ; son avis sur les cours n'ayant pas changé. Mais tous les jours, Titouan essaya de le convaincre avec divers arguments tels que la qualité des profs et les avantages de savoir jouer d'un instrument. Petit à petit, Fennan devint de plus en plus réceptif et était plus optimiste quant à l'idée de rejoindre un cours. Quand Fennan se sentit prêt, il en fit part à Titouan et ils demandèrent simultanément à leurs parents de les inscrire au même conservatoire pour apprendre le solfège et choisir leurs instruments respectifs. Ils réussirent même à être dans la même classe et suivirent les cours à fréquence de deux fois par semaine. Fennan fut très surpris d'apprécier les cours. Il les attendait même avec une certaine impatience chaque semaine. Le prof était passionnant et passionné, il aimait transmettre l'information et prenait le temps d'expliquer à chacun pour lui faire aimer l'apprentissage et la discipline.

Mais, un jour, alors que la mère de Fennan était en train de préparer le repas, son téléphone sonna, elle avait les mains prises, alors elle demanda à son mari de répondre à sa place : c'était un appel du conservatoire qui voulait prendre des nouvelles du petit Fennan. Selon les dires de l'employé, Fennan parlait tout seul, en plein cours et dans les couloirs, et cela inquiétait fortement le professeur qui ne savait pas vraiment comment gérer cette situation. Les parents, chamboulés, exposèrent le problème à leur enfant qui fuit immédiatement la discussion et alla se réfugier dans sa chambre. Titouan n'était en fait que le pur fruit de son imagination et son esprit l'avait créé de toutes pièces pour l'obliger à s'inscrire à un cours.

Un simple sourire

Janvier était là, le retour des courtes journées d'hiver. Frédéric passait son temps entre le lycée qui ne l'intéressait pas tellement et son quartier qui ne proposait pas grand-chose à faire. Il n'avait pas d'amis, ni de loisirs mais une passion, la lecture. Sa vie était ennuyeuse. Il en avait conscience et voulait que cela change. Ce n'était que dans les livres qu'il pouvait s'évader du monde. Un jour, dans la cour du lycée, Frédéric trouva un livre par terre. Il le ramassa, regarda la couverture et l'observa attentivement. «L'éducation sentimentale» dit-il. Ce titre ne lui inspirait pas grand-chose mais il se dit qu'il n'avait rien à perdre en emmenant ce livre avec lui. Il le mit dans son sac et partit en cours de philosophie. Frédéric était un jeune lycéen de 17 ans en terminal, calme, discret et réservé. Il avait des résultats satisfaisants, surtout dans les matières littéraires. Mais c'était un adolescent sans ambitions, qui n'avait pas de but précis dans la vie et une vision assez floue de ce qu'il ferait plus tard.

En fin d'après-midi, Frédéric quitta le lycée et se dirigea vers son arrêt de bus. En montant, une fille qu'il avait l'habitude de voir tous les jours sauta juste avant la fermeture des portes. Assis côté fenêtre, il ne lui prêta pas attention mais elle vint s'installer à côté de lui.

Il n'en fut pas gêné mais surpris. Il avait pour habitude de faire ses trajets en musique et avait déjà ses écouteurs dans les oreilles. Il décida de mettre le dernier album du groupe Fauve. Au moment où sa chanson se termina il entendit des sanglots, c'était ceux de la jeune fille. Frédéric se dit que c'était sans doute à cause d'un garçon qui lui avait brisé le cœur, une dispute avec une amie, une mauvaise note, ou peut-être un problème familial. Il arriva à son arrêt et descendit discrètement du bus sans avoir adressé plus qu'un regard furtif à la jeune fille. En arrivant chez lui, la maison était vide. Ses parents n'étaient toujours pas rentrés, ils rentraient souvent tard le soir. En montant dans sa

chambre il vida son sac sur son lit et le livre trouvé le matin dans la cour du lycée tomba sur ses draps.

Plus tard aux alentours de 16h, Frédéric partit à la bibliothèque pour réviser son bac blanc. Il prit le livre de Flaubert dans son sac, se disant qu'il pourrait aussi commencer sa lecture. En s'installant à une table, il murmura son titre « L'Education sentimentale » et essaya de deviner ce qui se cachait derrière.

Il s'agissait sûrement d'une énième histoire d'amour banale où le couple finit ses jours ensemble et heureux. Malgré sa passion pour la lecture, Frédéric n'avait jamais lu Flaubert. Aucun des nombreux livres, qui tapissaient les murs de son salon ou de ceux que lui recommandaient ses parents, n'étaient de cet auteur.

En parcourant les pages, trois petits bouts de papiers tombèrent sur la table. Quand il ouvrit le premier voici ce qu'il y avait écrit « Je rêverai de trouver à l'intérieur de ce livre un mot écrit par mon F que je saurai aimer de tout mon cœur. ». Avant même d'ouvrir les deux autres il aperçut la fille du bus. Pour la première fois de sa vie, une émotion étrange lui traversa tout le corps. C'était la première fois qu'il voyait chez une fille autant de finesse, un regard parfaitement bien tracé, de délicates lèvres entrouvertes laissant s'échapper des soupirs. Il ne s'avait absolument rien d'elle. Tout ce dont il était sûr c'est qu'il voulait tout connaître d'elle.

Frédéric ne s'était jamais intéressé à quelque chose de cette façon et encore moins à une personne. Il se demandait presque s'il n'était pas devenu fou. Il voulait aller lui parler, lui demander si elle allait mieux depuis tout à l'heure. Mais il pensa qu'il ne ferait que l'importuner. Elle était bien trop concentrée dans son travail pour lui parler. Il rangea son livre dans son sac pour se mettre lui aussi à réviser.

En croisant son regard, son cœur sortit presque de son corps. Il était si délicat. Soudain elle se leva, prit ses affaires, et s'assit devant lui sans rien dire. Puis elle se lança :

- *Ecoute, si j'ai pleuré dans le bus... elle hésita avant de poursuivre sa phrase, je... j'ai perdu mon livre préféré. Je sais ce que tu dois sûrement penser que je suis folle d'avoir pleuré pour ça, mais, j'y tiens énormément et il y a dans ce livre un tas de petits trésors si tu veux. Rien ne me fait plus mal au cœur que de penser que quelqu'un d'autre le tient entre ses mains. Si ça se*

trouve, on l'a jeté à la poubelle. J'en suis certaine ! Pardon je m'emporte un peu trop là, c'est sûr tu me trouves folle maintenant.

C'était la première fois qu'il entendait le son de sa voix. Elle était douce et apaisante, agréable à l'oreille.

-Bien sûr que non tu n'es pas folle ! C'est tout à fait normal d'avoir été triste pour ça comme tu dis, tes émotions ont pris le dessus c'est tout. Chacun exprime ses émotions d'une manière différente. On n'est pas nés pour comprendre comment les autres ressentent les choses de toute façon.

-J'ai l'impression que c'est simple et limpide de parler avec toi alors que je ne t'ai pourtant encore rien dit. Tu sais je suis hypersensible et je crois que c'est mon plus gros défaut.

-Ah bon ? Je trouve ça plutôt mignon.

-Vraiment ? C'est bien la première fois que quelqu'un trouve ce défaut mignon. On me répète sans arrêt « Marie devient forte ! Marie la vie ne te fera pas de cadeaux ! Marie, Marie et encore Marie.

-Au fait comment tu t'appelles ? On se voit tous les jours depuis la troisième et je ne connais toujours pas ton nom.

-Frédéric !

-Oh ! Quel joli nom.

Frédéric fut surpris par le compliment de Marie, il trouvait pourtant son nom bien assez banal.

-Merci c'est gentil. Marie aussi c'est un beau prénom dit-il gêné.

-Oui je suis sincèrement reconnaissante envers mes parents.

L'horloge murale de la bibliothèque affichait 18h15, quand les deux jeunes adolescents se rendirent compte qu'ils avaient passé des heures à se raconter quelques anecdotes ou souvenirs de leur vie au lieu de réviser. Heureux d'avoir fait connaissance ce jour ils se dirent à demain.

En rentrant, Frédéric courut dans sa chambre, ouvrit *L'Education sentimentale* et prit les bouts de papier à l'intérieur. Il mit de côté celui

qu'il avait déjà lu et ouvrit le second : « Oh ! J'ai le même prénom que Madame Arnoux ! J'espère trouver le bon Frédéric un jour ! » Un sourire lui échappa en lisant ces quelques lignes. Finalement il comprit pourquoi son prénom lui avait tellement plu. C'était donc le personnage principal.

« Cher je ne sais qui, par je ne sais quel miracle. Cet été je vais pouvoir aller aux Canada pour poursuivre mes études. Seul problème je ne retournerai très probablement plus en France... ». Ainsi s'achevait le troisième bout de papier. Il ne croyait pas ce qu'il venait de lire, et tomba des nues. Il ne voulait pas le croire. A peine venait-il de faire connaissance avec elle, qu'il avait l'impression qu'elle était déjà partie. Pour atténuer cette triste nouvelle, il commença la lecture du livre « Le 15 septembre 1840, vers six heures du matin, la Ville-de-Monlereau, près de partir, fumait à gros tourbillons devant le quai Saint-Bernard ». Ce qui le marqua c'était la description que faisait Frédéric Moreau de Mme. Arnoux sur le bateau.

Les jeunes adolescents continuèrent de se parler régulièrement. Ils apprirent à se connaître. Marie était une fille sincère sensible, à l'écoute et dotée d'une âme pure qui était sans mélange, qui était parfaite et absolue. Sans défaut d'ordre moral, sans tache. Ainsi que des connaissances littéraires qui le laissaient sans voix. Tous les deux parlaient souvent de leurs lectures. Et ils se recommandaient systématiquement tous leurs coups de cœur, pour pouvoir ensuite en parler avec passion pendant des heures assis sur un banc au parc. Un jour, ils organisèrent un voyage à la mer pour les vacances de Pâques.

Un soir, ils terminèrent seuls, allongés sur le sable fin et froid de la plage, à 4h44 du matin.

La tête de Marie était posée sur les cuisses de Frédéric qui jouait avec ses cheveux. Tous deux observaient le ciel étoilé.

-Dis, je ne te l'ai toujours pas demandé mais que lis-tu pour débiter ce joli mois de Mai ?, dit Marie en interrompant le silence.

-Je lis Nos séparations de Foenkinos, tu l'as lu ?

- J'en ai lu pas mal de Foenkinos mais celui-ci non. Cet écrivain a une façon d'écrire ses livres qui est tellement vivante. Il sait vraiment écrire. Tu me le conseilles ?

-C'est exactement ça, on retrouve tellement de sensibilité dans ses écrits. Oh ! Oui je crois que c'est mon préféré, je pense qu'il va beaucoup te plaire.

-Fred ?

-Oui.

-Tu sais j'ai commencé à lire Bonjour Tristesse. Quel beau roman ! Merci de me l'avoir fait découvrir.

-Mais de rien ça me fait plaisir. Et toi alors tu as quelque chose à me faire découvrir ce soir, ma chère Marie ?

Marie rougit timidement après les mots de Frédéric.

-Alors, comment dire oui ! Il y a un livre que j'aimerais vraiment que tu lises je ne l'avais jamais recommandé à mes amis auparavant. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, ça paraît tellement stupide.

-Tu me flattes là dis donc et quel est ce livre ?

- L'Education sentimentale de Flaubert, je ne sais pas si tu l'as déjà lu.

-Non, mentit Frédéric qui l'avait déjà terminé depuis quelques mois maintenant. Je ne l'ai pas lu mais comme c'est toi qui me le recommandes je prendrai plaisir à le lire.

-J'espère avoir l'occasion de pouvoir en parler avec toi !

-Moi aussi, j'espère.

Frédéric prit son téléphone et mit une chanson, c'était NUIITS FAUVES de Fauve.

-M'accorderiez-vous cette danse mademoiselle ?, dit-il en tendant sa main à Marie pour l'aider à se lever.

-Avec plaisir cher monsieur.

Le volume à son maximum, ils dansèrent toute la nuit et chantèrent en cœur les paroles des chansons de l'album « Blizzard » le sourire aux lèvres.

Lorsque le rythme de RUB A DUB se fit entendre, ils s'assirent. Marie posa sa tête sur l'épaule de Frédéric et resta dans cette position jusqu'à la fin de la chanson.

Quand le soleil commença à se lever, les deux jeunes adolescents se mirent à courir sur le sable en direction de la mer, ils ne réfléchissaient plus. Ils sautèrent dans la mer et rirent aux éclats en s'éclaboussant. L'eau gelée ne leur faisait aucun effet. Il n'y avait qu'eux et la lumière grandissante du soleil. De loin on apercevait, deux ombres heureuses et innocentes. Alors qu'ils s'amusaient toujours avec l'eau, Marie s'arrêta net et prit Frédéric dans ses bras. Elle le serra très fort, à ne plus former qu'un. Elle pleura, elle trouva ce moment unique, ce moment elle voulait le revivre avec lui et seulement avec lui. A ce moment-là leur seul souci était de savoir comment ils allaient pouvoir rentrer à l'hôtel dans cet état. C'est donc tout mouillés, en riant main dans la main qu'ils se dirigèrent vers une boulangerie pour commencer cette journée. Après ces quatre heures d'écriture interminables, l'épreuve du baccalauréat s'achevait enfin. Certains fondaient en larmes, d'autres étaient confiants, angoissés, débarrassés ou heureux. On trouvait de tout dans cette cour pleine de lycéens. Frédéric aperçut Marie sortant de sa salle. Il sentit que c'était le moment de lui rendre son livre. Il courra vers elle, lui prit la main et l'emmena dans un coin à part où ils pourraient être tranquilles à l'abri des regards. Il la regarda un instant sans rien lui dire, ni comment elle avait passé son examen, ni comment elle se sentait maintenant. Il plongea son regard dans ses beaux yeux enivrants et la prit dans ses bras pour sentir son doux parfum encore une fois. Frédéric lui chuchota à l'oreille « Bon voyage Mme Arnoux » lui sourit en lui remettant son livre et repartit sans lui dire un mot de plus.

En rentrant chez lui, il se dit que l'amour est un sentiment intense, à la limite de la raison, compliqué et difficile à comprendre. Marie lui avait redonné foi en la vie. Elle était son premier amour plein de bonheur et de tristesse. Elle était celle qui comprenait son cœur. Mais il savait aussi que leur amour ne pourrait durer. C'est pour cette raison qu'il voulait éviter les trop longues conversations avec elle, car il savait qu'ils s'aimaient d'un amour qui allait inévitablement les faire souffrir. Le départ de Marie prévu pour le Canada l'avait frappé en plein cœur. Il avait finalement vécu avec elle son éducation sentimentale. Parfois l'amour est si douloureux qu'on voudrait s'y noyer.

Assise dans l'avion en direction du Canada, Marie ouvrit son livre qui lui avait tant manqué. Elle le retrouvait enfin. Elle remarqua à l'intérieur un mot écrit par Frédéric qui lui était destiné.

« Marie, je sais que tu as toujours voulu recevoir un livre accompagné d'un mot d'amour qui te fera sourire en le lisant. Alors le voici. Je t'offre ces quelques mots d'amour. Bonne lecture à toi, ma très chère Marie. Ton rire me manque. Ton regard qui m'a perforé de part en part à la bibliothèque me manque. La façon dont tu avais de me parler de tes lectures pendant des heures avec passion me manque. J'étais littéralement tombé sous le charme de ta voix. Nos jolis souvenirs tendres et amusants me manquent. C'était au cœur de tes bras qu'il y avait l'avenir que je voulais. La façon dont tu effleurais ma peau me manque, j'aurai aimé tenir ta main pour toujours, pour l'éternité ! Ton joli sourire me manque. Je revois cette nuit-là encore aujourd'hui. On se noyait dans les nuits fauves. Je ne peux pas oublier ce 7 mai. Sache que je ne pourrais pas oublier une fille comme toi. Tu m'as fait ressentir tout au long de ces derniers mois, un sentiment que je ne pourrais pas retrouver dans ma vie. Tu as fait battre mon cœur plus grand. C'est dingue qu'on puisse aimer les gens aussi fort dans notre vie. Tu me manques. Je t'aime. Ton F. ».

A la fin de sa lecture elle versa quelques larmes mais les essuya vite pour ne pas salir cette précieuse page. L'émotion était si palpable sur ce bout de papier romanesque, qu'elle ressentait son manque à travers les lignes. Elle repensa aux échanges de rires, de messages, de regards, de sourires et de silences qu'ils avaient eu ensemble. A ce banc où d'autres amoureux avaient dû vivre bien des choses avant eux. Ce banc qui n'a désormais plus rien à raconter. Mais aussi à leur amour qui continuerait d'exister dans le silence. Elle savait qu'elle finirait dans cet état en s'attachant trop à ce jeune garçon. En feuilletant les pages du livre, elle remarqua que des phrases avaient été soulignées.

Cette relation leur avait apporté de la joie et du bonheur, et malgré la souffrance de la séparation et de la distance, ça en valait la peine. Ce ne sont plus des pages qu'il faudra tourner maintenant, mais bien changer de livre. Leur histoire avait eu son charme, elle laisse place à un souvenir auquel on pensera de temps en temps. Seul un sourire nous échappera, pas de manque, pas de regrets. Un simple sourire.

Je souriais encore...

L'année scolaire vient de reprendre. F. passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, F. trouve un livre par terre. Il le ramasse, regarde la couverture... Elle est noire, légèrement abîmée par l'usage ou le temps. « Pas étonnant, il doit être là depuis très longtemps. » En effet, il l'a trouvé dans un des endroits les plus éloignés du lycée et personne ne viendrait si loin chercher quelque chose qu'il a perdu. En regardant de plus près, il se rend compte que ce n'est pas un livre mais plutôt un carnet.

F. lève la tête et regarde autour de lui. Il n'y a personne à qui ce carnet pourrait appartenir. Intrigué, il l'ouvre. *Carrie White*, voilà ce qui est écrit en grand sur la première page, d'une écriture pleine de boucles. Connaît-il une Carrie White ? Il réfléchit un instant pour essayer de se rappeler si une fille de son lycée porte ce prénom. Il conclut que non, il ne connaît aucune Carrie, encore moins une Carrie White. Maintenant qu'il y pense, d'ailleurs, il ne connaît aucun White... Pourtant, sa ville étant petite, il croit connaître tout le monde.

« Carrie White, pense-t-il, peut-être est-elle nouvelle ? »

Il décide alors de donner le carnet à la vie scolaire, qui saurait sûrement quoi en faire. Toutefois, ne sachant pas bien si c'est par curiosité ou par ennui, il veut se plonger un peu plus dans la lecture de sa trouvaille avant de s'en séparer.

F. tourne la page.

Carrie White était belle. Elle avait de longs cheveux blonds et des yeux vert émeraude. Bien que portant l'uniforme on ne peut plus banal du lycée, elle se démarquait de tout le reste. Elle éblouissait toutes les salles dans lesquelles elle entrait. Les garçons voulaient l'embrasser, les filles voulaient être son amie. Pas moi.

F. est amusé. Sa première impression, que cette Carrie était celle qui a écrit dans le carnet, est fautive. Il s'immerge un peu plus dans sa lecture, lui attribuant un peu plus de curiosité.

Carrie était belle, intelligente, gentille. Carrie était parfaite. Tout le monde aimait Carrie. Pas moi.

Carrie est arrivée en 4^{ème}. Avant cela, c'était moi la Carrie. J'avais trois petits copains au moins et j'étais invitée à tous les anniversaires, même ceux de personnes que je ne connaissais pas. Les gens me suivaient, comme des moutons. Un jour, pour rire, j'ai décidé de me faire une frange. Bien évidemment, je me suis faite complimenter par tout le monde et, le lendemain, trois filles sont arrivées à l'école avec la même coupe que moi. J'étais leur idole. J'étais la fille à qui il fallait ressembler. Plus tard, lorsque je changerai quelque chose dans mon apparence, on ne me suivrait plus, on me critiquerait.

Et Carrie est arrivée, comme je l'ai dit, en 4^{ème}. Je me souviens. La première fois que je l'ai vue j'ai été épatée. Comment quelqu'un pouvait-il être si parfait ? Cependant je n'ai pas transmis mes émotions sur mon visage. Je l'ai simplement toisée. Je l'ai d'autant plus détestée quand tout le monde a commencé à l'adorer et à me délaisser. En 3^{ème}, j'étais seule.

F. a alors un petit pincement de tristesse dans son ventre. Il connaît bien ce sentiment de solitude mais il n'a jamais été considéré comme populaire avant. Peut-être que c'était pire... De tout perdre au lieu de ne jamais rien avoir ...

Dès cette année-là, j'ai décidé que je devais me débarrasser de Carrie, elle devait disparaître. Mais comment ? Pendant trois ans j'ai tourné et retourné cette idée dans ma tête. Trois ans de solitude. Trois ans de repas seule à la cantine. Trois ans de récrés passées dans les toilettes désaffectées au fond de la cour pour éviter le regard de pitié des autres. Trois ans c'est long...

Cependant, en Terminale, habituée à être seule avec mes pensées, ou bien encore mon livre, je fus surprise d'entendre quelqu'un entrer dans ces toilettes abandonnées qui étaient devenu mon refuge, loin des regards des autres. Je regardai sous la porte et vis les ballerines délicates de Carrie. Je gardai mon souffle pour ne pas dévoiler ma présence. Elle était accompagnée de trois autres filles gloussant comme des oies. « T'es sûre qu'on ne va pas se faire prendre ? »
« Mais oui. Tous les surveillants sont dehors ou dans la vie scolaire, il n'y a personne dans la cour, pourquoi est-ce que quelqu'un viendrait ici ? »
« Ouais, en plus il fait trop froid, personne ne viendra jusqu'ici sans raison. »
« On ne fait rien de mal, même, on s'amuse juste un peu... ». Les rires et les gloussements reprirent de plus belle.

Je ne comprenais rien, j'essayais juste de passer le plus inaperçu possible.
« Non, je ne pense pas que ce soit une bonne idée, je m'en vais. » Et une d'elles, portant des Doc Martens rouge vif, partie. « Oh la nulle ! » cria une des filles qui était restée.

J'entendis alors le bruit d'un briquet et une légère odeur de cigarette emplit la salle. J'avais enfin compris. Une fille toussa. « Wow, on m'avait dit que c'était bizarre mais je ne m'attendais pas à ça... ». Fou rire général.

Dans les semaines et les mois qui suivirent, Carrie et les deux autres filles, que j'ai entre-temps reconnues, revenaient souvent. Elles se partageaient une cigarette en parlant de garçons beaucoup trop vieux pour elles. Elles riaient beaucoup et ne se rendirent jamais compte que j'étais là. Il arrivait qu'une d'entre elles vienne seule, lorsque les autres avaient des cours qui s'éternisaient ou bien étaient malades. Je trouvais ces journées là quelque peu ennuyantes car je ne pouvais pas entendre les derniers ragots qu'elles racontaient en gloussant d'habitude. Toutefois, en réalité, je n'avais rien à faire de leurs discussions sur les garçons ou la mode, j'attendais juste le moment où Carrie allait être seule.

En lisant cette dernière phrase, F. a un sentiment étrange. La personne qui avait écrit cela voulait se retrouver seule avec Carrie ? Carrie qu'elle détestait ? Un mauvais pressentiment s'empare alors de lui. Ne comprenant pas pourquoi ni comment, il a soudainement peur pour Carrie.

Un matin de printemps (il en avait fallu du temps !), les deux filles étaient malades. Carrie était donc seule. Je sus aussitôt que ce jour-là serait le jour. Tout était prévu depuis des mois, il fallait juste qu'elle vienne...

Lorsque la récré sonna, je courus aux toilettes. Je m'enfermai et j'attendis. Je respirais fort et mon cœur battait vite. J'avais peur mais j'avais surtout hâte. Est-ce que cela fait de moi une mauvaise personne ? Je ne pense pas. Je me répétais elle le mérite, elle le mérite, elle le mérite et ma force revenait. Ma colère revenait.

Et, enfin, alors que je perdais presque espoir, elle arriva. Seule. Comme elle devait l'être. J'entendis le bruit du briquet. Je savais qu'elle était tournée vers la fenêtre de par la position de ses pieds. Elle n'allait pas me voir quand je sortirai. C'était parfait. La peur était complètement partie et l'excitation s'empara de tout mon être. Il fallait tout de même que je sois discrète.

Je pris une grande respiration et serrai fort la barre de fer que j'avais trouvé et gardé dans la cabine pour l'occasion. J'entrouvris la porte. Elle ne me regardait pas. Encore mieux ! Elle avait son walkman sur les oreilles ! C'était parfait ! Parfaitement parfait !

Je sortis doucement et par derrière, je lui infligeai un coup sur la tête. Elle tomba raide en tournant la tête vers moi. L'horreur se lisait sur son visage parfait, que je voulais encore plus détruire. C'est vrai que je devais être terrifiante : un grand sourire était dessiné sur mon visage. Enfin ! pensais-je.

Et je l'ai encore frappée. Deux fois. Trois fois. Quatre fois. Puis je perdis le compte.

Quand je sortis des toilettes, je souriais encore. Carrie avait disparu de mon univers pour de bon.

Le carnet s'arrête abruptement sur cette phrase mais le choc de F. ne lui permet pas de lever les yeux. Il a peur. C'est étrange mais il n'a pas le sentiment que ce carnet soit une histoire inventée par une gamine qui se croit drôle ou qui veut faire l'intéressante. Il sort son téléphone et, la boule au ventre, cherche le nom "Carrie White" dans la barre de recherche de son navigateur.

Carrie White, le meurtre macabre d'une lycéenne

Carrie White, née dans la petite ville de ..., aimée de tous et élève modèle, fut retrouvée le 7 avril 1981 assassinée dans les toilettes désaffectées de son lycée.

F. tressaille. Cette histoire est donc bien vraie ?..

Son meurtrier ne fut jamais retrouvé et le dossier fut clos par la police en 1980.

F. a tout à coup froid dans le dos, malgré le soleil qui le caresse. Il lève les yeux et voit au loin les fameuses toilettes désaffectées. De loin, elles ne semblent d'aucun danger mais il ne peut s'empêcher d'avoir peur. Il prend ses jambes à son cou. Il court jusqu'à la vie scolaire, se fichant bien du regard moqueur de tous les élèves qui le voient passer affolé. Il entre en trombe et se met à bégayer, presque en criant. La vieille dame au bureau lève les yeux avec surprise.

"Madame ! Madame ! J'ai trouvé ce carnet au fond de la cour ! Il... Il parle de Carrie White ! Mais oui... La fille... La fille qui a été assassinée dans le... le lycée en 1978 ! Ce n'est pas une blague madame ! Appelez la police ! Tout de suite madame !"

Vingt minutes après, une voiture de police arrive et deux officiers en sortent. La femme, qui semble être la cheffe, prend F. à part dans une salle de cours vide. Elle lui demande de tout raconter. Elle écoute, pensive, le récit du jeune homme qui est encore sous le choc. Elle prend

le carnet, le feuillet, le repose puis écrit quelques mots dans son petit bloc note jaune. Elle ramène ensuite son attention vers F.

“Jeune homme, ce que tu me racontes est très grave. On va devoir rouvrir l’affaire Carrie White du fait de ces nouveaux éléments. Tu te rends compte de l’ampleur de ce que tu avances ? Si, pour une quelconque raison, on découvre que c’est une blague tu auras de gros soucis, tu en es conscient ?” F. hoche la tête. “Bien.”

Elle tourne la page de son bloc-note et arrache celle d’après. Elle écrit son numéro de téléphone et tend la feuille à F.

“Voici mon numéro si tu as quelque chose à me dire, quelque chose que tu as oublié ou quoi que ce soit. Je suis entièrement à ta disposition. N’hésite pas à faire appel à moi.” Elle sourit de façon bienveillante et se levant. “Je pense que l’on a fini pour aujourd’hui, non ? Tu peux rentrer chez toi, je ne pense pas que tu puisses te concentrer en cours après cette découverte.”

F. la remercie et sort de la salle.

Ce soir-là, sur son lit, F. tripote la feuille avec le numéro de l’agent. Avec la lumière de sa lampe de chevet, il remarque qu’il y a l’empreinte de ce que la femme a écrit sur la feuille du dessus, les notes qu’elle a prises durant l’entretien. Par curiosité, il se lève et va s’asseoir à son bureau. Il passe un crayon sur ce qui avait été écrit, dévoilant l’écriture invisible : *On a trouvé mon carnet. Il va falloir que je m’occupe du gosse.*

Le livre des destins

Chers lecteurs, j'aimerais vous raconter l'histoire de Fahil ? Qu'en dites-vous ?

L'année scolaire venait de reprendre. Fahil passait sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressaient pas vraiment et son quartier où il n'y avait pas grand-chose à faire. Il n'avait pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie était ennuyeuse. Il en avait conscience et il aurait bien aimé que cela change. Un jour, il a été exclu d'un cours. Il ne se considérait pas fautif dans sa conduite mais reconnaissait tout de même avoir été un poil dramatique. Bref, n'étaions-nous pas sur ces détails sans importance. Il décida alors de flâner au beau milieu de la cour de récréation en attendant le prochain cours. Fahil commençait à errer sans but quand soudain une rafale de vent se leva et fit tourbillonner les feuilles mortes. C'était un changement de temps brusque et inattendu puisque l'on était en septembre et que l'été étendait toujours ses rayons de soleil chaleureux. Il remarqua aussitôt un objet marron sur le sol. Il s'en approcha pour savoir de quoi il s'agissait. C'était un livre. Il le ramassa, regarda la couverture. Et là pour moi qui ne suis qu'une ombre conteuse, il courait déjà vers sa perte sans le savoir. Revenons-en à cette couverture, elle était en cuir de mauvaise qualité, fripée et pleine de plis grisâtres. Elle ne donnait aucune envie de découvrir les mystères que pouvait renfermer le livre. Cependant, Fahil n'était pas de cet avis-là. Cette couverture éveilla sa curiosité et son intérêt, on aurait dit qu'il n'avait jamais vu un objet aussi attrayant. Il retournait le livre dans ses mains plusieurs fois avec une infinie douceur, il caressait ses bords cornés et sa peau balafrée en ouvrant de grands yeux rêveurs et admiratifs.

Quand il eut fini son minutieux examen, il ouvrit le livre. Il découvrit un pauvre rassemblement de pages vierges jaunies par le temps. Il se mit alors à retourner les pages frénétiquement; sa frustration grandissant au fur et à mesure que les pages défilaient sous ses yeux. Sa déception fut bien grande quand il se rendit compte que ces pages ne contenaient pas la moindre inscription. Soudain il entendit les pas d'un des surveillants du lycée marteler le sol de la cour, il fut pris de panique et d'affolement. Petit détail que j'ai omis de signaler : il refusait catégoriquement de se rendre en salle de permanence. Il se hâta alors

de se cacher derrière un arbre s'assurant bien que le surveillant ne pouvait pas le voir.

Il tenait toujours le livre ouvert dans sa main. A l'approche du surveillant, une chose miraculeuse se produisit: la page se couvrit immédiatement d'écriture. Affolé, Fahil en resta coi quelques secondes, puis reprenant ses esprits il lut sur les pages le nom du surveillant, son prénom, sa date de naissance, son lieu de naissance, son lieu d'habitation, sa situation amoureuse, son parcours passé etc...Tout ce qu'il y avait à savoir sur une personne était affiché devant ses yeux. Sous le choc, il réalisa que non seulement le livre était magique mais qu'il permettait de connaître tout ce qu'il y avait à savoir sur une personne. Il sut alors le trésor qu'il avait entre les mains et s'empressa de cacher le livre dans son cartable en s'assurant que personne ne l'avait remarqué. Malheureusement pour lui, il ne savait pas que j'étais invisible, inaudible, inodore, immatérielle et insipide. Indétectable. Pourtant, j'avais la vue la plus aiguisée, l'ouïe la plus fine, l'odorat le plus développé, le toucher le plus sensible et le goût le plus raffiné.

Fahil reprit sa journée comme si de rien n'était et se garda de parler de ses aventures à ses amis. Ce jour-là, au lieu de faire ses interminables tours dans son quartier, il rentra rapidement chez lui d'un pas habile et furtif. Il monta dans sa chambre en rasant les murs. Quant il se trouva dans le secret de son sombre repli, il ouvrit son sac à dos et sortit le grimoire. Cette fois l'objet s'illumina sous son toucher, Fahil de plus en plus intrigué, écarquilla des yeux, couvant son trésor du regard. Il se mit alors à sa fenêtre et attendit le premier passant. Miracle! L'expérience se reproduisit. Au passage du boulanger, le livre sans pudeur dévoila tous ses secrets, même les plus enfouis. Fahil découvrit que le pauvre monsieur avait des problèmes d'argent mais qu'il le cachait toujours derrière un sourire plaqué sur son visage. Il eut pitié de lui et décida qu'il irait acheter un croissant chaque matin et qu'il lui ferait de la publicité auprès de ses amis pour l'aider à sortir de la crise qu'il traversait. Le deuxième passant arriva puis un troisième et un quatrième et ainsi de suite. Fahil ne s'en lassait plus, la curiosité juvénile mêlée à une volonté malsaine de connaître les secrets des autres, le maintinrent accroché à sa fenêtre pour le reste de la soirée, guettant les entrées et les sorties.

Après le récit des petits vols et de certains innocents mensonges, il lut des tragiques destins brisés et des trahisons inconcevables. Un récit en particulier le marqua, le livre énonçait:

Nom: Santin

Prénom: Assil

Âge: 33 ans

Profession: Chef d'entreprise

Problèmes/secrets: Assil était un brillant élève à l'école, il avait une vie modèle. Mais malheureusement après la mort de ses parents dans un accident de voiture, son destin prit un vilain tournant, il se trouva dans la rue avec son petit frère de 4 ans. Ils furent rejetés par les membres de leur propre famille. A 18 ans, ne pouvant se charger de son petit frère, il prit une décision qu'il regrettera amèrement pendant très longtemps. Il l'abandonna chez un couple stérile. Il se dit qu'avec eux, il serait sûrement plus en sécurité. Il ne cessa jamais de penser à son petit frère pendant toutes ces années. Quand il put avoir un travail et une carrière professionnelle en plein épanouissement...

Le récit s'arrêtait déjà, car la voiture d'Assil filait à une vitesse folle.

Soudain, Fahil entendit la porte s'ouvrir et ses parents entrer. Il se précipita de fermer le livre, le fourra dans un tiroir de son bureau et sortit ses documents et cahiers. Il fit semblant de faire ses devoirs et d'être concentré lorsque ses parents le saluèrent. Plus tard, toute la famille dîna ensemble. Fahil paraissait inquiet et très anxieux. Ses parents attribuèrent cela à la pression du lycée. Une fois qu'il eut fini son dîner, il retourna se cloîtrer dans sa chambre où il trouvait la paix. Dans la soirée, il entendit les pas de ses parents dans le couloir lorsqu'ils se dirigeaient vers leur chambre. Comme il tenait le livre dans ses mains, une fiche de renseignements apparut devant ses yeux, il lut:

Noms: Tarabli, Yani

Prénoms: Fahd, Marie

Statut: Mariés

Histoire/secrets: Les deux se rencontrèrent à l'université, c'était l'amour fou dès le premier regard. Ils décidèrent de se marier dès la fin de leurs études. Pendant les trois premières années de leur mariage, ils ne cessèrent de voyager. Peu importait où ils allaient passer la nuit ou quel serait leur prochain repas, leur amour les nourrissait

mutuellement, ils étaient complémentaires en tous points. Puis l'envie leur prit d'avoir un enfant. Ils essayèrent pendant des mois et des mois, les visites interminables chez les docteurs, les coaches, les psychologues, tout y était passé mais en vain.

Leur mariage souffrait de toutes ses complications, les deux se sentaient coupables de ne pas pouvoir réaliser le rêve de l'autre, les disputes s'enchaînaient et ils se trouvaient à la limite du divorce. Un jour, le fils d'un cousin éloigné est venu chez eux et les a suppliés de garder son petit frère. Ils remercièrent le ciel et prirent l'enfant en charge avec grand plaisir. Fahil était leur nouvelle raison de vivre, ils l'adoptèrent et le considérèrent comme leur propre fils. Ils s'assurèrent qu'il ne manquait jamais de rien. Ils lui portèrent un amour inconditionnel même s'ils savaient que le jour de la séparation viendrait inévitablement. Ils ont choisi de profiter de chaque instant à ses côtés.

Fahil referma le livre très lentement, méditant chacun des mots qu'il venait de lire. Il réfléchissait à comment il devait réagir mais aucune réponse ne lui venait à l'esprit. Comment pouvait-il aborder son adoption avec ses parents alors qu'ils ne lui avaient pas dit et qu'il l'avait découvert à partir d'un livre magique? C'était totalement inconcevable. Ce genre de choses ne se passait que dans les romans ou dans les films normalement, et voici que sa vie était complètement retournée. Il n'était pas triste, il était reconnaissant envers ses parents adoptifs et curieux de connaître son vrai frère. Il se préparait à dormir en se disant que la nuit portait conseil, quand la sonnette de la porte retentit. Le son strident resta accroché dans le silence de la maison. Il entendit les pas de ses parents dans le couloir et décida de se lever à son tour. Leurs visages étaient marqués par le sommeil et pour la première fois il remarqua qu'ils ne lui ressemblaient absolument pas. Ils avancèrent vers la porte, tournèrent la serrure et ouvrirent. C'était Assil. Il se tenait au pied de la porte, le regard exténué, les bras ballants et son costume totalement détrempé. Les événements avaient pris place dans une ambiance très étrange. Dans un silence lourd de sens, Marie au bord des larmes le fit entrer. Il se déchaussa, resta debout un moment, regardant attentivement Fahil. Il n'osait pas lui parler pensant qu'il ne le connaissait pas. Assil prit une chaise, s'assit et contempla

l'environnement où avait grandi son frère pendant tant d'années. La mère fut la première à prendre la parole:

-Fahil mon chéri, je comprends que ça va être très dur à vivre et à entendre, mais je veux que tu m'écoutes jusqu'au bout et que tu ne nous juges pas.

Elle lui relata alors la même histoire que le livre d'une voix chevrotante entrecoupée par des hoquets de sanglots. Elle lui présenta Assil comme étant son frère.

Les deux allèrent à la rencontre l'un de l'autre. Assil ressentait un soulagement indicible d'avoir retrouvé son petit frère et Fahil ressentait la paix et la protection dans les bras de son grand frère.

Je suis d'humeur bien joueuse aujourd'hui alors je ne vais pas aller plus loin dans mon histoire. Toutes mes histoires ont des fins heureuses, je tiens à vous le dire. Il n'y a rien que je hais le plus au monde que les fins tristes. Alors je laisse chacun d'entre vous, chers lecteurs, imaginer la fin qui lui convient. Je vous prie de ne jamais oublier cette ombre conteuse, car si je n'existe plus dans les esprits, je disparaïs.

Devenir Flaubert

Une nouvelle fois, Gustave se dirigeait comme à son habitude vers son lycée, passant une nouvelle fois-ci par son quartier qu'il connaît malheureusement trop bien. Il avait l'habitude d'écouter les petits enfants jouer au loup ou encore de croiser presque tous les jours la vieille dame de la boutique de bijoux ; souvent, Gustave souhaitait découvrir quelque chose de nouveau, quelque chose qui l'époustouflait et qui le laissera bouche bée. Mais plus les jours passaient, plus il se rendait compte que cela risquait de n'être qu'un rêve lointain. Du moins, c'est ce qu'il croyait avant de trébucher, ce qui le réveilla de ses rêvasseries... Il était enfin arrivé à l'endroit qu'il détestait le plus au monde, la source de son ennui ahurissant. Baissant les yeux nonchalamment pour observer ce qui l'avait ramené à la réalité, il fut surpris de remarquer que ce n'était qu'un livre.

Gustave jeta un regard à droite, puis un autre à gauche, vérifiant les alentours avant de prendre l'écrit poussiéreux dans ses mains. La couverture l'attira immédiatement, ce qui n'était jamais arrivé au noiraud. Elle semblait représenter un roi, assis sur son trône, et à ses côtés se trouvait un jeune homme, en costume de chevalier. Il détailla avec ses yeux chaque recoin de l'illustration, tant elle était jolie. "*MACBETH*" était le nom de ce roman hasardement trouvé par ce jeune lycéen. Flaubert pivota sa tête vers la grande horloge de son établissement ; le retard le guettait et s'il ne se dépêchait pas, il allait passer un sale quart d'heure autant au lycée que chez lui.

Les heures défilaient lentement et le jeune étudiant n'avait envie que d'une seule chose, rentrer chez lui. Le professeur de philosophie bavardait sans cesse à propos de sujets divers et variés qui n'intéressaient point Gustave. Soufflant un bon coup, il passa sa main dans son sac et en ressortit le livre trouvé auparavant. Effectivement, pris de curiosité, Flaubert avait ramassé et gardé Macbeth. Il ouvrit doucement le livre et tomba nez à nez sur la première page, avec inscrit en grand, en gras et en italique le titre. Immédiatement, il défila les pages, tant il était impatient de découvrir ce que renfermait cet écrit qui l'intriguait autant. Il fut surpris de la manière dont les mots se suivaient si fluidement, de la beauté de ceux-ci, et surtout de l'intrigue

révlée dans la préface. Le cours ne l'importait plus du tout, Flaubert avait l'impression d'être sur un nuage, de vivre dans sa tête, il ne pouvait s'arrêter de continuer à lire, ses yeux se portaient attentivement sur chaque phrase. Il était obnubilé, complètement accro à cet écrit qu'il venait de découvrir il y a quelques heures.

La sonnerie résonna dans toute la salle, ce qui fit que le jeune homme sursauta en levant le regard. Cela marquait la fin de la matinée, qui était passée pour la première fois aussi rapidement. Gustave se dépêcha de ramasser ses affaires, son ventre commençait à gargouiller de faim et son lit l'attendait bien au chaud chez lui. Il n'oublia évidemment pas de prendre sa nouvelle découverte du mois, et fila aussitôt. Flaubert reprit la même route que le matin, mais cette fois-ci étrangement le chemin ne fut guère inintéressant. Le lycéen tenait et lisait l'écrit tout en regardant les alentours, il essayait d'identifier chaque personnage à une personne qu'il croisait, il imaginait être dans les lieux et scènes décrites dans le livre, tout semblait beaucoup plus dynamique. Enfin, il rentra chez lui, bien content ce qui choqua les parents de celui-ci, se demandant s'il était devenu fou tant il ne tirait jamais une tronche heureuse. Il s'enferma dans sa chambre après avoir mangé, et quelques dizaines de minutes plus tard sa mère entra en panique dans sa chambre.

- Gustave ! Mais enfin, cela fait 10 minutes que je t'appelle sans cesse, tu vas arriver en retard pour tes cours de l'après-midi ! Cria la dame âgée, secouant ses bras dans tous les sens d'agacement. Elle remarqua un livre dans les mains de son fils, mais ne posa pas plus de questions que ça, elle était stressée au plus au point et l'insouciance du jeune homme l'énervait davantage.

Flaubert Gustave se contenta de hocher la tête et d'un mouvement de bras il posa son livre sur la table de chevet contre son gré, il se leva, enfila ses chaussures et cette fois-ci, il fit le trajet avec sa génitrice. Le bruit de leur pas semblait être les seuls résonnant dans la rue. Pourtant, il était treize heures, l'heure du déjeuner et la ruelle devait pourtant être remplie. Le brun se dit que c'était sûrement dû au fait que presque tous les étudiants mangeaient dans leur établissement scolaire.

- Dis-moi, fiston. Pourquoi souriais-tu lorsque tu es rentré plus tôt ? Cela semble étrange comme question, mais jamais ne t'ai-je vu aussi épanoui, questionna la mère au lycéen, haussant le sourcil droit.

- J'ai retrouvé un livre. Il me plaît, c'est un sentiment que je n'ai jamais ressenti auparavant, mère. Répliqua-t-il, expliquant honnêtement son appréciation pour *Macbeth*. Sa mère acquiesça, fière que pour une fois, son fils trouva un passe-temps, ne se doutant pas que cela risque de prendre une ampleur beaucoup plus importante qu'une simple passion.

Ils arrivèrent finalement, et le jeune homme rejoignit aussi vite sa classe. Deux heures passèrent bien lentement, et arriva le moment qui marquera Gustave pendant un long moment : L'heure des maths. Complètement sur la lune et avachi sur son dossier de chaise, le lycéen ne fit que répéter sans cesse que les cours de maths ne servaient à rien. "Mais que s'est-il bien passé dans la tête de celui qui a découvert les maths?!" Se questionna-t-il, jouant avec son stylo plume. Malheureusement, cela attira l'attention de son professeur, agacé de cet élève qui n'avait jamais fourni aucun effort dans ses cours. L'adulte haussa le ton et dit ce dont Gustave est habitué, une leçon de morale. Mais cette fois-ci, ça ne s'est point passé comme d'habitude.

- Jeune homme... Ceci fut la fois de trop. Ramassez vos affaires et rendez-visite à la proviseure ! Commanda le professeur, sur le point d'exploser de nerfs.

C'était la première fois que Gustave réagissait à une remarque des plus vieux que lui, il ne voulait guère de problèmes chez l'administration, la dernière fois qu'il en avait eu il avait risqué l'exclusion et ses parents lui avaient bien fait comprendre que s'il recommençait, c'était fini pour lui. Stressé, il ramassa tout de même ses affaires à une vitesse folle avant de filer de la salle et de descendre les marches. Pendant les courtes secondes qui semblaient être une éternité à parcourir les escaliers, Flaubert se demandait quel genre de punition pouvait-il recevoir cette fois-ci. Pourvu que ça ne soit pas une exclusion, car cela marquerait vraiment l'arrêt de mort du jeune homme.

Il poussa la porte menant vers le bureau de la proviseure, et la dernière chose qu'il put imaginer se produisit. Il se tenait devant les deux chaises supposées être vides, sauf que ses parents remplissaient les sièges. La proviseure souriait narquoisement, comme si elle se préparait à faire un sortilège diabolique. Elle demanda à l'étudiant de s'asseoir au milieu de ses deux parents, et juste en face d'elle.

Il commença à penser à toutes les potentielles éventualités. Pourtant, il était clair que si ses parents avaient été invités à siéger sur ces deux

morceaux de bois, c'est que cela n'annonçait rien de joyeux. Titillant légèrement sur place, Flaubert attendait les premiers mots de la dame source de cette convocation.

- Madame Flaubert, Monsieur Flaubert, votre fils est renvoyé pendant 3 jours, commença-t-elle, définissant tout de suite la couleur de ses prochaines phrases. Comme le lycéen l'imaginait, c'était une mauvaise nouvelle.

Il n'était point choqué, mais ses parents, ce fut totalement le contraire : Son père était rouge de colère et semblait pouvoir exploser à n'importe quel moment, lui qui a toujours voulu que son descendant prenne sa relève, il n'en pouvait que rêver après une déception pareille. Sa mère, cependant semblait plus calme mais sur les nerfs tout de même tentant de convaincre son mari à ne faire aucun geste qu'il pourra regretter. Ils attendirent quelques secondes avant que la proviseure reprenne la parole, sûre d'elle et fière de ses effets.

- Ses résultats sont de plus en plus mauvais, et il ne prête aucune attention au cours. Nous ne voulons pas d'un étudiant ne souhaitant même pas étudier ! S'exclama-t-elle, prononçant une phrase paradoxale. Elle croisa les bras, et indiqua à la famille de rentrer chez eux, et de ne revenir qu'après que la sanction soit levée.

Ils s'exécutent sur place, Gustave restant à l'arrière de honte n'osant pas affronter ses deux parents, certes il assumait ne rien faire à l'école, mais cette principale de pacotille venait tout simplement de le ridiculiser devant ses propres tuteurs ! Le brun redoutait la punition qu'il recevra à la maison, et espérait au mieux, ne rien avoir. La famille Flaubert arriva à leur domicile plus rapidement que d'habitude, équipés d'une voiture. Le père, toujours aussi fou de rage traça son chemin vers sa chambre et claqua la porte, tandis que sa femme souffla un bon coup avant de poser ses coudes et sa tête sur un meuble à côté, soupirant longuement n'ayant aucune idée sur comment gérer cette situation.

- Gustave, monte dans ta chambre et réfléchis bien à tes actions, lui demanda-t-elle d'une intonation qui sonnait presque comme un ordre au vu de la fermeté de son visage crispé d'agacement. Évidemment, il s'exécuta sur place et monta les escaliers bizarrement suivi par sa mère. Une fois dépassant l'entrée de la pièce qui lui servait de chambre personnelle, le lycéen s'assied sur son lit dans le silence complet, présumant que sa génitrice allait lui dire quelque chose, ce qui ne fut absolument pas le cas car elle s'avança, lentement mais sûrement, et

prit le livre si précieux aux yeux de son fils, qui comprit immédiatement qu'il n'y avait plus le droit. Il attendit que Mme Flaubert sorte de la chambre avant de jeter un oreiller par terre violemment de rage, énervé de sa journée pourrie qui s'annonçait si mal.

Quelques heures défilaient et il ne pût trouver de quoi s'occuper, allongé en toile sur son petit lit à observer silencieusement le plafond. Soudain, il eut une idée.... Et s'il tentait d'écrire quelque chose également ? Il se leva en sautant légèrement, prit place sur son bureau et sortit quelques feuilles pour commencer. Et là, syndrome de page blanche. Absolument rien ne lui vint en tête, alors il essaya quelque chose de banal. Il écrit quelques lignes et les barre très vite, n'étant pas satisfait. Il continua, encore et encore et ne s'arrêta pas s'il n'était pas satisfait.

Madame Gustave faisait à manger, lorsqu'elle remarqua le silence étrange de son fiston. Elle monta donc pour vérifier que tout allait bien de son côté, et fut très surprise de le voir affalé sur sa table de bureau, des dizaines de feuilles éparpillés dessus et quelques vingtaines d'autres à la poubelle. Un sourire apparut sur ses lèvres, et elle décida de jeter un coup d'œil aux écrits, épatée que son fils fasse quelque chose de divers dans sa vie pour une fois. Elle quitte la chambre, veillant à ne pas le déranger ni à le réveiller de son sommeil, semblant très lourd.

Des heures passèrent aussi vite que la vitesse de la lumière et le dîner arriva finalement, toute la famille se rassembla autour de la table, tous un peu grincheux et énervés. L'un d'eux paniquait intérieurement, et comme vous l'aurez deviné, celui-ci était Gustave. Il s'assied calmement sur sa chaise habituelle, et prend la parole avant que nul ne touche à sa nourriture fraîchement préparée.

- Papa, maman, je dois sérieusement discuter avec vous. Je pense que l'école, ce n'est pas fait pour moi, du moins ça ne l'est plus. Je me suis découvert une passion, et je crois que je veux continuer dans cette voie là. S'il vous plait, aidez-moi à m'épanouir dans l'écriture et surtout, la lecture. Je comprendrais que vous ayez besoin de temps pour digérer cette décision, mais je suis sûr de moi, avoua le jeune homme pris d'émotions et marquant une pause afin de ne pas brusquer ses parents. Devenir médecin, chirurgien ou mathématicien, ce n'est pas dans mes plans. Même si je viens de découvrir l'art qu'est la lecture, je suis complètement ébahi par la beauté de celle-ci. Je ne serais pas heureux,

si ce n'est pas le domaine dans lequel je travaille. Merci de me comprendre, encore une fois s'il vous plaît.

Ses parents, la bouche grandement ouverte et les yeux écarquillés peinent à croire une seule seconde à ces mots... Et c'est ainsi que démarre l'aventure du grand Flaubert Gustave : Devenir écrivain.

Grande évasion

L'année scolaire vient de reprendre. F. passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, F. trouve un livre par terre, il regarde la couverture en espérant trouver des indications sur la nature du livre. Quelle surprise de trouver à la place du titre une série de caractères incompréhensifs et étranges. Tout aussi étrange que cela puisse paraître, le reste de l'ouvrage ne présente aucun signe, aucune étiquette, pas d'auteur, pas d'éditeur, pas d'illustration, juste ces symboles noirs au milieu de cette couverture blanche, légèrement désaxée, donnant une sorte d'impression hypnotique. Toute autre personne aurait été interrogée par la nature de cet objet mystérieux, toute autre personne aurait décidé de l'ouvrir et de mieux l'examiner afin de comprendre le fonctionnement de cet artefact. Mais, F. n'est pas comme les autres, il est différent. C'était déjà un miracle qu'il se soit arrêté pour regarder un objet entravant son chemin, habituellement, il l'aurait tout simplement enjambé dans une grande foulée.

Les foulées, ça oui, il connaissait, les livres, un peu moins. Ce n'était en effet pas un si bon lecteur, enfin plutôt il n'était pas bon dans grand-chose. Un peu dans les jeux vidéo, même s'il s'en lassait rapidement, un peu en sport même s'il détestait sortir. En réalité, les deux choses qu'il aimait réellement faire étaient manger à outrance et ne rien faire. Sa mère lui disait toujours que quand il ne mangeait pas, il dormait et vice-versa. Déjà enfant, il haïssait plus que tout partager son goûter avec ses camarades, haine persistante encore aujourd'hui pour toute chose qu'il devrait partager : que ce soit un stylo ou une feuille double, jamais il ne prêterait quoi que ce soit à quiconque, il préférerait garder pour lui ses affaires et s'y attacher farouchement. Même son argent de poche, il le gardait bien au chaud dans un tiroir : c'était un harpagon de la pire espèce. Mais le pire dans tout ça, le pire, c'est qu'il se plaignait continuellement de tout, éternel insatisfait, il était désirant de toujours

posséder ce qu'il n'avait pas. Toujours jaloux de quelqu'un, regardant les choses avec envie, voulant se les accaparer et se mettant toujours dans des colères noires s'il ne parvenait pas, par quelques malices, à ses fins espiègles.

En fait, toutes les personnes qui avaient osé le contredire, dans sa tête, avaient fait de lui quelqu'un qui avait toujours raison et qui refusait d'admettre ses fautes : il était présomptueux. Mais revenons à notre histoire. En pleine heure de permanence, contre tous ses principes de paresse absolue, F. décida de gentiment rapporter le livre aux objets trouvés, plus que par gentillesse, c'était parce qu'il aurait de toutes façons dû s'y rendre pour récupérer son pull. Une grande surprise, peut-être un signe, qui sait. Il regarda autour de lui au cas où se serait manifesté le propriétaire de l'objet qu'il tenait dans sa main gauche mais après n'avoir vu personne il débuta sa marche après un long soupir. Ses jambes étaient lourdes, il était fatigué. Il n'avait en effet que très peu dormi les nuits précédentes : se laissant en effet emporter par la folie nocturne, qui chaque fois, mène l'adolescent dans un tumulte de déception, à travers des envies condamnables, dans une quête perpétuelle d'assouvir un plaisir malin.

Il fut surpris par l'absence totale d'autres individus autour de lui lors du trajet menant à sa nouvelle destination. Accablé par cette solitude insupportable, et cherchant une quelconque évasion, il s'arrêta finalement après une bonne vingtaine de pas et s'assit sur un banc placé juste à sa droite, dont il ne se rappelait même pas l'existence. C'est alors enivré par une force mystérieuse et prit d'une étrange douleur à la tête, suppléée de vertiges, qu'il se permit une pause dans laquelle il s'accorda quelques secondes de répit sous le noir absolu de ses paupières. « Quelques secondes de repos ne me feront pas de mal » se dit-il au moment où le soleil à son zénith le percutait de plein fouet. La force des choses fit que de légères gouttes de sueur parcouraient sa joue, menées tant par la chaleur de cet astre brûlant que par sa fièvre montante, elles devenaient visibles et s'affirmaient toujours plus sur son visage. Ne les sentant pas, il glissa peu à peu vers une position toujours plus allongée s'oubliant complètement et oubliant aussi le précieux carnet logé dans sa main gauche qui pendouillait dans le vide

au-delà du banc. C'est on ne sait trop combien de temps après qu'il se réveilla brusquement, attaqué par on ne sait trop quel démon équin le faisant se redresser immédiatement dans un cri sourd resté coincé dans sa gorge. Après quelques secondes, transporté vers on ne sait trop quelle dimension, il reprit ses esprits et sa capacité à raisonner. Ces quelques secondes d'absence passées, F. se souvint de sa quête qu'il avait suspendu. C'est alors, la tête toute tournicotante, qu'il s'aperçut n'avoir plus rien dans sa main la plus faible. Tout sinistré par cette sensation de vide, il essaya tout d'abord de raisonner de façon rationnelle. On ne sait quel diable il avait aperçu mais son cerveau semblait ailleurs, il n'avait plus aucun repère dans cette école qu'il connaissait pourtant si bien. Quand il regardait autour de lui, tout lui semblait bien étrange mais rien n'était si différent. Tout était simplement « bizarre » comme il se l'était plusieurs fois répété. Le livre lui revint subitement à l'esprit. Convaincu de l'avoir fait tomber juste en bas, il le chercha sous le banc en se suspendant sous le siège se maintenant avec ses doigts. Mais, à sa grande surprise, rien.

C'est alors paniqué, pensant avoir perdu la seule chose qui avait occupé sa journée qu'il bondit promptement du banc, avec une vigueur miraculeusement retrouvée. Il chercha alors activement le livre, d'abord debout, parcourant du regard le paysage autour de lui, puis à la hauteur du buste, du bassin, des genoux et enfin des pieds en répétant ce même geste fastidieux de tournoiement autour de lui-même. C'est une fois arrivé au plus bas, au dernier tour de disque de sa discrète chanson qu'il aperçut son précieux qui s'enfonçait dans les broussailles un peu plus loin. Pris d'un fort enthousiasme, il se dirigea vers le livre, complètement euphorique, sans s'apercevoir que quelque chose clochait. En chemin, marchant vers le livre, il saisit sa rationalité défaillante pour s'expliquer comment cet objet était arrivé aussi loin, et malgré les quelques doutes qui le parcouraient, il trouva une explication logique à toutes ces étrangetés : « C'est impossible que le livre se soit déplacé tout seul, ça ne marche pas un livre ! J'ai sûrement dû pendant que je dormais et que mon bras pendouillait comme une pendule le faire tomber et dans un certain élan, sur le mauvais bord il a dû... rouler jusque-là... ». Après quelques instants de marche, malgré ses foulées toujours plus longues, ce maudit livre, comme il l'appelait déjà, ne semblait pas se rapprocher et au contraire s'éloignait. F. se mit

alors à courir dans cette profonde forêt voisine de son lycée qu'il n'avait jusqu'à lors jamais remarqué. Pendant qu'un crépuscule plus que précoce s'installait, on entendait déjà une chouette hululer. Complètement déboussolé par la fatigue, il crut apercevoir quelque chose qui tirait le livre. Il accéléra alors, s'approcha et vit une souris qui s'employait corps et âmes à le déplacer. Sans rien trouver de particulier, restant coincé dans sa rationalité absurde, il ne fut pas non plus surpris d'entendre cette souris parler, croyant dur comme fer que ce n'était que des hallucinations. Une fois assez proche du livre pour s'en saisir, après dieu seul sait combien de temps, il le prit et sans se poser de questions sur la raison pour laquelle il dû le tirer avec une grande force des griffes de cette souris qui lui marmotta il ne sait quelle malédiction, il se retourna en arrière avec son précieux livre. Ce n'est qu'une fois perdu dans une forêt dans laquelle il avait pénétré, la nuit presque tombée, qu'il se rendit compte qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, il paniqua, eut une forte crise et ne sut absolument pas quoi faire au point de laisser s'écraser contre le sol le livre.

N'ayant aucun repère, il voulut prendre son téléphone qu'il gardait habituellement dans sa poche, mais il la sentit vide, dépendant de ce dernier, sa panique s'accentua, il regarda autour de lui et ne vit qu'une profonde forêt. Il ne comprenait ni où il n'était ni comment il y était arrivé. Il commença à vraiment paniquer, son souffle et son pouls s'accélérent, il ne lui restait plus qu'une solution en tête : retourner voir la souris. Selon lui, vu qu'elle portait un livre, il se disait qu'elle devait sûrement parler donc il repartit à sa recherche et la retrouva au même endroit comme si elle l'attendait. Il s'approcha et lui demanda qu'est-ce qu'il faisait ici, perdu dans la nature, après quelques secondes de réflexion, il se rendit compte qu'il venait de parler à une souris, il crut devenir fou. Tout à coup la souris lui rétorqua : "Je te vois, t'entends, te sens mais tu m'embêtes", de ce pas elle reprit le livre et continua son trajet. F. encore sous le choc décida de la suivre, il savait qu'il avait encore une tonne de question à lui poser dont le fait de comment ça se faisait qu'une souris puisse parler. Sa question la plus importante, du moins celle qui trottaient le plus dans sa tête, c'était comment pouvait-t-il rentrer chez lui. La souris en plein effort physique lui dit qu'elle l'aiderait à retrouver son chemin que si en échange il l'aiderait à ramener son livre là où elle doit le ramener. F ne sachant pas si son

cerveau lui jouait des tours, il acquiesça à la proposition. Leur « mésaventure » comme il l'appelait déjà, commençait à se faire longue, F. était fatigué, il avait envie de s'arrêter, la souris lui expliqua que tout ce qui se passerait ne serait que bénéfique pour lui et qu'il devrait l'écouter.

F. ne comprenait pas trop le rapport avec le fait qu'il était fatigué lorsqu'il vit un petit chiot couiner sur le côté du sentier. Il courut lui faire des papouilles et demanda à la souris s'ils pouvaient l'emmener, il avait une envie débordante de le rapporter chez lui. Elle lui demanda à son tour sans répondre s'il ne connaissait pas quelqu'un ou plutôt quelqu'une qui avait un être semblable à celui-ci, lorsqu'il se remémora que son ancienne petite copine avait la même race de chien. De plus on pouvait remarquer la présence d'un collier autour de son cou signifiant qu'il avait bel et bien un maître, celui-ci arriva d'ailleurs en courant, c'était une petite fermière qui cherchait son petit Médor de partout. Comme cadeau de remerciement elle leur offrit une carotte, seule chose qu'elle avait sur elle. F. rangea donc sa carotte dans sa veste au cas où le trajet serait beaucoup plus long que prévu. La fermière l'interpella, les joues toutes rouges, elle lui donna un post-it avec son numéro de téléphone et repartit en courant, F., ému, plia ce post-it en quatre et le plaça dans la petite poche à l'arrière de son pantalon. A vu d'œil, de là où ils avaient quitté la fameuse fermière et son chiot, se trouvait une grande clairière illuminée, F. courut s'y rendre, il voulait absolument voir de la lumière, abandonnant donc la petite souris qui dut suivre le rythme à toute vitesse. Une fois arrivé il prit une grande bouffée d'air qui lui fit un bien fou, à peine s'était-t-il reposé qu'une chèvre s'avança vers lui, marchant avec un pas qualifiable de plus qu'étrange. La souris expliqua à F. qu'elle était en train de lui faire des avances, choqué, il ne savait pas s'il devait prendre cette luxure au sérieux, il réfléchit deux minutes histoire d'essayer de retrouver raison, sans réussir. Il se dirigea alors vers la chèvre et lui fit comprendre la sottise de ses actes, que ce sont deux espèces vivantes différentes non reproductibles, elle prit conscience de tout ça, se calma et trotta honteusement se cacher derrière un buisson. Après s'être reposés ne serait-ce que quelques instants, ils continuèrent leur mésaventure, suivant le même sentier que depuis le début. Pour faire passer le temps, F. avançait à cloche pied, faisait des jeux avec ses pieds, fermait les yeux espérant que le

temps passe plus vite lorsqu'il se heurta contre une chose au milieu du passage. Il ouvrit les yeux et vit un âne endormi au milieu du passage, qu'ils ne pouvaient d'ailleurs éviter vu l'envergure de la bête. De plus il se trouvait des sortes de petits précipices à ses côtés, F. hurla, tira sa queue, le pinça, mais l'âne paresseux avait une flemme que l'on aurait pu qualifier de magistrale.

La souris proposa à l'âne de les laisser passer en échange d'une carotte, l'âne ayant entendu cette proposition se leva promptement. Or F. ne voulait pas donner sa carotte étant le seul repas qu'il avait pour la route. Après quelques minutes de négociations, F. céda la carotte au vieil âne qui lui proposa son oreiller en échange. Ils tracèrent donc leur route, F. portant la souris et le livre sur l'oreiller pour aller plus vite, son ventre gargouillait, la faim montait dans son cerveau, ses muscles avaient besoin d'énergie. Toujours en avançant les yeux rivés sur le sentier, il vit un animal marron bouger derrière un tronc, il posa l'oreiller au sol et s'avança vers l'arbre en question. Il entendait des bruits de mâchoires, il fit le tour prudemment et vit un singe assis avec une caisse remplie de bananes. Plus il approchait de l'hominidé, plus celui-ci s'écartait avec sa caisse, F. lui quémanda une banane, il avait super faim, or le singe refusa. F. s'agenouilla, et commença à parler dans le vide en disant qu'il faudrait prendre conscience de l'importance du partage, il expliqua son aventure avec l'âne, le fait qu'il ait fini par lui donner sa carotte. Le singe ayant ouï tous ces épisodes lui tendit malgré son avarice une banane, puis une autre, puis toute la caisse, F. emporté par la gourmandise s'en gointra et finit par avoir un mal de ventre extrêmement violent. Pour le réconforter, le singe donna à F. une des choses qu'il gardait précieusement dans sa cachette secrète qui n'était autre qu'un ours en peluche avec un pull en laine tricoté. La souris se moqua mais F. accepta le cadeau en faisant son plus grand sourire. En somme, il portait désormais l'oreiller, ce nounours et le livre. Ils avancèrent en suivant le même sombre et long sentier, depuis le début de leurs péripéties, il sentait d'ailleurs que le degré de l'humidité se faisait ressentir de plus en plus. En effet il ne le savait pas mais il se situait actuellement dans les zones les plus profondes de la forêt, plus il avançait, plus il s'enfonçait dans un gouffre de non-retour. Quelques centaines de mètres plus loin, il avait l'impression que la terre se liquéfiait sous ses pieds, en effet ils avaient atteint la zone la

plus marécageuse, pleine de vase, de boue liquide : plus il avançait, plus il avait l'impression de s'enfoncer tandis que la souris, elle, marchait sur ces surfaces sans se poser quelconques questions. Il préféra ne pas penser au négatif et resta optimiste en ne perdant pas de vue le chemin tracé.

Tandis que les deux être marchaient, ils entendirent quelque chose gémir dans le noir devant, le bruit devenait insupportable au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient au point de leur faire des acouphènes : telles celles que l'on a lorsqu'une explosion a lieu à proximité. Au niveau de la bête, la faible luminosité ne les aidait pas à voir qu'est-ce qui était caché dans cette boue, leur odorat leur permit de confirmer la présence d'un porc. F. n'en pouvait plus du bruit qui lui montait au cerveau et le déstabilisait, il s'approcha de la bête et comprit qu'elle était malade du fait de la taille de son ventre et de la nourriture dans laquelle elle était allongée. Sa colère augmenta en voyant que le porc gémissait à cause de sa gourmandise, il posa le nounours et le livre, prit l'oreiller dans ses deux mains, avança jusqu'à être à portée de la bête, souleva sa tête et plaça l'oreiller de sorte à ce qu'elle s'endorme. Le plan fonctionna extrêmement bien : le porc se retourna et s'endormit instantanément. Le porc ayant bougé, il laissa libre l'ancien endroit où il était allongé, il se trouvait dans ce trou une gamelle vide brillante, F. profitant qu'il se soit endormi s'en empare et rejoint la souris, espérant que la route ne tarderait pas à s'achever. Tandis qu'ils marchaient tous deux à pas reposant, il posa à la souris la question spéciale des petits enfants impatientes : « Quand est-ce qu'on arrive ? », celle-ci lui rétorqua qu'elle n'en avait point d'idée et que c'était la première fois qu'elle faisait ce chemin, F. perdit son sang-froid : il pensait être bien accompagné depuis le début, que la souris savait où elle allait, qu'elle avait déjà fait plusieurs fois ce trajet. Fâché contre la souris, il poursuivit sa route en boudant. Ils quittèrent d'ailleurs les marécages pour arriver dans un endroit encore plus sombre : on ne voyait dès lors plus que le chemin et plus rien aux alentours. Le stress monta chez F. qui entendait des ombres passées derrière lui, il fit part de ses impressions à la souris qui elle n'entendait et ne voyait rien du haut de ses dix centimètres. Le fait étant qu'il voyait juste : tout à coup un loup se jeta sur lui, tout colérique, c'était les premiers êtres vivants qu'il aperçut depuis un sacré bout de temps. Au lieu d'attaquer, le loup

demanda à F. s'il avait peur, F. ne s'étonnant plus qu'un animal puisse parler, et ayant en plus un égo surdimensionné, répondit que non, absolument pas. Le loup rentra dans une colère noire et sortit ses crocs lorsque F. assumait sa peur.

Il dit au loup que ça ne servirait à rien de s'énerver et qu'il y aurait sûrement une autre solution : en effet patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. Il lui tendit l'ourson en peluche, la présence de la laine sur celui-ci apaisa le fort caractère du loup qui commença à le mâchouiller et jouer avec tel un petit canidé. Profitant de cette opportunité, F. prit la souris sur ses épaules et avança sur la pointe de ses pieds le long du chemin. Au bout d'un petit moment, il aperçut une pointe de lumière, il reprit espoir et courut de toutes ses forces : au fur et à mesure qu'il avançait, la lumière s'approchait à grand pas. Lorsqu'enfin, il arriva devant un gigantesque arbre illuminé par le seul rayon de soleil qui passait dans cette zone de la forêt. La souris lui annonça qu'ils étaient enfin arrivés, F. pleura de joie, il en avait trop marre et savait qu'il n'aurait pas tardé à lâcher prise. Cerise sur le gâteau, un grognement profond se fit entendre. De derrière le tronc de cet immense arbre se dressa un lion majestueux, celui-ci prit la parole, se présenta d'un ton extrêmement narcissique et leur ordonna de faire demi-tour. F. n'ayant pas fait tout ce chemin pour rien, réfléchit à trouver une solution pour arriver à passer, il pensa qu'il suffirait d'annuler une seule de ses qualités pour le faire redescendre sur Terre, afin qu'il les laisse passer, mais comment, il cherchait encore. Une idée lui vint à la tête, sans trop savoir si elle fonctionnerait, il avait vu ça sur la toile, cependant c'était un bien gros minet qui se trouvait là. F. serra la gamelle avec ses deux paumes et chercha à trouver le rayon de soleil, lorsque celui-ci tapa sur la gamelle, F. le fit refléter sur le sol et l'amena jusqu'aux pattes du lion. Au début celui-ci ne prêta point attention à ces enfantillages, puis au bout de seulement quelques secondes il devint complètement gaga et poursuivit la lumière dans toute la plaine autour de l'arbre, F. parvint à faire tourner le roi des animaux et tourner en ridicule celui qui se prétendait infaillible. La souris profita de la distraction pour atteindre l'arbre et appela F. Il jeta la gamelle le plus loin possible dans une pente très inclinée loin devant et le lion la suivit.

F. se joint à la souris qui lui demanda son livre, à son tour F. lui demanda qu'est-ce que faisaient tous ces animaux dans la forêt, surtout que ce n'était pas du tout leur habitat naturel. Elle tira l'écorce de l'arbre et une petite clochette apparue devant un petit trou, revenons à nos moutons : elle lui répondit que les animaux qu'il venait d'affronter avaient tous une correspondance avec quelque chose de négatif et qu'il parvint à tout surmonter. F. ne comprenait rien au charabia que la souris venait de lui raconter, elle tira la ficelle de la clochette et sonna sans s'arrêter, F. lui posa des questions sans qu'elle ne réponde, le son devenait de plus en plus bruyant, il s'approcha de la souris lorsqu'une immense lueur blanche l'éblouit. Le bruit de la sonnerie retentit, il ouvrit les yeux, se leva du banc et retourna en cours tout en faisant tomber de son pantalon un petit bout de papier jaune.

Ici on rêve d'ailleurs et ailleurs on rêve d'ici

L'année scolaire vient de reprendre. F. passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire. Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour, dans la cour du lycée, F. trouve un livre par terre. Il le ramasse, regarde la couverture. A ses yeux, il y a parmi les ouvrages deux types de lectures : les livres récréatifs et les livres de réflexion, et il n'affectionne aucun des deux. Mais face à ce livre, il ressent quelque chose de spécial, lui faisant croire que celui-ci sera bien plus qu'un ensemble de mots à catégoriser. Un instinct lui souffle de soulever la couverture et de se nourrir de ces mots, un cri sourd, presque muet, quelque chose de grandiose qui lui promet de longues heures de ce qu'il ne connaît pas encore. Il est époustoufflé par l'illustration de la couverture, qu'il trouve immédiatement d'une beauté et d'une singularité immense, sans pour autant pouvoir l'expliquer. Elle représente un champ de fleurs, traversé par un sentier sur lequel avance une jeune femme vêtue de dentelles bleutées très délicates. C'est ce que font les maisons d'édition de nos jours, mettre sur les couvertures des livres de poche des œuvres singulières sans grand rapport la plupart du temps avec le propos de l'auteur. F. a souvent méprisé ces photographies, ces peintures, il en voyait dans le bureau de sa mère, des reproductions sans grand intérêt à ses yeux. Cette pièce qu'il avait scrutée des heures durant, il la connaissait par cœur, c'est là qu'il passait le plus clair de son temps, entre ici et ailleurs, pensées et absence de rêves. Craignant la fureur de sa mère s'il ne rentrait pas à l'heure, il prit vivement le chemin du retour, avec l'impatience d'en découvrir plus sur cet ouvrage miraculeusement mis sur sa route. Son enthousiasme fut rapidement rattrapé par des élans de fatigue, lui rappelant que sa routine l'attendait encore le lendemain matin.

Le jour passe doucement à travers les rideaux de sa chambre. Pas de volets, le même lever, à quelques minutes de décalage chaque jour, sans grand intérêt, tantôt clair, tantôt plus sombre, nuancé, mais jamais

trop franc. Il s'étire, prend un temps démesuré à se défaire de sa nuit, se dégage lentement des bras de Morphée. Sa mère l'attend comme chaque matin dans la cuisine, une pièce exiguë et sombre, éclairée seulement par deux petites lampes grésillantes et par la bonté de sa mère. Comme chaque matin, il prétexte le manque de temps pour s'éclipser plus rapidement, le lycée l'attend au contraire de sa vie. Il descend les petites marches de son immeuble, se dirigeant avec hâte vers le café. C'est un établissement rustique, décoré avec mauvais goût. Les murs se cachent sous des ornements en bois vieilli par le temps et les histoires, les vitres arborent une fine couche de buée, marquant une césure entre le monde extérieur et le petit café. Toujours les mêmes personnes, les mêmes habitudes, le même cappuccino. Dès son arrivée, le serveur lui dépose une tasse sur le rebord de la petite table ronde, un rituel de vieil homme qu'il s'acharne à entretenir, chaque matin. Le jour continue de se dresser derrière les baies vitrées, le tableau familier se peint petit à petit : les hommes du quartier d'affaires passent prendre leur boisson, une quadragénaire divorcée s'assoit à sa table, commençant dès sept heures à scruter les peintures du plafond, et Emile, le plus âgé, ici depuis probablement bien plus longtemps qu'on aimerait le croire, est installé devant son café fumant. F. finit sa tasse d'une traite, déjà trop en retard pour être en avance, il prend la route du lycée. Le même chemin, les graviers qui roucoulent sous ses chaussures, les premiers oiseaux qui croassent. La journée se passe, lente et vaine.

Il sort des cours parmi les derniers, fatigué, lassé de cette obligation présente depuis des décennies dans laquelle il ne trouve plus aucun sens depuis bien trop longtemps. Mais à quoi bon se questionner ? Des centaines de milliers d'élèves sont passés par là avant lui, et passeront sans doute après, il ne peut pas s'en plaindre et encore moins s'en révolter, alors il s'en contente. Avancer un pas après l'autre pour faire face à ses études lui semble facile maintenant qu'il s'est accoutumé à ce que cela ne l'intéresse pas. Pourtant il les voit ces passants, ces camarades, cette jeunesse éprise de passions, de rêves et de tourments. Il les observe depuis sa bulle, perché sur un rebord de balcon ou à travers les vitres du café et quelle étrange sensation de connaître parfaitement cette sphère sans en faire partie !

Dans son monde où les mois se succèdent de janvier à décembre, ce livre passe, croise son chemin et l'attend. F. croit au hasard, pas au

destin : encore une de ses facettes qui l'ennuie encore plus que cela ennue les autres. Mais il en est conscient, comment être intéressant aux yeux des autres alors que lui-même souffre de sa fade existence? Lui, il rêve de paillettes, de fêtes, d'arc-en-ciel même lorsqu'il ne pleut pas. Il aimerait que des feux d'artifices l'émerveillent, que les passions brusquent son quotidien, qu'il soit guidé par une rage sanglante de vivre et de ressentir, et malgré tous ses désirs, sans qu'il puisse l'expliquer, cela n'arrive pas. Alors F. patiente, il attend que sa vie lui tombe dessus et que brutalement du jour au lendemain tout lui soit offert. Qui sait : la maturité et le temps lui procureront peut-être ce bonheur rêvé. Il cherche dans le fond de son sac de cours le livre trouvé la veille : *Ici on rêve d'ailleurs et ailleurs on rêve d'ici* en est le titre. Il n'est pas un grand lecteur : un enchaînement de mots en lesquels il ne trouve pas de valeur lui paraît vide, et à juste titre. Il réfléchit au sens de tout ça : peut-être qu'il est temps de se laisser emporter par ce qui s'impose comme un coup du sort. Ce qu'il trouve ridicule avec ce fameux destin, c'est la dévotion que certains lui portent. F. éprouve du mépris envers ces personnes qui s'en remettent totalement à lui, et parfois, il s'en veut de ne pas y croire aussi et de rester passif.

Il décolle avec précaution la couverture, probablement vieillie par la pluie, pour découvrir une inscription délicate écrite à la main " À ma tendre Élisabeth". Qui était-elle? Pourquoi avoir abandonné ce livre qui lui était offert? Où l'aurait-elle perdu? Fallait-il qu'il cherche à le lui rendre? La morale aurait voulu qu'il se perde à la retrouver pour le lui rapporter, mais sa curiosité lui clame de le lire auparavant. Et qu'importe, une semaine de plus ou de moins, cette apparemment tendre Élisabeth pourra bien attendre. Les pages jaunies sont presque scellées les unes aux autres, à tel point qu'il craint de les abîmer, ne serait-ce qu'en ouvrant complètement le livre. Avec délicatesse, il déploie les premières pages, pour en découvrir les premières lignes. À la lecture de celles-ci, il s'ennuie, mais persévère. Il en veut à l'univers d'avoir provoqué cette rencontre si insignifiante, mais poussé par un instinct étrange, il poursuit. Les paragraphes s'enchaînent, puis les pages, si bien que de cette première lassitude se dégage un intérêt sincère : plus préoccupé par le temps, il apprend désormais à apprécier l'ouvrage. Épris par sa lecture, il s'y perd, de sorte que lorsque les derniers rayons du soleil chaud éclairent sa chambre il clôt le chapitre premier, celui intitulé "été". Il y a découvert l'histoire d'un voyageur

éperdument amoureux de ses rêves, qui se prépare à quitter sa terre natale en espérant se rassasier de ce que le monde a à offrir. Il commence à croire qu'effectivement, peut-être qu'il s'agit d'un peu plus qu'une simple coïncidence.

Le jour suivant, il se présente matinalement à sa mère d'une humeur charmante. Lui qui avait pour habitude de scruter la fenêtre d'un air rêveur lors de leur petit déjeuner se trouve métamorphosé. Il engage la conversation, elle qui attendait ce moment depuis des années, mère célibataire, endurcie par son divorce et les marques du temps, elle se renfermait petit à petit face à un F. trop silencieux. Elle avait toujours veillé à ce que son unique fils ne manque jamais d'amour, elle qui en avait tellement souffert, si bien qu'à force de le mater, il s'était conforté dans cette sphère familiale si sécurisante, s'empêchant lui-même d'en sortir. Alors ce matin-là, impossible pour elle de ne pas remarquer ce changement d'attitude soudain. Quelques jours s'enchaînent dans cette humeur joviale, qu'il vit intensément pour la première fois depuis longtemps.

A l'issue de ceux-ci, il se trouve face à une évidence : ces trois quarts de livre l'attendent sur son bureau. Au-delà des murs de l'appartement, la brume froide s'installe doucement, les temps changent, c'est le moment de reprendre l'ouvrage. Il passe la soirée sagement devant ces pages et une tasse de thé fumante, le voyageur entreprend son périple. Le personnage s'arrête dans des forêts aux couleurs orangées, prend le temps de vivre sa vie d'Homme, retourne aux sources. Il récolte les fruits de ses rencontres, se réjouit de sa liberté, est reconnaissant de ce que la vie lui offre. F. y découvre en plus d'un voyage géographique, une quête spirituelle. Cet homme est guidé par l'envie profonde de se retrouver, il devient de plus en plus conscient du monde auquel il appartient. Le thé s'est refroidi, F. s'endort sur les derniers mots du chapitre "automne". Au réveil, il est encore enveloppé par la profondeur des dernières lignes. A travers ce livre, il commence à réfléchir aux bénéfices d'une éventuelle introspection, peut-être que s' il s'ennuie autant du monde qui l'entoure, c'est qu'il en est le problème? Pertubé par cette idée qui lui semble désagréable, il s'éclipse de nouveau dans sa routine quotidienne, celle qui ne laisse que peu de temps à tous ces questionnements. Les jours se succèdent, et plus ils passent, plus F. trouve ses réponses, et un samedi matin, il se décide avec sagesse de reprendre sa lecture.

Dehors, il fait le genre de temps où l'on ne veut pas sortir, l'air y est glacial, le soleil ulcère la peau de par sa violence, les vendeurs de journaux se réfugient dans leurs échoppes. Sous une épaisse couverture, il s'installe : le chapitre est indéniablement plus long, tellement qu'il lui paraît interminable. Il prend connaissance ici des rêves et des désirs qui guident le voyageur. Il y décrit avec précision les paysages enneigés, les rencontres qu'il espère tant et celles qui le rebutent, ses envies de découvrir le monde, et la frustration de ne pas pouvoir dans l'immédiat. Les plaines sont noyées de glace, il devient impossible ne serait-ce de songer à les traverser. Alors il attend. Sa position statique lui devient de plus en plus insupportable, l'envie de reprendre son périple lui dévore l'âme. Mais dans cette attente interminable, il ne se résout pas à se lamenter, au contraire: il se prépare, il est sur des montagnes russes qui ne font que monter, en attendant de repartir de plus belle lorsque la nature le voudra bien. Il espère, prévoit, imagine, ordonne ses affaires et cartographie son futur itinéraire. Sur ces belles ambitions, F. achève la lecture de l'hiver. A voir ce que lui réservera le printemps. Bien qu'impatient de le découvrir, il repose le livre, se décidant à le reprendre le lendemain même.

Lorsqu'il se réveille le dimanche, il saisit l'ouvrage avec entrain et la ferme intention de le finir. Les pages craquèlent sous ses longs doigts, le dernier quart ne demande qu'à être découvert. Le chapitre du printemps s'offre à lui, quelques lignes évoluant en paragraphes, les premiers mots de la saison du renouveau s'enchaînent. Et puis... Plus rien. Seulement trois pages qui dénouées du reste ne sont qu'un vide de sens et une foule de mystères. F. feuillette les pages blanches, une quarantaine, toutes étonnamment vierges.

Le voyageur est parti, a pris son ultime chemin, laissant derrière lui quelques lignes inachevées et la soif de connaître la fin de son histoire. Le livre s'arrête là, sur quelques mots qui semblent avoir été griffonnés à la hâte sur le coin d'une table. Frustration, curiosité et consternation assènent un coup terrible à F.. Il ne comprend absolument pas la raison pour laquelle l'ouvrage s'arrête si brutalement, alors que le voyageur était sur une si bonne lancée. Ayant repris de plus belle son périple, n'ayant plus d'obstacle, pourquoi s'arrêter là ? Nous nous quittons tous

entre deux saisons, et lui était parti, comme si son égarement ne demandait qu'à être retrouvé.

Voilà une fin des plus inattendues que F. s'était préparé à lire, cela détonnait par rapport à tous les scénarios qu'il avait pu imaginer ces trois dernières semaines. Il ressent le manque, l'incompréhension et la rage se mêlent, la tristesse s'allie avec la frustration. Faute de pouvoir le vivre, il lui restait la lecture du printemps, et voilà qu'on le lui retirait, l'espoir d'une fête par procuration s'éteignait.

Entre la dernière page et la quatrième de couverture s'est glissée une ultime surprise. Une photographie à l'argentique, datée du 20 mars 1997. On y voit une jeune femme, les yeux rieurs bordés de noir, vêtue d'une robe de velours sombre, le genre que les hommes mal éduqués qualifient de provocateur, trop longue pour être grossière, trop courte pour passer inaperçue. Elle danse au milieu d'une pièce bondée, mais son aura repousse les autres protagonistes à environ un mètre d'elle. F. imagine la scène, il s'y voit presque, toujours cette bulle depuis laquelle il peut observer le monde, à la différence que cette fois, il aimerait pouvoir l'éclater, mais cela lui est impossible. Autour d'elle, les gens paraissent lassés de cette situation, ils portent en eux un ennui mortel, le lieu semble vieillot. Et elle, au centre, rit aux éclats en dansant sur la musique, insultant les regards méprisants de ceux qui ne comprennent pas comment elle peut s'amuser dans cet endroit si ringard.

F. retourne la photo, il y découvre une inscription à l'encre rouge carmin: "Merci Émile d'avoir mis ce livre sur mon chemin, bien à toi, Élixa". Il a la tête pleine de questions, sans réponses, tout se mélange dans son esprit : la réflexion de ces dernières semaines nourrie par cet ouvrage, la tendre Élixa, le mystérieux Émile qui s'amuse à placer ce livre sur la route de ceux en ayant besoin, le tout enveloppé de l'étrange sentiment qui nous saisit lorsque nous lisons les dernières lignes. Cette mosaïque d'idées lui fait tourner la tête. Et soudain, dans un éclair fugace, il comprend tout.

La fête, ce n'est pas ce qu'elle est, c'est ce qu'on en fait. En rêver est bien, mais n'est pas suffisant. Pour que la vie soit une fête, il faut la penser comme telle, elle ne se présentera pas sur nos chemins pour s'abandonner à nous. Il ne s'agit ni d'un coup du destin ni d'un travail acharné. Les rêveurs, nos auteurs, nous l'apprennent, la vie ne se présentera pas un doux matin à notre porte avec son lot d'imprévus et

de rencontres ; pour les vivre il faut les provoquer. C'est ce que le voyageur avait fait, il avait abandonné son ouvrage pour se lancer à la poursuite de ses rêves, trouvant ainsi le réel plaisir dans ce qu'il fallait vivre plutôt que dans ce qu'il fallait raconter.

Élisa devait retrouver son livre, Émile devait retrouver Élisa, F. prit la route vers le petit café.

Quatrième dimension

F. regarde l'heure.

17h 53

Il regarde droit devant lui. Chaque moment passé semble rappeler celui d'hier, et d'avant-hier, et celui de lundi dernier. Un silence atroce règne dans la salle, grâce auquel il peut entendre le son des montres de chaque élève. Ce sont des montres dites analogiques dont l'heure est indiquée par des aiguilles qui émettent des petits bruits.

Tic-Tac... Tic-Tac...

Les trotteuses sautent.

L'aiguille des secondes produit un bruit à chaque déplacement, car elle ne tourne pas de manière linéaire. "Elle *saute* chaque seconde sous l'effet d'un mécanisme de régulation." s'explique-t-il silencieusement. F. se rappelle bien des explications de son professeur de physique, mais surtout du sommeil qui le frappe à chaque cours auquel il assiste : Dans une montre à quartz, ce mécanisme est un oscillateur à quartz qui actionne un moteur provoquant le déplacement des aiguilles. Dans une montre mécanique, c'est le balancier qui sert de régulateur. Plutôt simple comme mécanisme.

F. regarde l'heure une deuxième fois.

17h 54

Il examine précieusement la salle dans laquelle il se trouve, et ne néglige aucun détail. La montre automatique que porte son camarade, dont il ne connaît plus le nom, fait plus de bruit que celle des autres élèves. F. se rappelle qu'il existe également un bruit mécanique provenant du rotor dans les montres automatiques qui ne tirent pas leur énergie d'une pile mais du mouvement du corps. En pleine réflexion, il est tiré de ses pensées par la sonnerie annonçant la fin des cours.

F. regarde l'heure précipitamment une troisième fois.
17h55

En une fraction de seconde, il se redresse, range ses affaires, et quitte la salle de cours en se dirigeant vers les escaliers qui l'attendaient au bout du long couloir de Bossuet-notre-dame.

Enfin sorti, il se retrouve dans la cour du lycée, et s'avance vers le portail à peine ouvert, avec comme seul camarade un cartable qui lui sert de bouclier face aux précipitations verglaçantes qui frappent la capitale. Son parcours est interrompu lorsqu'il perçoit de loin un objet qui lui semble familier. Il s'en rapproche :

Un bento ?

Non.

Un manuel ?

Pas vraiment.

F. se penche vers les gradins blancs et ramasse ce qui semble être un livre. Il regarde la couverture, et tant l'apparence du livre ne lui donne nullement l'envie de lecture, il le trouve étrangement intéressant. L'état du livre traduit son usage quotidien, mais malgré les coins et les bords de la reliure extérieure très usés, la qualité du papier à peine jaunis et l'imprimerie du texte restent intacts. Sur la couverture se trouvait une photographie noir et blanche. F. trouva qu'elle n'avait rien d'exceptionnel. Jolie, certes, mais atrocement banale. Elle représentait une forêt prise de pleine nuit. Les hauts arbres s'étendaient à perte de vue et la lune rayonnait sur le bois où posait un petit groupe de personnes de diverses tailles, âges et couleurs. Ils arboraient tous un énorme sourire et se tenaient bien droit devant l'appareil. Leurs visages enjoués et leurs airs avenants avaient séduit F qui décide de ramener le livre chez lui, sans vraiment vérifier son contenu.

Arrivant chez lui, F. se met à feuilleter le fameux livre avec soin et attention. Il remarque qu'au bord de chaque page se trouve une date. Allant du 20 juin 2019 au 12 janvier 2021, il comprend rapidement qu'il s'agit d'un journal intime. En toute honnêteté, F. ne se soucie guère du respect de la vie privée d'autrui et commence à lire, mot à mot, page par page, les mots si joliment écrits d'une prénommée Assayah.

Tic-Tac... Tic-Tac...

20h04 s'affiche sur l'horloge murale.

Voilà 16 ans que je suis morte.

Morte de n'avoir rien ressenti.

Morte de n'avoir rien vécu.

Morte d'une maladie que je ne peux pas nommer.

Voilà 16 ans que je me réveille tous les jours à 6h30,

16 ans que je prends le train à 7h42, avec comme seule différence quotidienne le retard de ce dernier.

Seize longues années.

L'habitude est une étrangère qui a su bâtir sa maison dans notre pays

Certains y trouvent un étrange confort, d'autres en deviennent fous.

Moi, j'en deviens folle.

F. arrête soudainement sa lecture, perplexe à l'idée de continuer. Lui qui a toujours la tête sur les épaules, voit son esprit se perdre à la lecture de ce passage. Il se demande comment cette jeune inconnue a su mettre des mots si frappants sur une émotion inconnue, si forte qu'il n'a jamais su la décrire. Peut-être ne voulait-il pas la décrire, ou peut-être refusait-il de l'accepter. F. n'avait pas l'habitude de ressentir ses émotions, il préférait les penser, les analyser, les rationaliser, leur donner du sens moral. Par la suite, il les triait selon leurs fonctions d'usage, en examinant attentivement les avantages mais surtout les inconvénients que pouvaient lui apporter chacune de ces sentiments. Il aimait faire cela. Il adorait même. Il se sentait à l'aise tant qu'il pouvait contrôler son coeur, son esprit, ses actes et même sa personnalité. Rien n'était négligé. Tout était minutieusement écrit comme l'on pouvait écrire le scénario d'une pièce de théâtre.

Cependant il ne peut s'empêcher de tourner la page de ce journal...

Mes yeux ne savent voir plus loin que l'horizon, plus haut que les montagnes.

L'habitude m'a forcé à fonder mon estime de soi sur mon parcours scolaire.

L'habitude m'a fait perdre l'intérêt que j'avais, enfant, pour le monde extérieur.

L'habitude m'a fait perdre la capacité d'aimer, de m'exprimer, d'admirer.

J'aurais bien voulu voyager, fréquenter le monde, rencontrer des amours.

Remplir ce vide.

*Ce vide de ne rien faire, rien accomplir,
Rien vivre.*

F. écarquille les yeux. Un vague sentiment de mélancolie prosaïque s'empara de lui, et il ne put arriver au bout de ces lignes sans ressentir sa gorge se serrer, son estomac se nouer et son cœur se gêner. Il ressent une douloureuse sensation de lourdeur voire d'oppression au niveau de sa poitrine. Une sensation qu'il ne peut identifier. Serait-ce de la nostalgie ? De la tristesse? Serait-ce plutôt de l'empathie ? "Je ne sais pas." répond-il en laissant échapper un soupir. Il ne le saura peut-être jamais. Sa morbide curiosité le pousse à se poser d'innombrables questions sans réponses, qui viennent troubler son esprit en une fraction de seconde. Mais avant tout, il se demande à qui appartient la photographie collée sur la couverture ? Elle avait l'air plutôt ancienne. La réponse se trouve sûrement parmi les lignes du journal, mais F. décide d'arrêter sa lecture. Soudain, des frissons parcourent son corps et une inquiétude inexplicable envahit ses pensées. L'idée de ne plus les dominer l'écœure. Il savait bien que ce n'était qu'une illusion mais ne pouvait s'empêcher d'angoisser à la moindre idée de ne pas maîtriser ses réactions. Les flammes des bougies parfumées -qui lui avaient servi d'éclairage durant sa lecture- lui paraissent soudain paralysées. F. regarde attentivement les petites flammes dansantes du coin des yeux, ne pouvant s'en détacher. Il sent la panique le gagner, le souffle lui manquer, son cœur s'emballer. Il s'agite, cogite puis ferme les yeux, regagnant aussitôt son calme. Plongé dans le silence de sa demeure, pour seul espoir de rencontrer cette femme qui lui semble si proche mais tout aussi loin, il ferme le livre, d'une douceur trompeuse parallèle au paisible son d'une pluie sans fin. Puis il s'allonge sur son lit dans l'espoir de dormir du sommeil du juste, d'un sommeil profond, de plomb, léger. Bref, dans l'espoir de dormir. Une minute, une heure, une éternité semble passer sur ce lit où la chaleur manque, conséquence des températures européennes anormalement froides.

Pendant un sombre matin d'hiver où le silence envahit les rues de Paris, F. se réveille, emporte le livre qu'il avait si minutieusement posé sur la sombre table de nuit, et se précipite en direction de Bossuet-notre-dame. Il y a à peine quelques heures il n'aurait cru avoir

hâte de se rendre dans cette prison temporelle, aurait ricané à cette idée.

Arrivant au lycée un peu plus tôt que prévu, il remet le livre là où il l'avait originellement trouvé et se dirige vers son premier cours de la journée.

Tic-Tac... Tic-Tac...

F. regarde l'heure.

8h 04

F. se souvient du documentaire qu'il s'était trouvé forcé à regarder pour ne pas fâcher son père. Une autre raison était qu'il n'avait pas excellé dans son dernier examen. Il essayait donc de faire ami-ami avec son père, histoire de bien se faire pardonner. Bref, le documentaire. Il paraît que l'insuffisance de l'éclairage est directement liée à la naissance ou l'accroissement d'une myopie. F. a toujours trouvé sa myopie inconfortable, trompeuse, fallacieuse, mais sans plus. Il ne s'en est jamais vraiment plaint. Une salle de classe peut être éclairée de diverses manières. La lumière peut y pénétrer soit par un plafond vitré, chose qui ne se trouvait pas dans cette salle. Soit par des fenêtres disposées à sa droite, à sa gauche, devant ou derrière lui, quelquefois sur un côté seulement, d'autres sur deux, trois, quatre côtés à la fois.

Toutes ces pensées traversent l'esprit inhabituellement troublé de F. en un instant avant de regagner sa place habituelle, bien en face du bureau de son professeur, mais surtout près du rebord d'une fenêtre éclairée laissant paraître la cour du lycée. Le cours commence doucement, calmement, lentement,

Tic-Tac... Tic-Tac...

F. regarde l'heure.

8h 11

Le professeur parlait encore. Il le sait, il entend bien sa voix. Mais il ne l'écoute pas, ou du moins plus, car quelqu'un attire son attention. D'une taille imposante, elle semble vulnérable, repliée sur elle-même. Elle se déguise d'habits couvrant son corps entier, ne laissant paraître que ses mains. Elle semble perdue, scrute l'horizon d'un regard examinateur. Elle a l'allure d'un aigle, un aigle blessé, en recherche de confort. F. l'observe avec grande attention. Son corps sursaute à la vue

d'un objet rectangulaire qui semble être un livre. Le livre qu'il a déposé aux gradins plutôt. *Son* livre.

On a coutume de dire que les yeux sont les fenêtres de l'âme. F. pense que tout est affaire de passage entre l'intérieur et l'extérieur. Ainsi la porte permet le passage d'un corps entier. La fenêtre, elle, n'offre du monde qu'un petit spectacle. Rien de plus divertissant comme scène que celle sur laquelle ouvre la fenêtre : Elle dévoile ce que l'œil souhaite voir, et joue de la clôture ou de l'ouverture du spectacle. Aux yeux de F, Fenêtre n'est pas une forme ou un objet, ou du moins ne l'est plus. C'est une façon de voir, de parler une langue, une langue similaire à celle de Molière. F. s'interrompt à la vue du regard de la jeune femme. Elle s'était métamorphosée en une expression qu'elle n'aurait jamais cru voir sur un visage si mélancolique. Elle se retourne, se sentant observée, en danger peut-être. Leurs regards se croisent en ce qui semble à F. une éternité. Il aurait voulu détourner le regard, mais ne peut pas. Il voit ses yeux le toiser, le juger, le jauger. La froideur et le détachement apparents de ses yeux laisse paraître la profondeur de ses pensées. Quelque chose en elle l'attire, le fascine. Serait-ce son regard ? Sa façon de bouger, d'écrire ? Ce n'est certainement pas son physique. Il veut la connaître, la voir, la revoir. Il veut tout savoir d'elle. La lecture du journal ne lui suffit plus. Il veut la lire, la dévorer, la posséder.

"Assayah." répète-t-il une, deux, puis trois fois avant d'être interrompu par la sonnerie quotidienne de 9h00.

Les coquelicots

Le ciel était larmoyant. Phoebus avait recouvert l'astre lumineux d'un manteau noir pour laisser place au chaos primordial. Les arbres, pareils aux étudiants, étaient tristes et dépareillés. Une ambiance malsaine régnait dans tout Paris. Peut-être était-ce le désillusionnement de ses habitants mêlés à une profonde souffrance causée par les changements de régime successifs. Florent semblait égaré. Seul. Tristement seul. Il marchait dans les rues de la capitale tel un enfant ayant perdu ses parents. L'odieux souvenir des barricades des Trois Glorieuses venait le hanter partout où il allait. Néanmoins, il lui fallait penser à autre chose. Il venait en effet de sortir de son école de théâtre et avait décroché un excellent rôle. Un moment de répit étranglant ses cris, un peu de lumière dans cet univers glacial. Hélas, c'était trop peu pour lui qui avait déjà tout perdu. Florent était orphelin de père, ce dernier ayant succombé lors de la bataille de la Bérézina peu après sa naissance. Il vivait près de Notre-Dame avec sa mère qu'il haïssait profondément, elle qui le couvrait d'injures constamment. Il n'était jamais assez parfait pour elle, elle attendait toujours plus de lui. Ainsi, Florent ne voulut pas d'abord rentrer chez lui. Il s'arrêta devant une taverne qu'il fréquentait souvent puis il prit place près d'une cheminée fumante et chaleureuse puis sortit de sa sacoche vétuste un manuscrit. Il commença à le lire. *Hamlet* était la pièce qu'ils allaient jouer. Tous ses efforts avaient finalement payé : il jouerait le rôle principal. Cette pièce faisait ironiquement écho aux tensions dont il était témoin. Se venger d'un affreux tyran, laver son honneur et celui de son père disparu. Tandis qu'il s'enivrait des délicieuses tirades, le tavernier vint à lui. Le jeune homme passa commande de deux grandes bouteilles de vin. Dès que le tavernier le servit il absorba le plus rapidement possible la substance tout en lisant son texte. Une chaleur extrême l'enveloppa dans toute sa chair, rappelant en lui la triste saveur d'une étreinte maternelle.

Lorsqu'il observa avec stupéfaction qu'il avait déjà tout consommé, il passa la même commande auprès, cette fois-ci, d'une magnifique serveuse aux longs cheveux charbonneux dont les ondulations étaient étonnamment impeccables. Cherchant à étouffer la fadeur de ses jours

dans une marée alcoolisée, il savourait son eau sacrée avec la tendresse que procurait une bien-aimée à son fiancé. Bientôt, il se laissa emporter dans ses paradis artificiels. Telle une sangsue gloutonne mordant sa proie, un bonheur affligeant dévora son cœur. Il ressentait un plaisir pervers à souffrir, sa vie entière dépendait de cette bouteille. Sa pauvre âme perdue dans cette fièvre naissante, mêlée aux différentes émotions qui se bouscuaient dans sa tête, commençait à fatiguer. Puck, malicieux esprit, dans un élan de bonté, vint susurrer à l'oreille de la jeune fleur quelques indications lui commandant de mettre un terme à cette longue et ennuyeuse séance. Florent, prit compte de ce généreux conseil et monta brusquement sur la table et s'écria presque en larmes " - Va-t'en dans un couvent ! A quoi bon te faire nourrice de pécheurs ? Je suis moi-même passablement vertueux ; et pourtant je pourrais m'accuser de telles choses que mieux vaudrait que ma mère ne m'eût pas enfanté". Suite à cela, un silence pesant domina la salle, lorsque soudain le tavernier sortit de sa torpeur et lança "Eh l'ami ! Que dis-tu donc ? C'est ton ébriété qui te fait hurler de la sorte pour nous prouver ton immense intelligence ? Petit pédant va !" . Le vieux tavernier était un homme gras et chauve, connu pour ses vilaines paroles mais surtout pour son alcool bon marché et d'une saveur unique dans tout Paris. Par ailleurs, tous les étudiants se retrouvaient à la taverne de la Potence - car tel était son nom - pour bavarder et s'enivrer toute la nuit. Aussi, le vieillard se retourna vers un jeune homme sale qui affichait un sourire moqueur, presque mauvais et qui lavait le sol crasseux de ses deux maigres mains rougies par le froid "Yorick sors-moi cet abruti d'ici avant qu'il ne recommence à pleurnicher comme une femmelette ! " hurla le tavernier. Yorick ne se fit pas prier, il prit Florent par le col et le jeta dans la ruelle mal éclairée tout en prenant soin, bien évidemment, d'éparpiller ses affaires sur les dalles, noires de poussière. Florent tenta de se relever, et c'est tout chancelant qu'il essaya désespérément de ramasser convenablement ses effets personnels. Par chance, son script ne fut pas trop abîmé. Aussi, étant plus que gris, il tituba dans les profondeurs énigmatiques de la vieille ville. Soudain, il entendit un bruit sec tomber des cieux. Étrange son qui venait profaner le calme de Nyx. Florent n'y prêta néanmoins pas vraiment attention, mettant cet étonnant bruit sur le compte de son extrême ivresse. Peut-être était-ce l'ingrate nymphe Écho qui hurlait continuellement et venait déverser son malheur sur les épaules innocentes de Florent. Cependant, le même

son étrange raisonna de plus belle suscitant chez le jeune homme une légère curiosité. Comme réveillé de son sommeil alcoolique, il se retourna et vit sur le seuil d'une vieille porte en chêne écorché un vieux livre écorné entouré d'enluminures médiévales. "Singulier !" pensa le jeune homme. La couverture de ce surprenant ouvrage était particulière. On y voyait deux roses, une rouge sang et une blanche comme la neige, séparées par une épée dont le pommeau était marqué d'une citation latine "En ma fin est mon commencement". On y voyait aussi des figures bibliques austères et sanglantes. Marie pleurant auprès de sa chair déchiquetée par une croix trop lourde pour ses épaules. Près de Jésus mourant se trouvait Judas, tapis dans l'ombre avec un sourire plus vil que satan, l'œil vide et morne, qui tramait probablement des intrigues fétides. Au-dessus de cette représentation se trouvait une inscription en grec ancien écrite en noir, dont les lettres semblaient pleurer tant elles étaient illisibles. Anatk. Anatk veut dire fatalité. Mais quelle fatalité ? Pourquoi ce mot en particulier? Florent sentit son sang se glacer à la lecture de ces mots qui étaient d'une puissance abominable et laissa le manuscrit tomber sur le sol craquelé.

Étrange mot pour une étrange soirée, pensa Florent. Il ouvrit cependant le vieux livre qu'il tenait entre ses mains frêles et gelées par le froid hivernal de Paris. Le texte, étrangement, était en latin et en grec ancien et il était écrit d'une main tremblante, on le voyait à l'écriture brouillon des mots. Lorsqu'il lut la première phrase, son corps tout entier se figea face à la mélancolie et la réalité des mots. Kyrie Eleison. Seigneur aie pitié. Il connaissait ce texte par cœur tellement il l'avait entendu durant les enterrements de ses proches dans la célèbre cathédrale, près de sa demeure. La musique qui accompagnait ce sordide chant blessait son âme singulièrement, il ne pouvait oublier la puissance de ces paroles. Florent hésitait à lire la suite, de peur qu'il ne visse d'autres termes aussi pathétiques, mais, il poursuivit cependant la lecture de l'ouvrage. Il avait l'étrange impression de connaître cette écriture bancale et misérable. Il découvrit, curieusement, que certains paragraphes étaient en français et évoquaient brièvement certaines batailles napoléoniennes. Florent se rendit compte qu'Éos avait pris forme et pourvu le ciel de quelques pauvres rayons, pareils à des fissures, faussement timides.

Sa mère devait s'inquiéter de sa longue absence, il ramassa l'ancien écrit, le jeta dans son cartable et continua son chemin. Les traces de la soirée enivrée s'envolèrent en même temps que les ténèbres, ce qui le rassura à moitié. Florent, perdu dans ses pensées, arriva plus rapidement qu'il ne le crut au quatrième arrondissement. Un gigantesque immeuble luxueux se trouvait désormais devant lui. Il ouvrit la porte et dévala les escaliers pour arriver à son appartement. La porte était ouverte, et il vit sa mère, enragée. Elle le dévisagea un instant puis, sans que Florent n'eût le temps de courir, le souffleta. « Comment oses-tu, petit trublion ! Sortir toute une nuit, pervertir notre nom par des attitudes corrompues et malsaines ! Ton odeur me révolte singulièrement, encore plus que ton comportement, ingrat ! » hurla la mégère, d'un ton aigre. Florent ne sut que répondre face à tant d'amour ! Il murmura quelques excuses craintives et fonça la tête baissée vers sa chambre. Son temple de la débauche- comme il l'aimait l'appeler- était une vaste chambre délabrée. Elle était certes grande mais ridiculement mal entretenue. Les rideaux, qu'il avait déchirés dans un moment de rage, étaient en lambeaux. Le matelas troué, son armoire fragmentée, le bureau taché d'encre et d'autres substances. Le temple était inondé de bougies blanches et noires qui abîmaient le sol et tous les autres meubles tant elles avaient dû fondre longuement. La cire s'était imprégnée de tous les meubles et tissus qui remplissaient l'espace. Pareille à un sable fin et limpide, de la cendre était éparpillée un peu partout. Le seul objet qui n'avait pas subi les comportements excessifs de cet hôte perturbé était un immense piano couvert de partitions en tout genre. Il prit l'une d'entre elles et la déchira calmement puis il tomba douloureusement sur quelque chose qui semblait ressembler vaguement à un lit. Succombant, à son désir malheureux il alluma un cigare et observa la fumée voltiger dans la salle, telle une danseuse orientale. Florent, en quête de quelques potions magiques, fouilla le dessous du sommier de sa paillasse. Il analysa, chercha et trouva enfin son ambrosie qu'il savoura avec extase et sérénité, sous les yeux bienveillants de Bacchus qui, semblait-il, lui souriait. Le breuvage déjà oublié, Florent alluma une bougie. Puis, envoûté par Morphée, il se laissa transporter dans un sommeil profond et dépourvu de rêves idéalisés. L'amertume du soleil couchant le réveilla et il ouvrit le livre à l'endroit exacte dans lequel il était resté. Il lut *Hic ego sum tibi, fili mi*. L'écriture lui sembla, encore une fois, familière. En dessous de la page

se trouvait un magnifique dessin sur lequel on voyait un homme à la chevelure de feu accompagné d'une jeune femme froide aux cheveux d'un brun sale qui portait dans ses bras épais un nourrisson. Ce jeune couple ressemblait étrangement à ses parents. Pourquoi un carnet représentant sa famille et ayant des inscriptions si familières à ses yeux se retrouvait entre ses mains moites ? Trois inscriptions étaient écrites, telles des marques sanglantes. "Octave, Florent, Adrienne. Octave, Florent, Adrienne. Octave, Florent, Adrienne. Octave, Florent, Adrienne." répéta euphoriquement Florent. Sa vision se troubla tandis qu'il continuait à se demander pourquoi le destin s'acharnait sur lui. Pourquoi les souvenirs pâles d'une triste enfance revenaient continuellement le frapper en pleine figure ? Florent, déboussolé, sortit prendre l'air sur son balcon. Le balcon était immense et en marbre blanc. Des plantes sauvages couvraient deçà delà la balustrade. C'était son endroit préféré. En été, lorsque la chaleur se faisait étouffante dans la capitale, Florent adorait contempler les astres qui resplendissaient toute la nuit en fumant ses délicieux cigares. Il appréciait le calme solennel de la nuit. Personne ne venait le tourmenter, le rabaisser ou le déranger. Durant ces nuits, il était maître du monde. L'humanité s'agenouillait à ses pieds. Ce sentiment de puissance s'évaporait toujours brusquement à l'aurore. Ainsi fonctionnaient les choses et il n'y pouvait strictement rien. Il était tout simplement né sous une mauvaise étoile. On l'avait peut-être maudit à la naissance pensa-t-il.

Florent s'assit sur le sol huileux et observa le ciel étoilé, parsemé de pépites d'or. L'air était frais. Le temps était incroyablement doux pour un mois de janvier. Il pensait à sa misérable existence. A tous ses rêves inachevés. Peut-être était-ce par manque de temps ou de volonté. Il pensait surtout à Alexandre. C'était un ami d'enfance avec qui il avait entretenu une aventure compliquée. À ses dépens, Florent avait appris qu'Alexandre s'était joué de lui. Ce dernier l'avait entraîné dans un univers de luxure et l'avait délaissé du jour au lendemain en s'évaporant comme par magie dans la nature. Florent se demandait même parfois si son époux infernal-comme il le surnommait- avait réellement existé ou si ce n'était qu'une création de son esprit malade tant leur relation lui semblait désormais irréaliste. Quand il parlait d'Alexandre à sa mère, elle ne lui répondait jamais. Il en avait alors tiré comme conclusion qu'Alexandre était le fruit de son imagination

débordante. Ses yeux devinrent humides, il les essuya alors hargneusement d'un revers de manche. Il se réveilla de son rêve lorsqu'il se rendit compte que la soirée était cruellement muette. Tout n'était qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté. Ce silence l'angoissait. Il alluma un cigare et réfléchit à tout et à rien. Il se souvint alors des mots qu'il avait lus. Comment se faisait-il que son prénom, celui de sa mère et de son père mort, était inscrit dans cet ancien ouvrage ? Comment se faisait-il que la dernière date marquée datait de seulement une semaine ? Il n'en savait rien. Un flot de questions et de scénarios résonnait dans sa cervelle. Tout s'entrechoquait, créant en lui un malaise profond. Il ne savait plus rien. Soudain, un rire démoniaque sortit de sa gorge. Il sentait la folie monter en lui. Inexorablement. Il savait qu'il ne pouvait plus lutter. Il avait trop longtemps porté un masque étouffant qui le rongait amèrement. Il en avait assez de la cacophonie qui résonnait dans son esprit asphyxié. Il avait besoin de voir autre chose. Il avait besoin d'être compris, de parler à quelqu'un, mais personne ne semblait prêter attention à ce qu'il disait ou ressentait. Florent se leva malgré lui, toujours en riant. Un son rauque s'échappa de sa gorge sans qu'il ne puisse le contrôler. Il ne savait pourquoi mais il continua à rire, encore et encore, toujours plus fort. "Et demain je mourrais peut-être " murmura-t-il . Des larmes salées lui crevèrent les yeux tel un Œdipe désenchanté et fou. « Je ne sais pas pourquoi je suis devenu un monstre. Je ne sais pas pourquoi je suis devenu tout ce que je haïssais. Je ne sais pas pourquoi je suis sur cette saleté de terre et pourquoi ma mère m'a enfanté. Je maudis ma naissance et ma vie! Filles d'Enfers! Coupez le fil de ma vie et laissez-moi périr et atterrir dans votre sein, si le Tartare est marbré de feu, je veux être emmuré dedans pour ne plus ressentir la monstruosité des Hommes! Le voilà ! Le mal du siècle ! Astres ! Vous m'entendez?! Je vous défie! » . Il ingurgita tout le contenant d'une flasque, comme pour effacer tous ses souvenirs. Une lame tranchante le nargua. Comme pour la défier, Florent la prit et l'enfonça avec sadisme dans son bras gauche. Il rit de plus belle et lécha la pourriture dégoulinante qui s'échappait de ses veines. Lentement, il sentit tout son corps se décomposer et vaciller dangereusement.

Lorsqu'il se réveilla, étendu dans son temple, Florent pensa qu'il était mort. Il entendit des reniflements exagérés et vit sa mère en pleurs,

accompagnée d'un médecin qui avait l'air déboussolé... Le médecin lui expliqua, en balbutiant, que sa créatrice l'avait trouvé inerte sur le sol, qu'elle avait tenté de le réveiller mais en vain. Elle avait alors hurlé, et, comme par miracle, un voisin l'avait entendu et avait appelé le médecin le plus proche. Le manque de sommeil, les dangereux mélanges d'absinthe, de tabac mais surtout l'absence de nourriture avait rendu son corps déjà affaibli, malade. Il devait se reposer et reprendre des forces. Florent contempla le médecin et lui décocha un sourire mauvais. Il était hors de question pour ce dernier de rester ne serait-ce qu'un seul instant dans cette odieuse maison. Il ne pouvait supporter cette immondice. Tout lui était détestable dans cet endroit. « C'est-à-dire, cher monsieur, je ne puis rester ici trop longtemps. J'ai du travail qui m'attend... » marmonna-t-il. Le médecin, presque énérvé, dit »Il en va de votre santé, si vous ne vous reposez pas vous risquez de vous évanouir encore une fois et de ne plus vous réveiller ! Je vous ai administré quelques remèdes, mais ce n'est hélas pas suffisant. Deux mois de repos, minimum, c'est ce qu'il vous faut. Vous ne pouvez rester dans cet état ! Ne voyez-vous pas que vous êtes en train de vous tuer ? » Un silence encombrant posséda la chambre de Florent. S'il savait qu'il était en train de se tuer ? Bien sûr. C'était là tout son stratagème. Destructible, indestructible. Mourir lentement mais sûrement. Mourir, dormir, rien de plus ! Il observa le praticien et lui dit, sur un ton cynique « Bien ! Je me reposerai le temps qu'il faudra. Sachez cependant que je ne resterai pas plus d'un mois ici. N'est-il pas, Madame ? J'ai horreur de la vie de famille ! » Sa génitrice le fusilla du regard et sortit ahurie, accompagnée du médecin. Florent s'impatientait de l'arrivée de son amante, nuit. Lorsque celle-ci arriva enfin, il prit sa sacoche, quelques cigares, de l'argent, une bouteille d'absinthe, ses partitions et le grimoire et ce vilain petit canard sortit par la fenêtre. L'appartement se trouvant au deuxième étage, ce n'était pas très dangereux, mais il fit toutefois attention à ne pas se faire mal. Il tomba péniblement dans un buisson inondé de ronces. Il était désormais dans la rue. Libre, comme un oiseau. Enfin libre. Il ouvrit le vieux grimoire et lut la suite. Un plan de Paris y était dessiné avec des contes anciens en rapport avec chaque grand monument. La cathédrale avait une allure distordue, perdue sous un brouillard épais et glaçant. Florent suivit la carte. Il se perdit dans un labyrinthe de petites ruelles mal construites. Après plus d'une heure de marche, il arriva finalement

devant un cimetière lugubre .Furieusement, les Néphélées accompagnées d'Eureus s'étaient emparées de tout le globe terrestre pour le plonger dans un entassement de nuages blafards et dangereux. Le cimetière semblait ancien. Les murs étaient en pierre noire. Un grinçant portail permettait de pénétrer le lieu. Les feuilles mortes éparpillées sur le sol ne faisaient que renforcer le sentiment d'insécurité qui régnait alors sur la place. Des arbres crochus et filiformes dansaient et s'entrecroisaient, les pierres tombales, elles, étaient crasseuses et embrumées. Florent s'approcha prudemment de l'une d'entre elles, et vit qu'elle était tapissée de mousse jaunâtre et dégageait une puanteur amère et putride. Pareil à une racine fragile qui voudrait sortir du ventre de la Terre pour insuffler en elle la vie, d'énormes asticots tentaient d'échapper à leur prison de mousse. Florent comprit que s'il étudiait plus amplement le lieu, il trouverait enfin quelques indices lui permettant de découvrir qui était le propriétaire du grimoire et surtout pourquoi l'avait-il volontairement abandonné. Son existence toute entière dépendait de ce lieu, il en avait l'intime conviction. Il parcourut le cimetière tout entier mais il ne trouva aucune réponse à ses questions. Florent était épuisé, fatigué, usé. Chioné, voyant Florent démuni, sortit des abysses et l'embrassa luxurieusement. Inévitablement, les lèvres, d'habitude pourpre de Florent, prirent une teinte bleutée. Ses yeux zircons étaient cernés de noir, ses joues d'une maigreur extrême, ses cheveux ébène, givrés. Il était transi. Il entendit Charon et le bruit insupportable et grinçant de son navire débarquer dans ce lieu où la mort seule tire les ficelles du destin. Il ne pouvait pas périr maintenant. Il était si proche du but. Il voulait vivre. Seulement une heure. Il était né pour cet instant. À ce moment précis, tous les anges du paradis lui apportèrent leur aide. La Force elle-même sous les traits de Zéphyr, s'arma contre tous les dieux vengeurs venus déstabiliser Florent. Dans un combat acharné, la Force remporta le duel, et le supplia de se relever et d'achever sa quête. Dès lors sous protection divine, il invoqua la providence, pour que cette dernière l'aida à trouver à qui appartenait le manuscrit. Florent piétina de vieilles tombes désuètes, dont les épitaphes avaient vraisemblablement disparu depuis fort longtemps. La providence et la Force s'étant dissipées dans le brouillard imposant dans lequel se trouvait le lieu, il était désormais seul. Pareille à un feu follet, une lueur pourpre surgit de la pénombre. Florent s'approcha doucement et difficilement de cette

étincelle sauvage et aperçut un spectre imposant, sous une cape bleu marine éraflée. Et, tristement, en s'approchant un peu plus, Florent reconnut directement son père. Derrière lui se trouvaient une femme d'âge mur et un jeune homme à l'allure divine. Il reconnut sa mère et ses traits redoutables mais l'autre silhouette restait mystérieuse. "Dies Irae" murmura Florent. Dans le plus grand des calmes, le frêle jeune homme retira de sa sacoche le manuscrit, qui, au contact de ses doigts crispés, s'embrasa. Profitant de son hébètement, la folie, pareille à un démon, le posséda. "Je ne comprends pas? Je..." hurla-t-il. Les trois ombres s'approchèrent de lui et le poignardèrent à l'unisson ; lorsqu'il vit finalement le visage de l'inconnu, son corps se décomposa brutalement et il sentit une douleur lancinante au niveau de sa poitrine. Son souffle se coupa, et en gémissant de douleur, il murmura "et tu quoque amica mea?". Le fantôme souleva sa cape et lui sourit. Alexandre.

Lorsque Adrienne, inquiète de ne pas voir son fils se lever, ouvrit la porte de la chambre, un couinement pitoyable transperça, telle une lame aiguisée, Vesta. Florent pendu dansait, le bras sanglant, un manuscrit à la main. Sur le bras du cadavre, se trouvait une inscription marquée en trait de sang : Anatk. Anatk veut dire fatalité.

Sachez-le, je ne fus pas triste

“Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance !”

Charles Baudelaire

“Le rêveur était perché au dernier rang de classe,

Sur la chaise balancée, de ses dents, il casse

Le stylo rebelle qui n'écrit pas de théorèmes...”

Kr, Kr, Krrr. Je vis F. trembler du pied comme un marteau piqueur contre le sol, puis raturer ce qu'il venait d'écrire. Un rayon de grisaille chaloupait sur son manuel de mathématiques. Mis à mal par le calme alentour, F. se mit à ronger le bout de son crayon. Cette quiétude donnait l'impression que toute la terre s'évanouissait dans des sables mouvants, et qu'aucun dieu ne pouvait l'en retirer. Mais d'un autre côté, le rideau allait et revenait, sortait, puis aveuglait et giflait F. de plein fouet. Barbarie de la nature qui octroya à ses cheveux l'allure d'un rat électrocuté, puis écrasé par un bus qui transportait lui-même trois bus.

F. jeta un coup d'œil à la cour en tentant de replacer le rideau.

C'était l'horreur sur le goudron.

Si bien l'horreur qu'un couple se caressait comme des robots raides et pleins d'hormones. F. les regarda un moment, lui-même déconcerté par son manque de pudeur et sourit à moitié. Sans doute était-ce par le déjà-fou-regret des fleurs du mal qu'il ne pourra jamais écrire sur cette misère sentimentale. Car c'était bien là. C'était là qu'on le trouvait. Son cœur se situait intrinsèquement au centre de son œil, comme une lame sempiternelle en travers du ventre. Va, on lui pardonnera sa poésie. Ce n'était pas aujourd'hui que ça allait s'arrêter. Bien au contraire. Aujourd'hui n'allait être que le début de son vers.

Car jusqu'à maintenant, toute l'existence de F. pouvait être contenue dans un seul bocal de poisson clown tant elle était peu dense. Elle se résumait à se lever vers 6h30, contempler l'état végétal dans lequel il était, petit-déjeuner avec sa mère des tartines à réchauffer, fixer médusé pendant cinq minutes le derrière du paquet de céréales, mettre son casque vrombissant de musiques dont il se lassera le lendemain ; et en avant le bateau, en avant toujours le bateau !

Ensuite, une fois au primaire, au collège, au lycée, peu importait, F. était toujours en avance sur les autres élèves de sa classe. N'allez pas croire que F. passait ses vacances d'été à déchiffrer les leçons de l'année d'après, et que chaque soir après les cours, sa mère l'attendait une louche à la main, pour lui faire relire ses leçons. Loin de là. F., à ses dépens, faisait partie de cette race maudite jusqu'aux dents, dont la première pensée présageait un orgueil divin et une intelligence certaine. Quant à Mme. Lacruche, sa mère, elle n'avait jamais douté un seul instant de la réussite académique de son fils. Elle l'imaginait déjà, arborant un double doctorat flambant de vivacité d'esprit, le visage grave de solennité, et F. qui lui dit "Tu vois maman, j'ai tout fait comme tu m'as dit !". Que pouvait-il faire d'autre ? d'autre que de réussir ?

Ce que je peux dire de vrai ; c'est le désert glacial. F. n'avait aucune passion, ne comprenait pas l'idée d'avoir un but, un travail pour lequel notre veine flambe, se glace, et se noie, aucune personne trop préférée pour qui il pourrait sourire de bêtise, rien à faire, rien à dire, rien à entendre, à écouter, à admirer plus de deux semaines, d'entité pour quoi, pour qui, il pourrait devenir fou à lier, rien à aimer profondément, à détester rageusement, pas de chose trop drôle, trop amusante, pas de direction, pas de flèche élancée : F. se sentait vide comme un ballon plein d'air qui monte vers le ciel et qui finira par se percer lui-même.

Ainsi, dans la suite logique des choses, F. rentrait chez lui, dînait avec ce qu'il trouvait au frigo, fixait le plafond pendant une éternité, blâmait les pages d'un bouquin, s'imaginait être en de charmante compagnie, se couchait, et en avant le bateau, et toujours haut, toujours plus haut les cœurs !

Dans ses nuits les plus claires, il se surprenait à espérer ; à rêver de cette goutte qui enflammera l'onde de son lac froid et malade. Il ne savait pas encore ce que ça pourrait être ; si ça allait être une femme, une tragédie, une chanson triviale, mais il aimait l'appeler Amour. F. se jurait que quand il l'aura trouvé, le fil de sa vie entière sera enroulé autour. Ça sera son seul et plus grand coup de poker. Le don de soi, comme hymne à la vie, dépassera follement l'épisode où il avait plongé sa main dans l'huile brûlante de la friteuse, pour vérifier qu'il n'était pas encore mort. Non, ça sera immense et brusque comme le vent.

Le menton endormi sur la main, F. pensa qu'il allait encore sécher les

derniers cours de la matinée, et se rendre à la fac de lettres où sa mère enseignait la littérature. Cependant, il dû vite fermer la fenêtre. Une odeur de poisson sortit tout droit du cul de la mer vint lui blesser les narines. La cantine allait encore les régaler. Il songea une dernière fois au couple. Comment pouvaient-ils ainsi s'aimer en ce temps de voilier et de morue ?

Ce que je peux dire, c'est qu'une chose était claire dans cette scène. F. s'ennuyait à grosses gouttes. À grosses gouttes, car il fallait bien plus que de l'effort mental pour ne pas se laisser tomber en mer, et crever un peu plus loin sur l'île de la lassitude. Se laisser aller, se laisser tomber. Que pouvait-il faire si un jour il se laissait aller sans finir par s'échouer, le cœur à ras bord de langueur ? Quelle sorte de folie pouvait donc prouver qu'il était allé jusqu'au bout ?

F. pensa que c'était une idée vertigineuse, et entreprit d'y réfléchir plus sérieusement. A peine une vingtaine de secondes plus tard, sa tête se mit à tourner ; un mal de mer ? un mal de pensée. F. avait l'impression qu'une grosse brique de brouillard s'était introduite en lui, avant d'éclater en une infinité de morceaux flous qui envahirent son cerveau. Sollicité par son malaise, il finit par s'apercevoir qu'une étrange créature se trouvait là, à le fixer. La pression exercée sur l'atmosphère était telle que le temps semblait avoir ralenti. En l'espace d'une seconde, la gravité s'était transformée en un énorme rocher posé sur chacun de ses membres. Ce fut pour cela que quand F. vit la créature, il ne put hurler de trouble.

L'aura la plus neutre qui soit fulminait : ce n'était autre que la Vérité nue qui se déchaînait comme un canasson sur les steppes sauvages de Mongolie.

Elle fit cesser le supplice d'un claquement de doigts, et lui tendit un ouvrage de ses doigts nuage et plume. Avant que F. ne le saisisse, l'entité - roussin le plus libre - s'évapora en un brouillard de parfums d'antan et de hennissement fastueux.

F. attrapa le livre avant qu'il ne touche le sol, et remarqua qu'aucun titre n'y était inscrit. Il commença à tourner les pages ; avide d'y retrouver l'essence de la créature. Au fur et à mesure, le mouvement de sa main s'accéléra. Les doigts et les mains se mirent à s'agiter comme des poux. Soudain, un étrange spectacle se passa sur son visage. La lumière de la jouvence et la sagesse de la nuit y cohabitèrent. F. se mit à lire comme jamais il n'avait lu auparavant. Chaque page tournée était

une victoire sur lui-même. Son cœur, son œil. Il ne put s'empêcher de se lever tant le sang battait ses membres. Page, page, page. Tourner, tourner, tourner. Enfin ! haletant, il regarda autour de lui.

Rien n'avait changé. Personne ne semblait troublé par la venue de cette créature. Bien au contraire, tous les élèves le regardaient, un rictus fourré aux lèvres. M. Bédouin haussa le ton "Veuillez-vous vous rasseoir F., nous ne sommes pas dans un cours de gymnastique". F. baissa les yeux et posa la main sur le dossier de sa chaise. Quand soudain, comme un

boomerang, la vision du livre envahit à nouveau son esprit. Ni une, ni deux, le jeune garçon sauta sur place et quitta la classe à toute-biture ; au nez de tous, sans aucune explication. Tout confus, le professeur et les élèves le regardèrent partir. Leur rictus était fin décomposé.

Dans le couloir faiblement éclairé, F. était perclus de la concentration la plus immense. La vérité, le cheval sauvage, le livre : la défiance. Quel livre pouvait avoir eu un tel effet ? Quel maître des mots, chevalier du style, peintre de l'image, maestro de la mélodie ? Quel était ce trésor secret que l'homme semblait creuser depuis l'aube du monde ?

Une chose était certaine. Lorsque F. ouvrit le livre, et qu'il tourna chacune de ses pages de la fougue avec laquelle on dénuderait Vénus ; sachez-le, une vaste illumination le gifla de toutes ses griffes. Vous pouvez imaginer l'œuvre du plus grand des écrivains, du plus pur des poètes, du plus animal des dramaturges, et du plus dense des novellistes, vous n'y serez pas. Car en réalité, ce livre était complètement vide. Aucune phrase n'y était écrite, aucun mot, aucun souffle. Mais rien voulait déjà tout dire pour F. Ce livre était son reflet. Le reflet de sa vie. Vide. Il n'a rien fait vivre. Il n'a rien vécu.

Seule une vie riche en acuité et maigre en frustration pouvait produire l'encre de ce livre, tant pis s'il doit user de son sang le plus saint ; cette encre qui tâcherait ne serait-ce qu'un peu le néant. *Zbam, zbam*. Le premier vers pouvait s'ébaucher. F. se demanda si toutes ses années de rien foutage et de pignolage avec les nuages, avaient servi à embrasser, enceinter jusqu'à l'obésité, à embrasser et à concentrer, comme une mère qui ne vit que pour son enfant, puis allaiter jusqu'à la dernière goutte de sève l'unique aventure que ses veines draperaient. L'univers entier l'avait accueilli ; et lui avait construit un tombeau prêt à être pénétré. F. avait trouvé son *Amour*.

Seul le livre du vide pouvait avoir eu un tel effet. Quelle ligne F. y

ajoutera-t-il, au prix de son être tout entier ?

Le jeune garçon avait déjà une petite idée en tête. Il plongea l'ouvrage dans une poche de son long manteau de gangster italien, et quitta en trombe le couloir principal. Une fois devant le portail, l'adolescent suait à gros fleuves, son corps brûlait d'envie. Il s'apprêtait à faire ce qu'il avait toujours voulu faire depuis son arrivée au lycée. La grosse Mme. Zezouar hurlait sur un groupe de collégiens. Les élèves se débattaient dans une douche visqueuse de postillons et F. se concentrait. Mme. Zezouar le fusilla de ses gros yeux en steaks-hachés bleus, et ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

F. inspira un gros bloc d'air, serra les poings et dût coller les lèvres pour ne pas éclater de rire. Il n'arrivait pas à croire au crime qu'il s'apprêtait à commettre. C'était déjà trop tard pour s'arrêter. Dès qu'il avait quitté la classe, il l'avait su. Il devait être aussi immense que son illumination.

Alors qu'elle s'apprêtait à lui demander ce qu'il fichait là, F. prit son élan et devint criminel. Il lui rentra dedans comme un TGV.

Je peux vous dire qu'il y eut un très court instant où F. pensa qu'elle n'allait pas bouger d'un pouce, et que ça allait être elle qui le lancerait par-dessus le grillage en le tirant par l'oreille. Mais ce jour-là, je ne sais quel dieu se rangea de son côté, puisque la grosse Mme. Zezouar bascula sur le côté et se mit à rouler, rouler, puis rouler, tout le long de la rue, en prenant de la vitesse progressivement ; si bien qu'on ne distingua plus qu'une boule à l'allure cabossée qui dévala la pente. Mme. Zezouar finit par s'écraser tragiquement au bas de la rue. Ses cheveux pleins d'épines et la confusion plein la face. F. fondit de joie en apercevant à travers elle : le départ de sa frustration qui alléga de trois montagnes son cœur, et qui alimenta son aventure d'un début d'étincelles.

Tandis que le groupe de collégiens resta figé de stupéfaction, F. pensa que jamais un fantasme d'écolier n'avait été si bien exaucé. Quelques passants qui avaient assisté à la scène se tournèrent vers lui, éberlués. Le jeune garçon, sentant que la situation risquait de se compliquer, prit ses jambes à son cou dans le sens inverse et remonta la pente. Mme. Zezouar reprit tout à coup ses esprits et se mit à hurler dans sa direction pour qu'on le pourchasse. Mais personne autour n'était assez directeur de lycée pour se mettre à la poursuite d'un héros d'écolier.

A une centaine de mètres de la scène, se trouvait la grande gare. F.

remarqua que le soleil commençait à montrer le bout de son nez. Sueur, sueur, bonheur. Arrivé devant elle, il dû se couvrir les yeux en croisant les rayons que reflétaient l'immense façade en verre du bâtiment. Il se précipita à l'intérieur. L'instinct du fugitif l'avait déjà séduit. F. dévala l'escalator pour se retrouver nez à nez avec un train dont il ne connaissait ni la provenance, ni la direction. Dans la cabine vide, F. repensa à ce qu'il avait fait. Il éclata de rire, se tut, éclata de rire encore, se frappa le front contre la table, puis éclata de rire. *Le monde existe - j'existe*. Il recommença un nombre incalculable de fois. Ce petit manège donnait l'impression qu'aucun appel à la raison ne pourrait mettre fin à son désir. Aussitôt, son front se mit à arborer fièrement la couleur du vaste ciel. *Doudoulou*. F. sifflota un air de Thierry Hazard et jerka langoureusement comme un serpent à une barre de Pole Dance.

Quelques minutes plus tard, le train s'arrêta à la première station. F. ouvrit grand la fenêtre et regarda la horde de passants en sifflotant ; quand de jolies passagères descendaient, d'autres montaient. Le contrôleur toqua à la porte de sa cabine. Le jeune garçon agit si vite qu'il ne lui laissa le temps de prononcer aucun mot. Dans un geste chimpanzé, il carotta son chapeau, sauta par la fenêtre et coula dans la foule.

Un peu plus loin, F. s'installa à la terrasse d'un chic café dont la devanture fleurie affichait d'une écriture soigneusement articulée *La gueule du loup*. Il pensa qu'Amour allait s'arrêter ; il craignait que ça s'arrête. A la table d'à côté, bavardaient avec de grands gestes un groupe de jeunes universitaires qui discutaient littérature. F. pensa que l'expression discuter littérature était insupportable tant son objectif empestait de prétention : que pouvait-on bien conclure de la littérature ?

- Henry, je n'arrive pas à saisir l'envergure de ta théorie. Quand Allan Edgar Poe débute sa nouvelle par la formule adamantine "Relativement à la très étrange et pourtant très familière histoire", il est certain qu'il fait référence à Romuald de la Ciboulette dans son petit chef-d'œuvre *Terre, mère, l'enfant prodige*. Ça saute aux yeux, enfin ! Et surtout pas à la minable conception de la famille chez Rousseau. De plus, entendons-nous bien sur l'étymologie du terme "familier" ; du latin familiaris, qui est relatif à la famille, à l'ordinaire, au commun. Relatif ? Tout comme le premier mot "relativement". Je te dis donc que Poe débute sa nouvelle par une double référence, et littéraire, et

humoristique. Ta théorie ne tient pas la route, mon pauvre ami, persifla-t-il.

F. se demanda ce qu'il y avait d'humoristique dans ce que ce jeune pitre venait d'expliquer. - Très bien, Pierre, commença Henry en se versant un second verre de cognac. Tu auras peut-être raison s'il n'y avait pas une suite à cette phrase dont je ne pourrais jamais me lasser. Écoute-moi encore ce rythme iridescent "Relativement à la très étrange et pourtant très familière histoire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance." As-tu remarqué ? Le doux pétrichor de cette fin de phrase ?

F. reconnut l'œuvre de Poe dont ils parlaient ; la sombre et fantastique nouvelle *Le chat noir*.

- Peu importe. Cela n'est que la misaine de son écrit. Sache que tout ce commérage littéraire me déprime. Je ne souhaite pas perdre notre amitié à cause de ton manque de perspicacité.

F. se racla la gorge. Rongea deux ongles. Souffla d'exaspération. Et caressa un chat noir qui se frottait contre sa jambe.

Il sentit qu'Amour allait revenir.

- Bon, trêve de préliminaires. Passons à la seconde phrase de la nouvelle.

- Tu plaisantes ? Oses-tu aborder cela au café ? J'y dédierai toute ma thèse si je pouvais !

Amour, revenu, griffait de plus en plus profondément l'épaule droite de F. Amour le tentait.

- Alors discutons de la troisième phrase, Henry. Je ne te savais pas si susceptible. Pour cette fois, si nos avis diffèrent, il serait certainement temps de couper les ponts un bon moment. Le chat se frottait de plus en plus fort à sa jambe gauche.

- Je ne te le fais pas dire ! Comprends-moi donc quand j'exprime ma théorie non moins beauprée sur cet aspect-là de la chose.

Le chat se mit à griffer la cheville nue de F.

- Poe se fait grand cuisinier de la langue et de l'érudition, il mélange une pincée de scepticisme à une gigantesque couche de conceptualisme catholique, voire bouddhiste si l'on en croit les Oxfordiens. Il est par conséquent évident que la philosophie interdimensionnelle de son œuvre repose sur un lit, non pas de haricots au safran, mais bien d'animalisme humaniste justifié par toute l'ampleur que peut avoir un engramme sur l'esprit d'un génie.

F. n'y tenant plus, se leva d'un bond, attrapa par la queue le chat noir et le leur jeta à la gueule. Emporté par l'élan d'Amour, il leur renversa la table et piétina les verres cassés. Du tac-tac, il piqua le vélo d'un collégien qui passait et quitta les lieux. L'opération n'avait pas duré plus d'une vingtaine de secondes. Amour le tenait en bonne laisse.

Ce que je peux ajouter ; F. avait beau rire du couple et de l'amour des amoureux, une femme lui flanquait des coups de soleils et d'existence en plein coeur. Mme. Ceunairien était une collègue et amie de sa mère. Elle enseignait la philosophie des grands hommes que F. trouvait à la fois inutiles et brillants. En réalité, au lieu de se rendre au lycée, le jeune garçon assistait à ses cours depuis deux ans en attendant sa mère. C'était un rituel devenu presque quotidien.

La maîtresse de conférences, qui pouvait avoir quarante ans, était une femme très charmante au beau visage chaleureux. D'un savoir infini mêlé à une vivacité extraordinaire, Mme. Ceunairien produisit sur F. une impression immense. Elle habillait son corps fin de chemise blanche, de corset noir, et de pantalon flave, qui mettaient en valeur ses cheveux d'août, et ses yeux noireauds. Tout en elle reflétait une force imperturbable, une intelligence pertinente qui illuminait les ténèbres de l'ignorance.

En l'espace de quelques jours, F. se rendit compte que ce qu'il éprouvait en l'écoutant parler était de l'ordre désordonné du cœur. Il en avait conçu pour elle une admiration passionnée. Ainsi, F. avait pris l'habitude de l'attendre à la fin des cours pour lui dire son adoration. Touché par l'enthousiasme de ce lycéen à l'intelligence supérieure, la maîtresse de conférence manifesta pour lui une profonde tendresse.

Cependant, le jeune garçon n'avait jamais osé considérer Mme. Ceunairien comme une aimée car par lucidité omnisciente, cela était tout simplement vain pour lui. Elle demeurait dans un moule infranchissable de lubie. Mais à présent, aussi loin qu'il devait aller, comme toute quête digne de ce nom, tenter le vain demeurait un passage obligatoire.

Balancé au dernier rang de l'amphithéâtre, toujours à droite, tout près du radiateur, F. la regardait. On pouvait distinguer dans ses yeux de l'effusion blanchâtre, de l'excitation. A chaque fois que leur regard se croisait, F. avait envie de chialer. Il se creusa la tête durant toute l'heure pour trouver ce qu'il allait lui dire. Le temps passa, les élèves s'en allèrent, la classe se vida ; F. demeura. Il s'avança lentement jusqu'à son

bureau, remit une fine mèche blonde derrière l'oreille, et se mit à fixer le sol avec concentration.

“Ta mère ne va pas tarder à finir.” dit simplement Mme. Ceunairien.

Interpellé par la douceur profonde de cette voix, le jeune garçon leva la tête et croisa son regard si confiant. Il se dit qu'elle avait les yeux de ceux qui croient en la beauté de la vie comme en une religion, car un matin, le goût de leur café était meilleur que la veille et que des cheveux cotonneux flottaient sous leurs caresses.

F. avait l'impression qu'il gerbait, mais uniquement vers la poitrine.

Le cœur moite.

Les mains crispées.

Mais Mme. Ceunairien ne cessait de sourire. Elle toussota un peu en rangeant ses affaires, puis le questionna du regard.

F. n'avait toujours pas trouvé quoi dire. Quoi dire ? Pouvait-il seulement imaginer qu'il disait ? C'est à cet instant précis que F. comprit. Ce n'était ni à cause de sa timidité, ni de sa pudeur, qu'il ne put parler. Mais bien parce qu'il préférait de très loin vivre cet amour en idées et non en vrai, par terreur absolue de le ternir. Mort, mort, mort aux histoires qui finissent en larmes, qui morflent en néant, puis qui meurent en *bonne chance pour la suite* et d'autres multiples souhaits vagues et bafoués ! C'était donc cela le plus grand amour dont F. fut capable ; celui que l'on évite pour ne pas le gâcher. Pour ne pas l'abaisser au rang d'ordinaire, de mortel, de réel.

Durant ce moment, je ne sais combien de minutes silencieuses passèrent, mais les deux êtres demeurèrent immobiles, l'un en face de l'autre ; statuettes à la bouche cousue, à l'esprit peut-être fusionné.

Mme. Ceunairien comprit. Elle avait toujours compris.

Sans dire un mot de plus, F. s'en alla. Et juste avant de franchir le pas de la porte, prononça l'unique mot "merci". Car en réalité, F. avait déjà vécu toute l'histoire dans sa tête. Mme. Ceunairien lui répondit “Ce n'est rien” et se dépêcha de ranger ses affaires...

Derrière la porte, F. sourit, et pensa que ce qu'il avait fait était encore Amour. Les jambes tremblantes de fatigue et de vie, il rentra chez lui. Son chez-soi situé au rez-de chaussé, il lui suffit de se glisser par la fenêtre comme un matou pour y accéder. Le frigo était vide ; sa mère allait encore dîner dehors. Il attrapa une pomme dans le panier à fruits. Mais une vision d'horreur l'empêcha de s'asseoir. La lucidité lui était revenue ; l'avait-elle seulement quitté ?

L'imprévu s'était produit.

F. se sentit gris à nouveau. Le gris qu'on voit au ciel, le matin, dans la brume, sur la plage déserte. Il se rassura en pensant que c'était le calme avant la tempête, le calme qui prépare la frénésie du cœur. Il regarda le livre, et pour la première fois, F. osa lui parler...

Avant le lever du soleil, il se débarrassa de son carnet dans une rue surplombée par les plus grandes tours de la ville. Il devait agir avant que la magie du livre ne disparaisse. Amour allait finir par partir. Mais F. savait qu'il ne pourra plus jamais supporter la vie sans cette intensité. Il sait que la vie est un cycle dérégulé et que le vide reviendra le hanter. Il fera déguerpir ses rêves au pays de l'indifférence et étouffera sa foi en cendres. F. ne pouvait pas l'envisager. Mais c'était accepté ; le pouvoir de l'illumination, de l'intensité, du livre, n'échappe pas à la règle du temporaire. Peu importait, F. avait été vivant, et cela lui suffisait.

Quelques jours plus tard, je retrouvai le carnet près d'un pommier, enroulé à la charogne d'une espèce de gros oiseau à la discrète mèche blonde, qui, je le sentis, m'aima quand je l'en débarrassai. Je crus distinguer un léger mouvement d'ouverture du bec. Et sans crier gare, il se transforma en un tas de poussières d'argent qui s'envola au cœur de ma paume. Bientôt, je le sais, quelqu'un devra m'en débarrasser aussi.

Où pouvait se trouver F. ? Je me mis à tourner les pages toujours vides du livre. Avait-il abandonné sa quête, conscient de la folie de la tâche ? Page, page, page. Avait-il pu y ajouter sa ligne ? Tourner, tourner, tourner. Enfin ! Au dos de la dernière page, je trouvai dans ce carnet la seule et unique phrase, dont les lettres caduques semblaient avoir été écrites à la hâte, rouge sale - d'une écriture penchée de danse et de passion :

"Le temps d'une rêverie, un livre presque transparent, presque fantôme, m'a fait feu avant de me faire vivre ; parce que je m'y suis vu".

Peu de temps avant, à la même place, je le sentis dans mon cœur, dans la poussière d'argent, il se passa le plus grand hymne à *Amour*. F. était penché du haut de la plus haute tour. Les pompiers étaient sur place et sortaient le matelas. Mais F., furieux, se mit à courir - ses ailes naissaient, de plus en plus grandes, majestueuses - et atterrit sur le toit de l'immeuble à ma droite. Personne n'allait l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Il sourit, comme un enfant qui avait tout eu. Et quand il

se jeta, sachez-le, je ne fus pas triste. Feu se jeta comme un oiseau s'apprêtant à attraper sa proie, sauf que ses ailes restèrent volontairement médusées : sa proie, c'était le bout du tunnel. L'albatros s'écrasa à terre, son crâne se brisa, et instantanément, comme une évidence qu'on ne devine pas, un pommier sortit de terre et enlaça son corps. La nuit fit pleuvoir des plumes. Et puis, vous devez le savoir, je ne fus pas triste. J'assistai à la plus grande mélodie que l'existence pouvait composer. *Le péché de la vie.*

Trop idéal

Je suis morte le 18 novembre, après avoir compris que ma vie n'était qu'un gouffre vide ennuyeux, sans vie.

Tout a commencé le lundi. Quel jour plus merveilleux pour exprimer la lassitude et la douleur. Une jeune fille, ou jeune femme comme la plupart des personnes lui rappelait d'un sourire malveillant ou opportuniste, se réveilla aux aurores. On la surnommait Flora. Quel nom exquis rappelant la légèreté du printemps et la douceur d'un bouquet de lyse. Triste pour qualifier une fille dont la vie n'est comparable qu'à simple, vulgaire bouquet de roses, sans originalité et fade. Flora, comme tous les matins de sa longue vie, se lève, s'habille de la même manière, se coiffe de la même manière et emprunte le même chemin, pour se rendre à cet endroit, où tout avait commencé. L'ennui, les complexes, les moqueries, les insultes, les rires, les pleurs, les amours futiles. Cet endroit, surnommé lycée. Elle attendait si impatiente, au primaire, d'atteindre cet âge, d'être au lycée, mais aujourd'hui qu'est-ce qu'elle donnerait cher pour retourner en enfance. Une enfance remplie de mythes merveilleux, tout rose ne se souciant jamais de l'avenir, vivant chaque jour avec l'excitation du lendemain. Ce temps est définitivement révolu, sa vie était devenue insipide ne ressentant aucune excitation, délectation de sa vie de lycéenne remplie de préjugés, d'étiquettes, où personne ne se trouve réellement à sa place, où le plus infortuné est le plus faible, la loi du plus fort comme il le dise. L'ennui était son compagnon de route, il ne l'a plus quittée. Depuis 6 ans il l'a guettée, faire la même chose, manger la même chose, à telle heure, à tel endroit. Non plus, on ne peut pas dire que sa ville l'aidait à se divertir, un trou paumé sans activités pour jeune, passant sa journée en pyjama à regarder le temps passé. Pendant que ses amies s'amusaient, elle pensait alors: "le problème vient-il de moi?" Tout le monde semble s'amuser dans la vie, sauf elle. Elle se mit alors à la recherche du grand amour, un prince vient la sauver de l'ennui qui la tenait prisonnière, mais la tâche était bien plus compliquée, avait-elle lu trop d'histoires romantiques, pour croire que ces désirs étaient réels. Flora était une coquille vide incapable de ressentir de la passion. Certes

elle souriait et rigolait, jusqu'à en pleurer, mais il lui manquait quelque chose pour combler ce vide qu'elle ressentait.

Ce lundi, elle prit conscience que sa vie n'avait pas de réel objectif, rien de palpitant qui pourrait la motiver à continuer de lutter pour sourire, pour être sociable et tant d'autres exigences que la société lui imposait afin d'être considérée comme normale. Mais ce jour-là en plein cours d'arabe en regardant le vaste néant du ciel bleu, elle se demanda « pourquoi? » pourquoi suis-je sur terre? Chaque être vivant contribue au bon fonctionnement de cette terre, qu'est ce qu'elle apporterait de plus à ce monde. Elle vivra une vie insipide, ennuyeuse et mourra dans l'inconnu.

Avec toutes ces pensées sur le cœur elle rentra chez elle et trébucha sur un livre étrange, il n'avait pas de titre, aucune inscription, un journal intime pensa-t-elle. En l'attrapant, aux premiers contacts, elle ressentit une chaleur inexplicable. Elle n'avait jamais senti cela auparavant, un frisson lui parcourut la colonne vertébrale, et le rouge lui montait aux joues, son cœur palpitait et ses pupilles étaient dilatées. Elle pris le livre et l'enfonça dans son sac. A son retour chez elle, l'habituelle routine du soir s'installa. Devoir manger, dormir. Elle s'affala sur son lit, regardant le plafond miteux de sa chambre hideuse. Tout lui paraissait hideux à commencer par elle, ses cheveux trop épais, ses petits yeux, ses bourrelets, son corps. Elle sortit le fameux journal trouvé quelques heures plutôt, et le serra tellement fort contre sa poitrine. Elle tourna les pages lentement et prit son stylo. Elle y écrivit tout ce qui la faisait rêver, tout ce qui lui passait par la tête, tout ce qu'elle désirait au plus profond d'elle-même. Un sourire aux lèvres, elle pria sa bonne étoile que le lendemain, quelque chose d'exaltant se produirait. Ses yeux s'alourdisaient, et elle sombrait peu à peu dans les bras de Morphée. Tout d'un coup elle sentit une brise si légère parcourir son corps, la transportant ailleurs, elle avait les yeux fermés, mais elle voyait le paysage qui l'entouré d'une clarté surprenante. Elle entendit le bruit d'animaux et du vent la guidait vers un endroit doux calme et paisible. Elle ouvrit lentement les yeux elle était au beau milieu, d'un champ d'une beauté à en couper le souffle, la chaleur du soleil contre sa peau, accompagnée d'une brise qui lui caressait les cheveux. Elle portait une magnifique robe blanche, qui venait se déposer délicatement contre son corps. Elle trouva à quelque pas d'ici un miroir, montrant une jeune femme au corps magnifique, et la taille

parfaite, aux cheveux d'un blond crémeux, lisse et volumineux, avec des yeux verts émeraude de la même couleur que le magnifique collier qui venait se poser délicatement sur sa poitrine. Elle était d'une beauté indescriptible, elle était divine, c'était un ange. Flora avait du mal à réaliser qu'elle était cette femme, ou du moins que son âme était dans ce corps si beau. Elle avait l'habitude de faire des rêves similaires, elle avait une technique simple pour les «contrer» : les rêves n'arrivent pas à «modéliser» les mains. Mais cette fois-ci elle voyait bien ses mains. Elle ne comprenait rien. Elle entendit derrière un groupe de personnes l'appelait au loin. Ils étaient tous parfaits, si bien habillés, si heureux. Elle découvrit qu'elle s'appelait Céleste, et qu'elle habitait ici depuis toujours, elle avait des amis merveilleux, et un mari charmant. Flora ne s'était jamais senti aussi heureuse, de toute sa pitoyable vie, elle souriait pour la première, elle était comblé, elle ne ressentait plus se vide en elle, qui la hantait. Elle était si aimée, chérie, adorée par toutes ces personnes qui comblaient son idéal. Un monde parfait sans préjugé, sans ennues, sans complexes ni tabou, elle n'était désormais plus Flora, mais Céleste, pour elle ces personnes était sa famille, ses amies, son mari. Mais fatalement la réalité la rattrapa, elle se réveilla en sursaut, toute transpirante, dans son petit lit. A la fois dans l'incompréhension, la déception et la tristesse que tout cela ne soit qu'un rêve. C'est là qu'elle remarqua que le livre était par terre ouvert, avec des inscriptions dessus. Intriguée elle le ramassa, et horrifiée et surprise, elle lut au haut de la page: "La Rencontre". Dans cette page était inscrit en détail chaque action de son rêve, chaque ressenti, description. Elle croyait rêver, mais son âme d'enfant réapparut en passant que ce livre était peut être magique et qu'il la transportait tous les soirs dans ce monde parfait où elle avait enfin ce qu'elle désirait tant, des amitiés fusionnel, un corps splendide, une carrure et assurance affirmée. Tout en ayant cette idée en tête, Flora recommença son habituelle routine de tous les jours, se prépara pour aller au lycée. Pendant toute cette longue et pénible journée, Flora ne pouvait s'empêcher de penser à ce livre qui l'intriguait de plus en plus, elle ne tenait plus en place voulant réitérer "l'expérience" de la veille. Elle n'en parla à personne de peur qu'elle ne paraisse encore plus étrange et ridicule que d'habitude. Enfin de retour chez elle, Flora ne perdit plus une minute, elle salua ses parents, et partit dans sa chambre. Elle prit ce fameux livre, tourna les pages doucement, reprit le même stylo que la veille, y écrivit un autre

souhait, pria sa bonne étoile et s'endormit. Tout d'un coup elle ressentit cette brise agréable et légère. Elle se réveilla dans le même champ empli de lys, de la même beauté que la veille, dans ce même corps avec les mêmes personnes que la veille. Les larmes lui montèrent aux yeux, elle était si émue, si reconnaissante du destin qui l'avait mise sur la route de ce livre, qui lui offrait tout ce qu'elle désirait, de lui faire vivre les aventures dont elle rêve. Toute cette nuit, elle la passa en compagnie de ces personnes si charmantes et sincères, à rire , pleurer de joie, chanter, danser.

Le réveil fut amer, pour Flora qui voulait y rester encore et encore vivre là-bas, dans ce monde, où tout le monde la comprend, où elle est ce qu'elle veut être entourée de personnes plus fantastiques les unes que les autres, dans des décors de rêves.

Les jours s'enchaînent et Flora n'en peut plus, elle se rend vite compte que cette vie si parfaite de l'autre côté du livre, n'était pas si parfaite. Petit à petit, ses amies s'éloignaient, le décor s'assombrissait. Elle ne comprit pas cette détérioration de son univers parfait, c'était ce qu'elle voulait depuis toujours, alors pourquoi, pourquoi n'est-elle pas satisfaite? Le rêve qu'elle vivait se transforme en cauchemar, elle ne supportait plus cette personne qu'elle était devenue que ce soit sur terre ou dans son livre. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, elle n'était plus qu'une âme égarée dans le néant. Cette vie qui ne prenait plus aucun sens pour elle, si même son idéal n'était qu'illusions et mensonges. Depuis ce constat, elle se détachait de tout le monde, de ses amies, de sa famille, du monde en général. Elle s'éloignait d'un de ses seuls objectifs, ses études. Ses notes dégringolaient et peu à peu elle s'enfermait dans un monde noir et néfaste.

Un jour, elle dérapa, elle voulut en finir de cette vie de souffrance si l'on ne sait même pas qui nous sommes, à quoi cela sert de lutter. Elle qui avait lutté, tous les jours pour sourire, essaye de profiter de la vie. Elle était fatiguée. Elle s'emporta, elle détruisit sa chambre, déchira toutes ses affiches accrochées à son mur, son bureau, tout était s'en dessus dessous. Pour une fois, elle sentit une vraie émotion parcourir son corps, depuis des semaines elle n'avait plus rien ressenti de la sorte: de la colère. Ce sentiment si fort, si percutant la traversa. Elle était en colère contre tous. Mais d'un coup elle se regarda dans le miroir, ce reflet n'était pas elle. Son visage était déformé par la colère et la tristesse, où était passée cette jeune fille, au sourire si éclatant, si

chaleureux. Comment était-elle devenue comme ça ? Elle comprit, comprit que cet idéal, qu'elle avait tant espéré, était la cause de cette ennui qu'elle ressentait tous les jours, cette haine et tristesse tout cela par la faute de cet eldorado qu'elle s'était créé, imaginer. Elle pensait que prier sa bonne étoile si fort allait lui permettre d'accéder à cette destinée à laquelle elle avait tant rêvé. En fin de comptes, tout ce monde n'avait aucun sens, la perfection n'existait pas et même si l'on créait un "idéal" il ne sera jamais à la hauteur de nos espérances et celles de la société. A force d'avoir refoulé sa vraie personnalité, qui elle était au fond d'elle même elle s'était perdue et il n'y avait pas pire sensation que cela. Elle comprit que pour se libérer de cette emprise sur elle, de ses préjugés il fallait aller de l'avant abandonner cette idéal qui l'avait conduit à considérer sa vie comme banale et ennuyeuse. Elle prit son courage à deux mains, et décida de se libérer de ce qui l'empêcha d'avancer dans la vie. Elle prit ce foutu cahier qui représentait les dernières gouttes de sa vie parfaite, de son eldorado. Elle prit ses chaussures, son manteau et courut, courut et encore, jusqu'à en avoir le souffle coupé. Elle se rendit compte qu'elle se trouvait au pied d'une petite falaise. Elle monta la petite falaise, elle sentit le vent contre sa peau, il était à la fois violent mais doux, elle regarda petit à petit le soleil se coucher et prit ce cahier. Ce cahier qui lui avait tout donné, tout ce qu'elle avait rêvé mais qui l'avait pour autant tant fait de mal. Elle prit un briquet et mit le feu à ce dernier. Elle regarda les pages brûlées petit à petit, l'encre qui avait écrit sa vie parfaite disparaissait peu à peu dans les cendres et elle ne s'en sentit que plus libérée. Elle détacha ses cheveux, qui dansaient à présent au rythme du vent, quelques larmes perlaient de ses yeux et elle comprit que tout était fini, l'ancienne Flora était morte, morte dans ces cendres. Elle rentra chez elle et rangea sa chambre, se calma doucement, tourna la tête et vit le petit réveil sur sa table: 22h00 le 18 novembre. Elle ne s'était même pas rendue compte du temps qu'il s'était passé. Elle s'assit sur son fauteuil puis elle pensa, comment pouvait-elle extérioriser ce qu'elle ressentait, comment pouvait-elle partager cette expérience ? Elle ouvrit son ordinateur, rentra son mot de passe habituel, ouvrit une nouvelle page et commença à écrire son histoire la première phrase de son récit fut: "Je suis morte le 18 novembre, après avoir compris que ma vie n'était qu'un gouffre vide ennuyeux, sans vie." Et ainsi elle débuta la réécriture de sa vie et de son histoire.

Les livres miroirs

Lorsqu'il traversa la cour du lycée, Fabian trouva alors un livre à la couverture de cuir un peu rongée par le temps, intrigué, il le ramassa et y aperçût alors deux initiales gravées, G.P avec un fil blanc. Mais pour l'instant, la priorité de Fabian n'est pas d'ouvrir ce mystérieux livre, mais de rentrer s'enfermer dans sa chambre après une longue journée de cours. Il mit alors le livre dans son sac, sortit ses écouteurs et marcha jusqu'à chez lui en chantonnant les paroles d'une ancienne chanson du groupe Queen. Cette chanson si particulière à ses yeux, elle lui rappelait son enfance, les virées en voiture avec son père, en chantant les paroles dans son anglais approximatif. Ces moments de bonheur éternels qu'il ne peut pas oublier mais qui lui paraissent si lointains et si rares aujourd'hui.

Une fois chez lui, il entendit dès le pas de la porte la voix chaleureuse de sa grand-mère Rachel, et se rua à l'intérieur pour la serrer dans ses bras. Dans la précipitation, sa maladresse prit le dessus, il trébucha et les affaires qui étaient dans son sac se sont alors retrouvées étalées sur le sol. Avant de les ramasser, il serra sa grand-mère dans ses bras tellement. Elle lui avait terriblement manqué. Elle était la seule personne qui arrivait à capter l'attention de Fabian et à le faire rire aux éclats, et ce depuis son enfance. Lorsque les retrouvailles furent terminées, Fabian se mit à ranger ses affaires, quand soudain sa grand-mère s'exclama « Ton livre est très joli, il me rappelle ceux de ton grand-père, il en avait plusieurs qu'il cachait en permanence, jamais il ne m'avait laissé mettre la main dessus ! ». Fabian lui adressa un sourire plein d'empathie car il savait que son mari lui manquait terriblement, même si deux décennies se fussent écoulées depuis son décès, puis il monta dans sa chambre. Les interrogations au sujet du livre retrouvé firent leur apparition dans sa tête et il le récupéra pour l'examiner de plus près. En ouvrant la couverture de cuir vieilli, il découvrit alors plusieurs textes datés et écrits à l'encre noire qui semblait assez ancien. Fabian venait de trouver un journal de bord, mais il ne savait ni l'année de son écriture, ni son ancien propriétaire, il ne disposait que des initiales. N'ayant aucune envie de commencer ses devoirs qui l'ennuyaient à mourir et l'insupportaient de plus en plus, il

se donna pour mission de trouver plus d'informations concernant le mystérieux journal de bord. Il le lit alors avec une grande attention, chose très inhabituelle pour Fabian. Plus il tournait les pages, plus il était surpris de ce qu'il lisait, ce journal était celui d'un membre de la Résistance, il y racontait tous les détails de ses journées. Les soldats qu'il croisait, les missions qu'il effectuait, les personnes qu'il secourait et les sentiments qu'il ressentait face à cette atroce période. Ce journal avait réussi à captiver Fabian, grâce aux nombreux rebondissements et détails, il venait de réaliser l'ampleur de la guerre sur la population, en se glissant dans la peau du narrateur toujours anonyme.

« Fabian, on dîne à table ! » ; criaït la très ponctuelle mère de Fabian, chaque soir à 20h30. Pendant le repas, l'esprit de Fabian était toujours dans le journal de bord, les scénarios des histoires et récits défilaient dans sa tête en boucle, jusqu'à ce que son père, inquiet de sa distraction encore plus forte que d'habitude, le rappelle à la réalité. En voyant sa grand-mère face à lui, Fabian se rappela de ce qu'elle lui avait dit quelques heures auparavant, elle semblait reconnaître le journal. Et si le journal appartenait à son grand-père ? Impatient, il sauta de sa chaise et monta dans sa chambre à grandes enjambées, malgré les sermons criés par son père depuis la salle à manger. A nouveau dans sa chambre, Fabian retrouva le livre et se rendit rapidement compte que les initiales G.P gravées aux dessus, sont sûrement pour Gaston Pinas, le nom de son défunt grand-père. Il n'eut jamais l'occasion de le rencontrer, il était mort quelques années avant sa naissance, puisqu'il était bien plus âgé que sa grand-mère. Il ne savait rien à propos de lui et n'avait jamais eu le courage ni l'intérêt de lui poser des questions à son sujet. Il savait simplement que sa grand-mère tenait beaucoup à lui. Tout ce qu'il s'avait, c'est que son grand-père était né en 1928, ce qui signifie qu'il était adolescent pendant la seconde guerre mondiale. Il était à présent presque sûr et certain que ce journal appartenait à son grand-père.

Fabian avait enfin trouvé un passe-temps : fouiller le passé de sa famille. S'il avait des amis, il aurait bien aimé les entraîner avec lui dans ses recherches, mais il doit s'en charger seul, ce qui ne l'embêtait pas tellement, puisque la solitude lui était familière. Être enfant unique vous fait apprécier votre propre présence.

Impatient de jouer les détectives, il décida de se rendre dans le grenier pour chercher des anciennes affaires qui auraient pu appartenir à son

grand-père. En s'y rendant, il croisa son père qui lui lança un regard mélangeant l'inquiétude et l'incompréhension, son fils habituellement cloîtré dans sa chambre semblait s'intéresser à quelque chose, étrange. Une fois arrivé, Fabian fouilla chaque recoin du grenier à la recherche de la moindre information possible, et finit par trouver un vieux sac plein de poussière. Il l'ouvrit et y aperçût plusieurs livres identiques à celui qui se trouvait dans sa chambre, il prit alors le sac et s'y rendit, trépidant d'impatience. Débuta alors son enquête, il voulait récolter le plus d'information possible sur son grand-père, apprendre le plus de nouvelles choses, tout ce qu'il a fait pendant cette guerre, toutes les actions qu'il a mené. Au fur et à mesure des pages qu'il lisait, son grand-père n'était plus un complet inconnu mais un héros. Fabian était très impressionné par tout ce que qu'il avait accompli alors qu'il n'était qu'un adolescent tout comme lui, lui qui avait l'impression de n'avoir rien accompli de spécial, de mémorable, de marquant : c'était un membre de la célèbre Résistance. Son grand-père avait saboté des trains nazis, et sauvé la ville de nombreuses personnes en les aidant à passer de l'autre côté de la frontière, mais lui qu'avait-il accompli ? Après tout il avait pratiquement le même âge que son grand-père à l'époque. Mais Fabian lui, passait son temps à rouspéter, à se plaindre de ses devoirs qui l'assommaient d'ennui et à se battre avec ses parents pour ne pas ranger sa chambre ou pour sortir plus tard. Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête, au fur et à mesure que les heures passaient et que celle de se rendre au lycée approchait.

Le lendemain matin, lorsqu'il entendit son réveil sonner, il se retrouva recroquevillé dans toutes ses trouvailles de la veille, se leva en sursaut et tomba nez à nez avec son reflet dans le miroir de sa chambre. Il se regarda l'espace de quelques secondes, scruta son regard, ses traits, puis sourit, jamais il ne s'était souri à lui-même, ou même apprécier ce qu'il avait vu dans ce miroir. Il se rappela soudain qu'il était en retard, cavala les escaliers à toute vitesse et s'empressa de sortir de la maison. Toute la journée, son esprit était absent, comme plongé dans une époque lointaine, qui malgré qu'il ne l'avait pas vécue semblait très familière, grâce à la mémoire de son grand-père. Les heures de cours défilaient et Fabian n'écoutait toujours pas, que ce soit les équations, les philosophes des Lumières ou les écrivains réalistes, rien ne pouvait capter son attention, ou le faire revenir à la réalité. Une fois de retour chez lui, sans même adresser la parole à qui que ce soit, il se rendit

dans sa chambre qui était devenue un antre de recherches et de réflexion. Au sol tous les écrits de son grand-père, et sur son écran d'ordinateur, plein d'articles sur les actions menées par la Résistance. Pendant plusieurs semaines, Fabian ne s'était consacré qu'à la recherche, mettre en lien les évènements historiques qu'il retrouvait dans les articles de presse et les archives, avec les livres de son grand-père. Ses résultats scolaires baissaient, ses professeurs et ses parents eux, étaient d'autant plus inquiets qu'auparavant. Lui, ne s'en préoccupait pas plus que cela, il avait la tête dans le passé, où les nouvelles idées se heurtaient par dizaines. Un soir, allongé dans son lit en étant tout étourdi à force d'avoir lu de nombreuses pages sans arrêts, une idée lui vint et elle lui semblait brillante : écrire un livre retraçant le vécu de son grand-père, en utilisant ses livres et toutes les recherches qu'il avait pu faire.

Il consacra alors les prochains mois à l'écriture de son livre, sur lequel il passait chaque soir plusieurs heures, à écrire, effacer, barrer, réfléchir, raturer et chercher ses mots. Jamais il ne s'était senti aussi passionné par quelque chose, et lui-même n'aura jamais cru que l'écriture pouvait lui procurer cette sensation de liberté et d'avoir une valeur grâce aux écrits qu'il produisait. Il s'était trouvé une passion et avait chassé l'ennui de son quotidien, qui auparavant guidait toutes ses journées. Ses parents étaient intrigués par ce que leur fils manigançait dans sa chambre chaque soir après les cours, scotché à son petit cahier et à son ordinateur, sur lequel ils pouvaient l'entendre pianoter pendant des heures sans aucune pause. Mais, ils étaient tout de même heureux de voir qu'il ne passait plus ses soirées plongé dans des films et séries télévisées pendant plusieurs longues heures. Fabian était heureux, il se sentait vivre et vibrer, même s'il n'avait toujours pas grand monde avec qui partager ses écrits.

Conscient qu'il lui fallait un avis et un regard extérieur sur ses productions, et n'étant toujours pas prêts à en parler à ses parents, Fabian donna alors ce qu'il avait rédigé jusqu'ici, à son professeur d'histoire, matière par laquelle il était désormais fasciné et où il prêtait le plus attention.

Après de nombreux mois passés à écrire, interroger sa grand-mère de plusieurs fois au téléphone et ce pendant de longues heures, avoir fait lire son travail à son professeur et pris en compte ses remarques,

Fabian considéra que son roman était fin prêt. Son grand-père était donc le personnage principal. On y retrouvait ses aventures et son quotidien pendant la guerre, son professeur lui fit même la remarque qu'on se sentait plongé dans l'histoire en lisant le récit, comme si l'on avait assisté à cette guerre, et prit les armes avec son grand-père. Mais ce n'était pas tout, Fabian y avait également ajouté une partie sur la vie après la guerre jusque la rencontre avec sa grand-mère, période à laquelle son grand-père avait arrêté d'écrire dans ses petits livres. Il était maintenant prêt à le présenter à sa famille. Ce n'est pas la réaction de ses parents qu'il appréhendait le plus, mais plutôt celle de sa grand-mère, va-t-elle lui reprocher d'avoir fouillé dans la vie et le passé intime de son grand-père, ou va-t-elle être émue par son geste ? Tout ce que Fabian savait, c'était que sa grand-mère allait rester bienveillante, car malgré le fait qu'elle ne mâchait pas ses mots, ceux qu'elle adressait à Fabian étaient toujours très doux, c'est bien pour cela qu'il l'appréciait tant et que leurs liens étaient si forts depuis son enfance. C'était décidé, à la prochaine visite de sa grand-mère, il allait leur présenter son roman.

Un dimanche matin, pendant que toute la famille était dans la cuisine, le téléphone de la maison sonna, ce qui parut assez inhabituel pour Fabian, mais c'était un dimanche et il en fallait bien plus pour venir perturber sa journée de repos. Son père sirotait son café en faisant d'affreux bruits de bouche et en lisant le journal, et lui attrapa une cinquième tartine qu'il badigeonna d'une tonne de beurre et de confiture, « Bas dis donc, dit son père, c'est que tu avais vraiment faim ! », sa mère, remarquant qu'aucun des deux ne comptait se lever pour répondre à cet appel, se leva elle-même et répondit. Tout à coup, le climat se faisait sentir lourd, comme s'il n'y avait plus d'air dans la pièce, la mère de Fabian semblait perdue, et son teint devint alors livide, sans âme, ses yeux quant à eux pâlirent soudainement. Inquiet par l'attitude de sa mère, Fabian leva les yeux de sa tartine et cessa de mâcher pour lui demander ce qu'il se passait, elle leva la tête le visage rempli de larmes ruisselant le long et dit, « C'est mamie, elle... Elle est morte ».

Le détective lycéen

L'année scolaire vient de reprendre. F. passe sa vie entre les cours du lycée qui ne l'intéressent pas vraiment et son quartier où il n'y a pas grand-chose à faire.

Il n'a pas d'amis, de passions, de loisirs. Sa vie est ennuyeuse. Il en a conscience et il aimerait bien que cela change. Un jour dans la cour du lycée, F. trouve un livre par terre. Il le ramasse et regarde la couverture.

Sur celle-ci, il voit un vieil homme assis sur une chaise à bascule près du feu. Le titre était Mémoire d'un poète. F l'avait emmené chez lui pour le lire, mais le soir quand il l'eut fini, il se rendit compte que le livre ne parlait pas du tout de poésie et que la fausse couverture était finement collée sur la vraie.

Cela parlait d'une fille qui s'était suicidée à cause de personnes qui la harcelaient et le jeune détective menait l'enquête mais comme si c'était un professionnel. Il avait bouclé cette affaire en une semaine et avait toujours la même citation : "Aucun méchant ne vivra dans cette ville".

À la page 57, il avait dégoté un petit bout de papier sur lequel était écrit : "Notre prochaine victime sera Nathalie". Ce nom lui disait bien quelque chose, ce n'est que quand il avait cherché sur les photos de classes qu'il s'en était rappelé.

Nathalie était une fille du même niveau scolaire que lui. Elle portait des lunettes rouges, elle avait des yeux verts, petite de taille, elle était souvent occupée à lire des livres dans la cour, elle était ami avec tout le monde, mais à la surprise de tout le monde, elle commençait à changer d'habitudes, elle ne respectait plus les professeurs, elle séchait les cours, manquait des journées d'école. Ses parents ne se doutaient de rien jusqu'à ce qu'ils soient convoqués. Ils étaient venus inquiets à ce rendez-vous car leur fille n'avait jamais rien fait de mal.

Deux jours plus tard, elle avait quitté l'école, mais personne ne savait à cause de qui et de quoi elle avait commencé à faire ça.

Mais F était sûr que ce bout de papier avait un rapport avec cette affaire. Il sentait qu'il était sur le point de dénouer une énigme.

Le lendemain, il avait décidé de parler au surveillant pendant la récréation en espérant qu'il comprenne et que cette affaire soit enfin résolue.

Tout d'abord il avait raconté la découverte qu'il avait faite hier et lui avait montré le bout de papier ainsi que le livre. Ensuite, il lui avait dit qu'à son avis tout cela cachait quelque chose.

Mais le surveillant a rigolé et il lui a dit qu'il fallait beaucoup plus qu'un livre et un bout de papier pour résoudre une affaire. Il lui avait expliqué qu'il fallait trouver des témoins pour que l'accusé soit remis en liberté. F avait compris. Il se disait qu'il était temps d'être un détective comme dans le livre.

Il avait pris un carnet de son cartable et avait commencé à interroger des personnes qui connaissaient bien Nathalie, il avait fini par trouver Fatiha, la meilleure amie de Nathalie dans le couloir. Elle était grande et mince, elle avait des yeux noirs et tristes.

F s'était approché d'elle pour lui poser beaucoup de questions. Elle avait l'air choqué, des larmes avaient commencé à rouler sur ses yeux. Elle avait pris son cartable, son manteau et gifla violemment F car elle avait été profondément choquée.

Il demeurait immobile incapable de bouger, il ne voulait pas briser le cœur des gens, au contraire, il voulait les rendre heureux voir la joie de retrouver leurs copines dans les yeux des élèves.

F avait déclaré forfait pour aujourd'hui. Il était désespéré, il savait que Fatiha lui cachait des choses. Mais peut-être que c'était sensible ou intime, il comprenait parfaitement ce qu'elle ressentait au fond d'elle.

Le deuxième jour F avait décidé de la rassurer en lui disant de lui faire confiance, qu'elle n'avait rien à craindre Il dit à Fatiha qu'elle pouvait lui parler de ses problèmes.

Fatiha l'avait cru, elle lui avait dit qu'avant qu'elle ne quitte l'école Nathalie était souvent stressée, elle ne participait plus en classe, elle ne rigolait plus, elle n'était plus elle-même, elle regardait souvent autour d'elle, c'était comme si des gens la pourchassait.

En racontant cela, elle pleurait à chaudes larmes. Quand elle eut fini fini de tout raconter, elle attrapa F par le col et lui dit de ne le dire à personne. C'était un sujet très personnel et elle lui faisait confiance.

F lui avait dit de prévenir la direction et que tout cela resterait confidentiel.

Mais Fatiha avait trop peur du groupe d'élèves car ils l'avaient menacée, elle et Nathalie, si elles en parlaient à quelqu'un.

F ne lâchait pas d'une semelle Fatiha, elle avait son soutien total.

Mais elle était très timide mais il continuait à l'encourager. Il lui disait de ne pas avoir peur, qu'elle devait être forte et que tout cela serait récompensé à la fin.

Cela avait été dur mais elle y était arrivée.

Elle était prête à accompagner F à la direction. Il avait ressenti un peu de fierté et de bien-être pour l'envahir, Fatiha était rouge comme une tomate mais F. lui disait que tout se passerait bien.

La directrice les avait accueillis gentiment. Elle avait la forme d'une guêpe, les joues fripées et avait un air maussade, comme si elle était habituée à ce que ce genre de choses se produisent.

Fatiha avait raconté qu'un groupe d'élèves était jaloux de Nathalie car elle était première en tout et était studieuse, mais elle avait souvent tendance à s'énerver pour un rien. Ils avaient donc commencé à provoquer Nathalie et à évoquer des propos méchants à propos de son entourage, ils commençaient à lui crier dessus dans les couloirs, de jeter ses lunettes par terre. En tant que meilleure amie, Fatiha n'arrêtait pas de raconter aux professeurs et de la défendre ce qui ne servait à rien. A la sortie des cours, on la harcelait aussi sur Chat, ils lui disaient des choses tellement horribles sur sa famille, elle se faisait frapper par certains élèves et lui disaient de garder le silence sinon ce serait pire. Elle ne voulait pas prévenir ses parents, elle avait trop peur de leurs réactions et des surveillants aussi, elle ne voulait pas leur causer des problèmes et commencer à ne plus aller à l'école pour ne pas les revoir, et restait chez elle. Ses parents croyaient qu'elle finissait plus tôt ces temps-ci. Nathalie était tellement traumatisée que ses parents avaient décidé de la transférer dans un autre collège. Fatiha ne comprenait pas pourquoi elle ne lui parlait plus, elle ne venait pas à l'école, elle séchait beaucoup, de leurs côtés, le groupe d'élèves avait souvent le sourire aux lèvres.

Ils étaient contents de ce qu'ils avaient fait, ils n'avaient pas de regret envers la personne qu'ils venaient de détruire..

Cela faisait enrager Fatiha, elle savait que Nathalie était innocente et que tout le monde était aveugle à son sujet et ils croyaient que c'était une mauvaise élève.

F écoutait. Il ne pensait pas que c'était aussi grave que ça, il était immobile les jambes collés l'une contre l'autre. Cela le démangeait. Il voulait faire arrêter cette souffrance à Fatiha qui était attristée et l'on voyait que dans ces yeux, elle n'avait qu'une envie, que tout redevienne comme avant.

La directrice était recroquevillée sur sa chaise, silencieuse, écoutait le récit émouvant de cette fille à qui l'on avait retiré une précieuse chose, une amitié à cause de ce groupe de tricheurs.

Une fois qu'elle avait tout terminé, un long silence s'installait. On entendait seulement les reniflements de Fatiha et les soupirs de F. La directrice avait dit à Fatiha que ci tout ce qu'elle disait était vrai, alors Nathalie était toujours une bonne élève modèle. Elle avait été jugée trop vite. En réalité, elle était innocente. Elle avait prié à F. et Fatiha de sortir et l'avait remerciée pour son courage et son témoignage.

Quand ils étaient sortis Fatiha se rongait les ongles et ne savait pas ce qui allait arriver à Nathalie F la rassura et lui dit que l'essentiel c'est qu'ils avaient fait ce qu'ils pouvaient.

La nuit F n'arrêtait pas de se demander ce qui pourrait arriver à tout le monde et si le témoignage était faux et si tout ça n'était qu'une blague ou un rêve.

Il avait envoyé plusieurs messages à Fatiha pour lui dire que tout allait bien et qu'elle ne devait pas stresser.

Les jours suivants, F lisait des romans policiers pour oublier cette affaire car depuis qu'il avait lu le livre mystérieux, il était devenu fan de ce type de littérature et des personnages aussi. Il en prêtait aussi à Fatiha pour qu'elle puisse se détendre.

Une semaine était passée aucune nouvelle de l'affaire, Fatiha pleurait tous les jours pour maudire la directrice, qu'elle n'avait rien fait pour eux et que Nathalie ne serait jamais pardonné pour ce qu'elle a fait.

F n'arrêtait pas de la consoler mais lui aussi au fond il perdait espoir, il avait envie de pleurer avec elle à cause de tous les efforts qu'il fait.

Soudain une sonnerie retentissait sur son portable, c'était un message de la directrice, elle leur avait annoncé que le groupe d'élèves avait été sévèrement puni à cause de harcèlement à plusieurs reprises. L'informaticien avait découvert un groupe secret sur Chat dans lequel, plusieurs personnes s'étaient faites insultées et Nathalie en faisait partie. Elle a pu donc réintégrer l'établissement.

F n'en croyait pas ses yeux. Il avait réussi. Il poussa tout d'abord un soupir de soulagement avant de dire à voix basse : « aucun méchant ne vivra dans cette ville »

Fatiha était heureuse, elle sautait partout et criait de joie. Elle s'était exprimée à cœur ouvert. On sentait la libération que cela faisait pour elle d'enfin entendre une bonne nouvelle depuis des lustres.

Mais la directrice disait qu'elle allait devoir faire des cours de rattrapage car elle avait raté beaucoup de cours. Deux jours plus tard, quand elle est arrivé à l'école elle était méconnaissable , elle avait des piercings sur le visage , elle s'était colorée les cheveux en rouge, mais cela ne faisait rien car Nathalie était redevenue comme avant et avec F et Fatiha étaient devenus meilleurs amis , ils lisaient souvent des romans policiers pour les occuper ,ils participaient à des ateliers d'écriture et de lecture surtout F qui avait développé une grande passion pour la lecture , il était sûr que le détective du livre serait fier de lui, F avait mis ce livre avec sa fausse couverture dans son carton de souvenirs car c'est grâce à ce livre qu'il a développé la passion de la lecture .